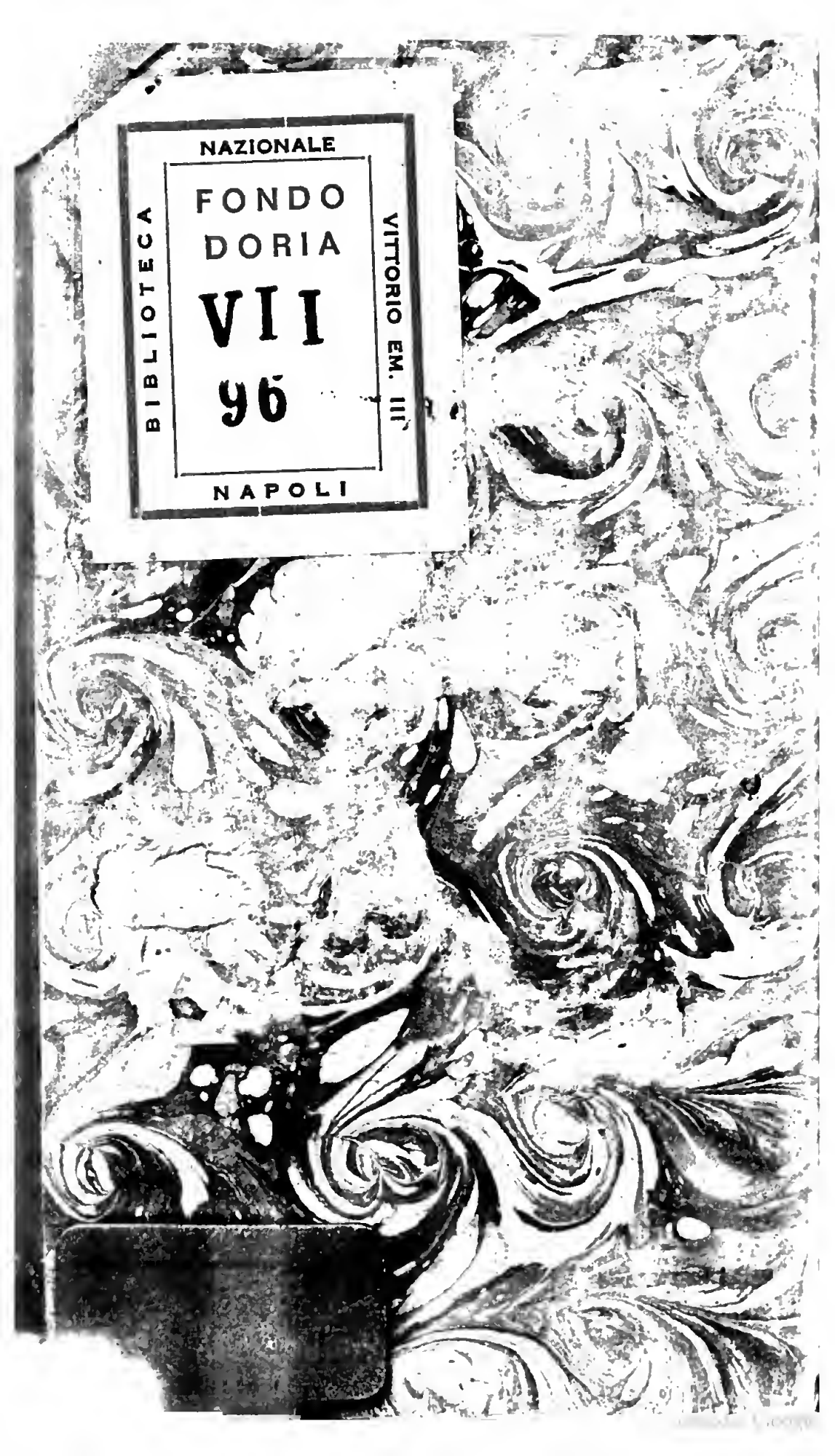
VITTORIO EM. III

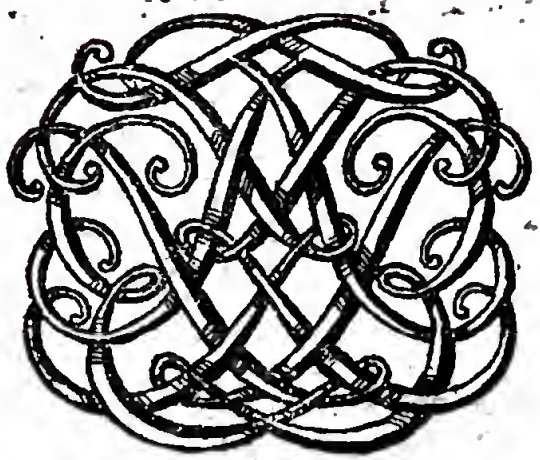

BIBLIOTECA NAZIONALE
FONDO DORIA
VII 96
VITTORIO EM. III
NAPOLI

Fondo Doria
VII 96
963 796

HENRI DE LORAINE DUC DE GUISE, PAIR DE FRANCE, ET COMTE D'EU &c,

MEMOIRES
DE
HENRI
DE
LORRAINE,
DUC DE GUISE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez THOMAS LOMBRAIL, Marchand
Libraire dans le Beurs-ſtraat.

M. DCCIII.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

MEMOIRES DE HENRI DE LORRAINE, DUC DE GUISE.

LIVRE QUATRIE'ME.

LEs Miniſtres de Rome, & les Cardinaux de la faction d'Eſpagne ayant été conſultez ſur la dépoſſeſſion du Duc d'*Arcos*, & ſur l'établiſſement de l'autorité en la perſonne de Dom *Juan*, jugeant que c'étoit le ſeul moyen de rétablir leurs affaires, conſeillérent qu'il ne faloit pas

négliger cet expédient, que l'on devoit exécuter ſans remiſe, l'on commença d'y travailler ſerieuſement; Et peu de jours après il ſe depouilla de la Vice-royauté; Et Dom *Jüan* en prit poſſeſſion, avec un applaudiſſement général des Eſpagnols, & de tous ceux de leur parti, & l'autre ſe ſacrifiant au bien de l'Etat, & ſe reſolvant à ſe charger de la haine publique pour que ſon Maître & ſon Roi en pût tirer quelque avantage; diſpoſa toutes choſes pour ſon départ, qui fut au vingt-ſixiéme de Janvier; les châteaux, les vaiſſeaux, & les galeres lui rendant les derniers honneurs par des ſalves d'artillerie, & de mouſqueterie, qui durerent tout le jour: le Peuple ne le ſolemniſa que par des injures & des imprécations contre lui.

Le lendemain Dom *Jüan* ayant reçû les complimens accoûtumez de tous les Miniſtres de la Nobleſſe, des gens de guerre, & du Peuple qui étoit de ſon côté; fit une ſuperbe cavalcade avec l'accompagnement de tous ceux qui purent avoir des chevaux pour le ſuivre, & ſe fit voir dans tous ſes quartiers, viſita les châteaux, & tous les poſtes, dont nous fûmes avertis par les ſalves de réjouiſſance, les générales acclamations, & les feux de joye qui durérent toute la nuit. Enſuite, il fit publier un Manifeſte, rejettant toutes les violences paſſées, & tout le mauvais gouvernement, ſur l'humeur altiére, & ſur l'avarice du Duc d'*Arcos*, promettant au Peuple un pardon général de ſa rebellion, la conſervation de ſes privileges; & non ſeulement la confirmation des Capitulations qui

lui

lui avoient été accordées, mais une augmentation de graces, dont il s'offroit d'être la caution, & il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit ébranler ſon eſprit. Il écrivit auſſi des lettres à Mr. le Cardinal *Filomarini*, à l'Elu du Peuple, à *Vincenzo d'Andrea*, & à beaucoup d'autres des plus autoriſez de la ville. La plûpart m'apportérent leurs lettres toutes fermées: Mais *Gennare* ne me dit rien de la ſienne; Et comme il ne ſavoit pas lire, celui à qui il s'étoit confié pour en apprendre le contenu, vint auſſi-tôt m'en rendre compte. Je diſſimulai quelques jours, pour voir comment il en uſeroit, & laſſé de ſon ſilence, je lui dis un matin qu'il vint à mon lever, qu'il me faiſoit un ſecret d'une dépêche ſi importante qu'il avoit reçuë; Il me l'alla querir à l'heure-même, & m'aſſura qu'il avoit oublié de me l'apporter plûtôt, quoi qu'il en eût eu l'intention. Je me payai de cette méchante excuſe, & l'obſervai depuis de plus près, comme une perſonne qui entretenoit des commerces avec les ennemis.

Deux joura après, un Gentilhomme parent du Cardinal *Filomarini*, qui, quoi que partial pour l'Eſpagne, étoit de mes amis particuliers ne ſe mêlant de rien qui pût m'être contraire, & ayant tant de tendreſſe & d'amitié pour moi, qu'il m'avoit donné de fort bons avis, des deſſeins que quelques gens avoient contre ma vie, & que j'avois toûjours trouvé véritables; m'étant venu faire ſa cour, me dit, que ſi je lui voulois donner la liberté de me parler, il auroit quel-

que choſe d'important à me faire ſavoir. Je l'écoutai, & après m'avoir repréſenté, qu'étant abandonné comme j'étois, il me voyoit en état de me perdre; Que le Peuple prêtoit l'oreille à un accommodement; Que s'il avoit à ſe faire, il valoit mieux que ce fût par moi, puis qu'autrement, s'il venoit à ſe conclurre à mon inſû, la prémiére condition ſeroit ma mort, ne ſe pouvant faire ſeurement, tant que je ſerois en vie; Mais que ſi je voulois, j'en ſerois l'arbitre, & le mediateur, & y trouverois mes avantages; Que ſi ceux qui m'avoient été propoſez ne flatoient pas aſſez mon ambition, qu'outre l'inveſtiture du Duché de Modéne, que l'Empereur me donneroit, l'Eſpagne me fourniroit toutes les forces néceſſaires pour m'en mettre en poſſeſſion. Il m'aſſuroit qu'il ne tenoit qu'à moi d'avoir en ſouveraineté les deux Calabres, dont toutes les places me ſeroient remiſes entre les mains, & que j'aurois pour garand, le Pape, tout le College des Cardinaux, & tels des Princes d'Italie que je voudrois choiſir. Je refuſai la choſe foiblement & lui témoignai lui être fort redevable de ſa bonne volonté, croyant que cette diſſimulation me feroit aiſément reconnoître toutes les cabales qu'il y avoit dans la ville, & ceux qui étoient portez à un accommodement.

En effet, l'Elû du Peuple m'ayant, au bout de deux jours, dit que la diſette recommençoit dans la ville; Que le Peuple étoit las d'être depuis tant de temps les armes à la main, ſans rien avancer; Que les ſecours de

Fran-

France retardant, & étant incertains, l'armée faiſant peut-être le même au ſecond voyage, qu'au premier, il étoit à craindre que les François ne fuſſent bien aiſes de nous voir dans la néceſſité, pour tâcher par le deſeſpoir, de nous obliger à nous jetter entre leurs bras, à quoi le Royaume ne conſentiroit jamais, craignant beaucoup plus la domination Françoiſe, que l'Eſpagnole; Qu'il croyoit avantageux d'écouter les propoſitions de Dom *Jüan d'Autriche*; Qu'il étoit aſſuré qu'il aimeroit mieux traitter avec moi, qu'avec pas un autre, y trouvant plus de ſeureté, puiſque je pourrois autrement par mon crédit, lui rompre toutes ſes meſures; Que le Peuple me remettroit volontiers tous ſes interêts, ne pouvant jamais prendre de ſoupçon de ma conduite; Que je pourrois ménager quelque choſe de bon par un abouchement; Et qu'au moins, ſi la choſe venoit à ſe rompre, il rallumeroit ſa haine contre l'Eſpagne, qu'il voyoit s'amortir de jour en jour; Et que je trouverois dans ce traitté, outre la gloire d'avoir utilement ſervi le Royaume de Naples, en le garantiſſant de ſa perte, des établiſſemens capables de contenter mon ambition: Qu'il ne faloit que faire une tréve de trois jours; & que ſi je voulois agréer une conference avec Dom *Juan d'Aûtriche*, il l'accepteroit, la ſouhaitant avec paſſion; & qu'étant plus experimenté & plus habile que lui, tout l'avantage aſſurément ſeroit de mon côté dans cette entreveuë.

Sur la fin de cette converſation, *Gennare*

entrant, me propoſa la tréve, & la conférence; Je reconnus par-là, le fonds de leurs penſées, leurs liaiſons ſecrettes, & jurai en moi-même, la mort de l'un & de l'autre. Je diſſimulai neanmoins, croyant trop hazardeux d'entreprendre hautement leur châtiment. Je leur répondis, que j'attribuois tous leurs diſcours, au zéle qu'ils avoient pour la patrie, plûtôt qu'à aucune amitié pour les Eſpagnols; Que je voyois bien qu'ils ne connoiſſoient pas leur naturel, auſſi arrogant dans leur proſperité, que doux & ſoûmis dans leurs diſgraces; Qu'il ne faloit pas ſe fier à leurs promeſſes, ni ſe laiſſer endormir à leurs belles paroles; Qu'ils ſe devoient ſouvenir, qu'après des capitulations ſi avantageuſes, leur flotte étant arrivée, & ſe ſentant fortifier par un nombre de bonnes troupes au lieu d'en donner la ratification qu'ils avoient tant de fois fait eſpérer, & dont ils avoient voulu brûler & ſaccager toute la ville, & faire paſſer au fil de l'épée tous ſes habitans; Que leurs ſentimens n'étoient adoucis que par l'extrémité où ils étoient reduits; Et que ne pouvant remédier par la force, à leur perte, dont ils étoient ſi proches, & qu'ils voyoient inévitable, ils avoient recours à l'artifice; Qu'il ne faloit pas s'y fier; Qu'ils ne reſpiroient que la vengeance, quoi que leur cruauté fût déguiſée ſous les apparences de douceur, & de clemence; Qu'ils ſeroient tous deux les premieres victimes de leurs reſſentimens; Que je voulois obſerver religieuſement ce que j'avois ſi ſolemnellement promis, de mourir, ou de ne jamais quit-

quitter les armes, que je ne les euſſe tous chaſſez du Royaume, & procuré la liberté, dont j'avois été fait le defenſeur; Que je les exhortois à me ſuivre dans un deſſein ſi juſte, où nous trouverions plus de facilité, qu'ils ne ſe l'imaginoient pas; Que je voyois aſſez clair pour les en aſſurer; & que les Peuples ne ſeroient jamais abuſez de mon conſentement; Que je leur deſillerois les yeux pour leur faire voir clairement ce qu'ils avoient à craindre, & ce qu'ils devoient faire pour leur ſeureté, & pour leur repos; Et que je leur déclarois, que je tenois pour ennemis de la patrie, tous ceux qui à l'avenir écouteroient aucune propoſition de la part des ennemis, dont tout devoit être ſuſpect, & que je perſecuterois à toute outrance, & punirois du dernier ſupplice, ceux qui deſormais me tiendroient des diſcours pareils à ceux qu'ils m'avoient tenus; Que je pardonnois à l'indiſcrétion de leur zéle, de s'être laiſſé abuſer ſi lourdement; Et qu'enfin, s'ils vouloient être de mes amis, ils devoient ſe gouverner plus prudemment, & avoir plus de fidelité & d'amour pour le bien du païs; Que j'avertirois le Peuple de tout ce qui s'étoit paſſé, mais que ce ſeroit avec tant de diſcretion, qu'ils n'en auroient rien à craindre, & ne pourroient être ſoupçonnez de trahiſon, & d'intelligence. Ils me remercierent de ma bonne volonté, & m'avoüerent que j'étois bien plus éclairé qu'ils n'étoient pas, & qu'il n'y avoit rien de ſi juſte, ni de ſi véritable, que ce que je leur venois de dire, & qu'étant convaincus de mes raiſons, ils déteſtoient de tout

leur cœur la malice des Eſpagnols, dont ils pourſuivroient la perte deſormais, au péril de leur vie, & ſeroient toûjours prêts de répandre leur ſang pour la cauſe publique, & pour la défenſe de la liberté.

Dès qu'ils furent ſortis, j'envoyai querir tous les Chefs du Peuple, & leur rendis compte de la conférence que j'avois euë avec eux. Ils me parurent auſſi ſatisfaits de ma conduite, que l'être peu de celle de *Gennare*, & de l'Elû du Peuple. *Vincenzo d'Andrea*, plus adroit & plus caché, ne parut point dans toutes ces choſes: mais je ne l'en tins pas pour cela moins dangereux. Je donnai charge à tous ces gens d'informer le Peuple, chacun dans ſon quartier, de ce que je leur venois d'apprendre, d'obſerver ſoigneuſement toutes les démarches, & les actions des perſonnes qui nous devoient ſi juſtement être ſuſpectes, & chargeai mes plus confidens de veiller avec attention pour m'en avertir, ſur tout ce que les ennemis pourroient tenter, qui ne devoient pas, ſelon mon avis, demeurer long-temps ſans tramer quelque entrepriſe. Je fis veiller avec ſoin ſur ceux qui paſſoient de leur part à quelqu'un de nos poſtes, pour revenir dans la ville. Un matin je fus averti par quelque correſpondance que j'avois parmi les Eſpagnols, que l'on devoit diſtribuer à tous les affectionnez à leurs intérêts, de petits écuſſons de leurs armes, afin de ſe reconnoître entre eux, & que s'étant unis enſemble les armes à la main, ils vinſſent prendre par derriére nos gens, en deux ou trois endroits que les ennemis devoient attaquer afin de

de faciliter leur entrée dans la ville, puſſent s'en rendre les maîtres, & ſe venger à leur gré, de la ſédition & deſobeïſſance du Peuple.

Un matin à la pointe du jour, un Jardinier fut pris vers la porte de Medine, qui revenoit de leur quartier, portant une grande boëtte de ſapin ſous le bras. Il me fut auſſi-tôt amené, & l'ayant ouverte, je la trouvai toute pleine de petits écuſſons d'armes d'Eſpagne, grand comme la paulme de la main; Et l'ayant queſtionné ſur ce que cela vouloit dire, il me répondit qu'il n'en ſavoit rien. Mais m'ayant paru fort interdit, je jugeai ce que ce pouvoit être, & qu'il faloit de neceſſité que ce fût une marque, pour que tous ceux du parti d'Eſpagne ſe puſſent reconnoître l'un l'autre, & que c'étoit comme la paille, le jour du feu & du deſordre de l'Hôtel de ville de Paris. Je le fis conduire à la Vicairie, & commandai auſſi-tôt à l'Auditeur général de s'y rendre, & de lui faire donner la queſtion. Il confeſſa ce que j'avois ſoupçonné, & accuſa un Prêtre de diſtribuer des choſes pareilles, & deux autres particuliers. Le Prêtre fut auſſi-tôt arrêté: & pour les deux autres, ils s'enfuirent, & ſe retirérent du côté des ennemis; mais l'on ne laiſſa pas de trouver chez eux grande quantité de ces mêmes armes. C'étoient de ces perſonnes qui n'étant pas mariées portent de petites ſoûtannes, & qui ſe font tonſurer, pour n'être pas ſujets à la Juſtice ordinaire, mais ſeulement à celle du Nonce, où ils trouvent plus d'impunité à toutes leurs méchantes actions, la

Juſtice Eccleſiaſtique n'étant pas ſi ſevére que la ſéculiére. Le Prêtre confeſſa aux tourmens la même choſe qu'avoit fait l'autre; & comme cette affaire étoit de conſéquence, je voulus l'examiner, & qu'elle ſe jugeât devant moi, & fis venir à cet effet pour aſſiſter l'Auditeur général, trois des plus habiles Avocats de la ville, & de ceux qui m'étoient les plus confidens, & fis amener chez moi, dans des chaiſes, ces deux priſonniers; les tourmens qu'ils avoient ſoufferts, ne leur permettant pas de pouvoir marcher. Je les voulus interroger moi-même, & ils m'avoüérent qu'ils avoient déja diſtribué quantité de ces armes à beaucoup de gens, & qu'il paſſeroit encore du monde pour en apporter; Qu'il devoit bien y avoir vingt mille hommes, qui pour ſe reconnoître, en attacheroient ou à leur chapeau, ou ſur l'eſtomach, & que le jour nommé, ſur les trois heures du matin, les Eſpagnols devant attaquer deux ou trois de nos poſtes des plus importans, ceux de leur parti, & qui porteroient de pareilles marques, accourant à l'alarme, chargeroient nos gens par derriere, & faciliteroient par-là, l'entrée, & la priſe de la ville. Je leur demandai qui étoient les principaux des Chefs. Ils me répondirent que ſachant bien qu'il faloit qu'ils mouruſſent, ils ne me découvriroient point le détail de l'entrepriſe, pour ne la pas faire manquer, puiſqu'auſſi bien, tout ce qu'ils diroient ne leur ſauveroit pas la vie, & que cette affaire reüſſiſſant, ils auroient la ſatisfaction d'être vengez, & de ſervir leur Roi, pour lequel ils s'eſtimoient

héu-

heureux de mourir. Je les fis remener en prison : & après avoir deliberé sur ce que nous aurions à faire, ils furent premiérement condamnez à la mort, & l'on résolut que l'Auditeur général tâcheroit à force de tourmens, de tirer plus d'éclaircissement d'une conjuration si dangereuse, & qu'il faloit les tourmenter comme ils disent dans le païs, *tanquam cadaver*, qui est à dire sans nulle pitié, & jusques au point de les faire mourir dans la question, ils furent tous brisez, sans vouloir rien déclarer davantage, que ce qu'ils avoient confessé d'abord, & furent pendus le lendemain matin dans le Marché, avec quelques-uns de ces écussons, attachez au cou. Ils commencérent à la potence d'exhorter le Peuple à se remettre en leur devoir; ce qui fit hâter leur execution.

Cependant, comme leur résolution me donnoit avec raison, de grandes inquiétudes, je fis faire d'exactes perquisitions dans toutes les maisons suspectes de la ville, & dans la plûpart des Convents, ne paroissant plus aucun de ces écussons, ni personne n'ayant plus voulu garder chez soi les armes d'Espagne. Cela faillit à causer de grands desordres dans toute la ville, & ceux qui ne cherchoient que des prétextes de piller, faisoient courre le bruit, qu'il y avoit en bien des endroits des armes cachées, pour avoir, sous le prétexte de les chercher dans les maisons, l'occasion de les saccager.

Gennare me vint donner avis, que dans le Convent des Jacobins de Sainte Marie de la Sanita, il y avoit des gens cachez dans les caves,

caves, & grande quantité d'armes pour fournir aux *Capes-Négres* du fauxbourg des Vierges, & qu'il faloit y envoyer faire la visite. Tout le Peuple s'émût à cette nouvelle : Et *Gennare* s'offrit avec quantité de canaille d'en aller faire la perquisition. Je reconnus aussitôt quelle étoit sa pensée, & le peril qu'il y avoit que l'animosité des *Lazares*, & des *Capes-Négres* ne nous rejettât dans le même inconvenient que le jour de l'an, auquel j'avois eu tant de peine à remedier. Je me chargeai d'aller moi-même aussi-tôt après dîné, faire cette diligence, défendant à peine de la vie, à personne d'y aller avec moi, ni de me suivre, hors ceux que je choisirois. Je commandai à *Matheo d'Amore*, avec sa Compagnie, de se saisir de la porte de Saint-Gennare, & de ne pas souffrir que qui que ce fût entrât dans le fauxbourg.

Au sortir de table, je montai à cheval, suivi de mes gardes, & ordonnai à *Pepe Palombe*, *Carlo Longobardo*, *Onoffrio Pissacani*, *Cicio Batimiello*, & *Peppo Ricco*, tous gens accréditez parmi le Peuple, & en qui je me fiois, de m'accompagner; Et pris encore en passant avec moi *Matheo d'Amore* à la porte de Saint Gennare. Et me rendant au Convent de Santa Maria de la Sanita, j'en fis saisir la porte par mes gardes; & entrant dans le cloître, je dis au Pere Prieur, & au Provincial qui s'y trouva pour lors, faisant sa visite, l'avis que *Gennare* m'étoit venu donner, & l'intention, que j'avois reconnuë en beaucoup de gens, sous ce prétexte, de piller leur Convent; ce qui m'avoit obligé d'y venir

venir en perſonne, pour empêcher qu'il ne s'y fît aucun deſordre: Mais que pour les mettre hors de péril à l'avenir de pareilles accuſations, que je croyois malicieuſes & affectées, il faloit que le Pere Prieur fît voir tous les lieux du Convent, juſques aux caves, & aux gréniers, & autres plus ſecrets, aux perſonnes nommées, & que j'avois amenées exprès, que je ferois accompagner par le Capitaine de mes gardes, pour empêcher qu'il ne s'y fît aucune inſolence. Il ſe fit apporter toutes les clefs, & l'on fit une viſite générale, où l'on ne trouva rien de ſuſpect, ni pas une ſeule arme à feu. Je m'en retournai fort ſatisfait, ordonnai à ceux qui avoient fait la viſite, de rendre compte au Peuple de ce qu'ils avoient vû, & jurai devant eux, que ſi l'on venoit à l'avenir me faire de fauſſes dénonciations, je ferois châtier ſévérement ceux qui ne pourroient juſtifier les choſes qu'ils m'auroient rapportées; ce qui nous tiendroit autrement toûjours, dans une extrême confuſion.

Etant arrivé chez moi, & ayant employé une partie de ma ſoirée à mes occupations ordinaires; *Graſſullo de Roza* Carceriéro Major, me vint donner avis que l'on avoit découvert une grande conjuration, & qu'il venoit d'arrêter tous les complices, qui étoient au nombre de trente, & qu'il les avoit conduit priſonniers dans la Vicairie. Je pardonne, lui dis-je, à l'indiſcrétion de vôtre zéle, l'action que vous venez de faire; Mais s'il vous arrive de vôtre vie de prendre perſonne ſans mes ordres, vôtre tête m'en répondra.

Il me répondit qu'il avoit crû la choſe ſi importante, qu'il avoit appréhendé que les coupables ne s'évadaſſent, s'il différoit de s'en ſaiſir ; Qu'une autre fois il ſeroit plus ſage, & ne retourneroit jamais à commettre cette faute, puiſqu'elle m'étoit deſagréable ; Qu'au reſte il n'y avoit rien de ſi certain que cette conſpiration : Et après m'avoir nommé tous les priſonniers, il me dit qu'il m'avoit amené le dénonciateur. Je fis reflexion ſur tous les noms : & ayant remarqué ceux des deux perſonnes, qui en prenant l'indulte, m'avoient découvert l'entrepriſe de *Tonno Baſſo* ſur ma vie ; je crus que ces complices que je n'avois pas voulu faire mourir, & qui étoient encore priſonniers dans la Vicairie, pouvoient bien avoir part à tout cet embarras, & que l'avis que l'on venoit de me donner, étoit un effet de leur vengeance, & peut-être de leur argent.

Je me fis amener le dénonciateur, & l'ayant ſoigneuſement obſervé, je lui trouvai dans l'air quelque choſe de fripon, qui me donna méchante opinion de lui ; Auſſi lui dis-je, de me parler véritablement, & ſans me rien déguiſer ; que je ſoupçonnois de fauſſeté ſon accuſation, & qu'il s'étoit laiſſé corrompre pour de l'argent ; que j'en avois des preuves certaines ; qu'il prît bien garde à lui, puiſqu'il n'avoit jamais été en ſi grand péril de ſa vie ; Que s'il pouvoit me juſtifier le rapport qu'il me faiſoit, il ſeroit fort bien recompenſé, & ceux qu'il accuſoit (quoi que je les cruſſe plus gens de bien que lui) punis ſeverement ; Mais qu'auſſi s'il y avoit de la mali-

malice, & de la menterie dans ſon fait, je le ferois pendre ſans remiſſion ; Qu'il penſât à lui, durant que ſa vie étoit encore entre ſes mains, mais que s'il partoit d'auprès de moi ſans m'avoir dit la verité, toute la terre ne le pourroit garentir d'être pendu. Je reconnus qu'il s'étonnoit, & le preſſant vivement, je fus ſurpris de le voir à mes pieds, me demander la vie, & me promettre qu'il m'avouëroit tout ce qu'il avoit fait. Il me déclara qu'un Greffier, nommé *Caldérino*, priſonnier dans la Vicairie, pour avoir été complice de l'attentat que *Tonno Baſſo* avoit voulu faire ſur ma vie, & un autre priſonnier, convaincu du même crime, lui avoient donné cent écus, pour venir dénoncer tous ceux que *Graſſullo de Roza* avoit mis priſonniers, croyant comme du temps de *Mazaniello*, & de *Gennare*, que ce ſeroit aſſez de les accuſer, pour les faire mourir, ſans rien approfondir davantage. Je lui fis apporter du papier & de l'encre, & lui commandai d'écrire tout ce qu'il me venoit de dire, & le ſigner ; Et lui dis, que s'il vouloit jouïr de la grace que je lui venois d'accorder, il faloit qu'il ſoûtînt ſans ſe dédire, ni ſans balancer, à ceux qui lui avoient promis de l'argent, tout ce qu'ils avoient traitté avec lui. Je le renvoyai en priſon, & commandai à l'Auditeur general de le confronter aux deux perſonnes qu'il avoit chargées, & afin que ſon témoignage eût plus de force, de le mettre à la corde, ſans neantmoins l'élever ni lui faire ſouffrir de tourment. *Caldérino* & ſon compagnon lui étant confrontez, n'eurent

rent aucun reproche à faire, ni aucune cauſe de recuſation à alleguer contre lui; De ſorte qu'après avoir ouï ſon rapport, la peur des tourmens leur fit avouër leur crime, & l'on leur fit ſigner enſuite leur dépoſition, qu'ils confirmérent à la queſtion, que l'on ne laiſſa pas de leur donner. L'Auditeur general vint auſſi-tôt m'en rendre compte, & j'envoyai à l'heure même faire élargir tous les priſonniers, ne jugeant pas raiſonnable, que des gens que je ſavois innocens, couchaſſent dans la priſon. Pour les deux coupables, je fis inſtruire leur procès toute la nuit, & les ayant fait juger, ils furent condamnez à la mort, & pendus le lendemain ſur les neuf heures du matin, devant la porte de la Vicairie, avec chacun un écriteau au milieu de l'eſtomach, qui portoit, *Calomniateurs, & Perturbateurs du repos public.* Cette juſtice ſi prompte m'attira mille benédictions, & empêcha depuis, que l'on ne me vint faire de fauſſes accuſations, & que la haine, l'envie ou la vengeance, n'expoſaſſent plus à l'avenir, la vie des innocens à aucun peril, comme elles avoient fait avant que la ſouveraine autorité fût entre mes mains.

Il ſe fit le lendemain une autre exécution, que je ne pus empêcher, à cauſe des formalitez de la Juſtice, quoi que ne la croyant pas juſte, je ne la ſouffris qu'à contre-cœur, & en ai toûjours eu quelque remords. Ce fut d'un miſérable, qui vint accuſer le Meſtre de Camp *Mélonne*, & *Pepe Palombe*, d'intelligence avec les ennemis. Ce que j'avois toûjours ſoupçonné, & que je verifiai de-

depuis, mais trop tard. Je le mis entre les mains de la Juſtice ; & faute de prouver ce qu'il m'avoit avancé, il fut pendu.

L'armée navale des ennemis, dépourvûë de matelots, & ayant beſoin de ſe radouber, & de faire un nouvel armement, leur Général *Pimienta* repréſenta que cela ne ſe pouvoit faire à Naples, & qu'il faloit de neceſſité la remener en Eſpagne. Les ennemis tinrent un grand Conſeil, y voyant beaucoup d'inconvénient, quelque parti que l'on pût prendre, puiſque reſtant, elle acheveroit de ſe deſarmer, & leurs vaiſſeaux appeſantis par l'ordure dont ils s'étoient chargez, faute d'être carenez, leur demeuroient tout-à-fait inutiles ; d'autre côté, leur retraitte les réduiroit aux derniéres extrémitez, n'en ayant plus pour tenir la mer, d'où leur venoit toute leur ſubſiſtance, & une partie de leurs galéres étant allé porter le Duc d'*Arcos*, ils s'y trouveroient ſans aucunes forces. Le Baron de *Vatteville* fut d'opinion qu'elle allât hiverner à Meſſine. *Pimienta*, au contraire, inſiſtant toûjours pour ſe retirer en Eſpagne, la flotte ne ſe pouvant remettre facilement, ni promptement que là, ſon opinion prévalut, & Dom *Jüan* déférant à ſes raiſons, conſentit à ſon départ ; de ſorte que leurs galions ſe mirent à la voile avec un fort bon vent, au commencement de Février. Jamais la perte des Eſpagnols ne fut ni ſi certaine, ni ſi proche, puiſque leur ayant ôté toute communication par terre, avec le reſte du Royaume, l'arrivée ſeulement de douze navires François leur empêchant toutes celles qu'ils

qu'ils pouvoient avoir par mer, ils euſſent été contraints de ſonger à leur retraitte, ce qui fut réſolu par trois fois dans leur Conſeil; & capitulant avec moi, de me demander après avoir abandonné les châteaux, la permiſſion de ſe retirer à Gayete, & aux autres places maritimes, pour y attendre au Printemps, les ſecours d'Eſpagne, & le retour de leur flotte. Ce qu'ils étoient encore réſolus d'exécuter, quand ils reprirent la ville; ſi le traitté qu'ils firent de l'achapt d'un poſte, ne leur eût pas réüſſi, ou qu'ils euſſent trouvé de la reſiſtance à leur entrée. Ils preſſérent alors leurs confidens de faire les derniers efforts; ce qui me cauſa bien de l'embarras & de la peine.

La Nobleſſe, cependant, jugeant qu'elle ſe devoit garder d'être enveloppée dans leur ruine, leur proteſta, qu'après s'être conſumée à faire la guerre à ſes dépens, comme elle avoit fait ſi long-temps, n'en pouvant plus ſoûtenir la dépenſe, elle ſeroit contrainte de prendre quelque réſolution, & reſſerrer plus étroitement ſa correſpondance avec moi. Les Eſpagnols connoiſſant la juſtice de ſa demande, la priérent d'avoir patience juſques à la fin de Mars, dans lequel temps leur armée devoit revenir: Et elle pour témoigner ſa fidélité juſques au bout, leur promit d'attendre tout le mois d'Avril; mais qu'au premier jour de Mai, étant diſpenſée par la neceſſité du ſerment qui l'engageoit à leur obeïr, & les ſervir, elle prendroit le parti qu'elle jugeroit néceſſaire à ſa conſervation. J'en fus auſſi-tôt averti, & même

que

que leur déclaration ſe feroit en ma faveur ce jour là préciſément, ou plûtôt, ſi je voulois quitter la ville pour me retirer en Pouille, & m'aller mettre à ſa tête, ou bien au retour de l'armée de France, ou dès que je ſerois le maître des Châteaux. De ſorte, que de tous les côtez, l'on étoit en extrême impatience de voir quel ſuccès auroient les affaires, & de quel parti le Ciel & la Fortune ſe voudroient déclarer. Je ſongeai ſerieuſement à preſſer le retour de la flotte de France, & à faire venir mon frére le Chevalier, afin de lui laiſſer le commandement de Naples, & m'aller mettre en campagne pour rejoindre toutes mes forces, & celles de la Nobleſſe, & retourner achever tout d'un coup d'opprimer les ennemis.

Cependant, *Gennare Annexe* maintenant des correſpondances ſecrettes avec Dom *Juan d'Aûtriche*, faiſoit paſſer quaſi toutes les nuits quelqu'un vers lui, dont j'étois ponctuellement averti, par les gens que j'avois gagnez auprès de lui; qui après avoir lû toutes les lettres qu'il recevoit, ne manquoient pas de m'en rendre compte: & étant aſſuré, comme je l'étois, de découvrir toutes ſes menées, je diſſimulois avec lui, attendant à m'en défaire, quand il ſeroit temps, & que je le verrois ſur le point d'exécuter quelque deſſein. Il ne concluoit rien dans toutes ſes négociations, ayant pris un tel goût à commander, & ſon ambition étant tellement accruë, que le premier point de ſes capitulations étoit toûjours de demeurer le Chef du Peuple, d'avoir cinquante mille écus de rente,

te, avec un titre de Duché, ou de Principauté, d'être la ſeconde perſonne après le Vice-Roi, de pouvoir tenir des gardes, & s'en faire accompagner, pour ſe garentir de ſes ennemis & de conſerver ſa vie durant cette autorité. Les Eſpagnols ne le voyant pas aſſez accrédité pour pouvoir leur remettre la ville entre les mains, & réduire le Peuple à leur obeïſſance, tiroient de longue avec lui, & l'amuſoient par de belles eſpérances, afin de pouvoir s'en ſervir en quelque occaſion, & principalement pour entreprendre ſur ma vie, à quoi ils n'épargnoient aucune choſe, croyant que tant que je vivrois, je pourrois ruiner tous leurs deſſeins, & qu'après ma mort ils trouveroient toutes choſes faciles; leur ſalut, ou leur perte n'étant attachées qu'à ma conſervation, ou à ma chûte.

J'avois un ſenſible déplaiſir d'apprendre par les lettres qu'il recevoit de France, & des Miniſtres du Roi à Rome, qu'on le croyoit ſi fort attaché aux intérêts de la France, que l'on n'eſperoit tirer que de lui ſeul, tous les avantages que l'on prétendoit de la ſédition de Naples. Il tâchoit de perſuader, que je m'y oppoſois par mon ambition particuliere, & que je ne travaillois qu'à mon établiſſement, & à mon élevation. L'on ajoûtoit une telle créance à toutes ſes relations quoi que fabuleuſes, que les miennes étoient rejettées comme ſuſpectes. Les Miniſtres de Rome étant perſuadez que les défiances que je prenois de lui, avec tant de juſtice, n'étoient cauſées que par l'opinion que j'avois qu'il prenoit des liaiſons étroites avec la France,

ce,

ce, & que par-là il empêchoit que je ne fusse secouru. Cette prévention me faisoit rendre à la Cour tous les méchans offices imaginables, & j'y passois pour un homme qui affectoit d'en être indépendant, qui mépriſoit toutes choſes ; à moins qu'elles ne puſſent contribuer à ma fortune, & qui ne ſongeoit à chaſſer les Eſpagnols, que pour monter ſur le thrône. Sa puiſſance n'étoit pas ſi ſuſpecte que la mienne, puiſque l'on ſe flattoit de pouvoir venir plus aiſément à bout d'une perſonne comme lui, que d'un homme comme moi que l'on croyoit plus difficile à contenter que *Gennare*, dont la baſſe naiſſance, & le peu d'eſprit ne le faiſoient pas juger capable de diſſimulation, de malice, & de penſers ambitieux. *Vincenzo d'Andrea* plus habile que lui, l'obligeoit à donner toûjours des ſoupçons de moi, pour m'empêcher d'être aſſiſté, & pouſſer par-là le Peuple par le deſeſpoir de ſe voir abandonné, à reprendre ſes premiers fers. Il débitoit la confiance que la France avoit priſe en lui, les ombrages qu'elle avoit conçus contre moi, & tâchoit par cet artifice, de me ſuſciter tous les jours de nouveaux embarras, & des conſpirations contre ma vie.

Pluſieurs dépêches venuës de Rome, qui m'étoient tombées entre les mains, m'éclairciſſoient de toutes ces intrigues, & m'apprenoient avec un ſenſible déplaiſir que Mr. de *Fontenai* en penſant ſervir la Couronne, travailloit ſans s'en appercevoir, à l'avantage des Eſpagnols, & l'obligeoit innocemment (dans le deſſein qu'il avoit de nuire) à trahir

elle-même ſes intérêts. Il ſe croyoit dans Rome mieux informé que moi de tout, qui voyois les choſes de plus près, qui fatiguois continuellement, & étois expoſé à tous les dangers imaginables, ſans que l'on me ſût gré de toutes mes fatigues, & de tous les perils que je courois à toute heure. Il ſe faiſoit valoir par ſes négociations, qui ruinoient toutes choſes, & attribuant à l'averſion & animoſité des peuples contre leurs anciens tyrans, quoi qu'elles fuſſent ſi affoiblies, qu'elles ne s'expliquoient que par des paroles injurieuſes, tout ce qu'il voyoit arriver tous les jours, me croyoit un phantôme heureux, qui ne contribuois que de ma préſence à toute ma bonne fortune, & qui ne faiſois que ce que tout autre auroit pû faire à ma place : & *Gennare Anneze*, tout traître qu'il étoit, paſſoit pour fidele, & bon François; & moi, dont le reſpect, la paſſion & la fidélité étoient inébranlables, pour un traître, & pour un ennemi de ſa patrie.

A mon retour de priſon, je ſûs de feu Mr. le Cardinal *Mazarin*, comme toute la Cour avoit été, ou mal, ou point du tout informée de tout ce qui s'étoit paſſé à Naples. Sur tout il demeura ſurpris de l'aveuglement que l'on avoit eu pour *Gennare*, quand je lui prouvai par d'irreprochables témoignages ſa perfidie. Je lui rapportai d'Eſpagne le Memorial du Baron de *Vatteville* imprimé dans Madrid depuis ma priſon; par lequel demandant au Roi Catholique recompenſe de ſes ſervices, il alleguoit pour le plus important, le commerce ſecret qu'il avoit entretenu avec

Genna-

Gennare devant mon arrivée à Naples, & tout le temps que j'y avois démeuré, cottant pluſieurs avis qu'il lui avoit donnez de tout ce qu'il avoit ménagé & entrepris contre moi, pour le ſervice d'Eſpagne. Et alors Mr. le Cardinal *Mazarin* me blâma de ne l'avoir pas châtié quand je l'avois pû, auſſi bien que l'Abbé *Baſqui*. Dequoi je ne me juſtifiai que par le reſpect que j'avois pour la France, qui auroit mal expliqué mes intentions, qui m'auroit accuſé de ſacrifier à mes intérêts ſes créatures, & auroit pris de-là une occaſion de m'abandonner. J'ai crû devoir à mon honneur cette digreſſion, pour détromper le public, de tous les faux bruits que l'on avoit ſemez contre moi: Et revenant à la ſuite de mon diſcours, il eſt à propos de découvrir un piége dangereux que l'on me tendit, & dont je ne me tirai que par une préſence d'eſprit, & une adreſſe tout-à-fait extraordinaire.

Gennare, par le conſeil de *Vincenzo d'Andrea*, ayant émû beaucoup de peuple, ſous le pretexte de l'amitié que j'avois pour la Nobleſſe, envoya douze ou quinze cens hommes, qui ſe mirent en bataille dans la place de mon Palais, où cinquante à ſoixante des plus factieux entrérent, accompagnant un Frére lai Cordelier, qui demanda à me parler ſur les neuf ou dix heures du ſoir. Je me mis contre le pied de mon lit pour l'écouter. Il commença à m'exaggerer les mauvais traittemens que la Nobleſſe faiſoit au Peuple, dont quelques-uns avoient ſouffert de grandes violences dans la Pouille & dans

les autres Provinces; Qu'il faloit pour le ſatisfaire, la ſacrifier toute à ſes reſſentimens, & principalement les perſonnes du Prince de *Monteſarchio*, & du Prince de *Troya* ſon frere qu'il croyoit que je conſidérois particuliérement. Reconnoiſſant ſon diſcours fort ſéditieux, & qu'il ne tendoit qu'à émouvoir contre moi toute la canaille, je le tirai dans le fond de ma chambre, & m'allai appuyer contre la muraille, afin que nôtre converſation ne fût entenduë de perſonne. J'eſſayai de le ramener par mes raiſons, lui repreſentant que ſi je ne diviſois toute la Nobleſſe d'avec les Eſpagnols, ce qui ne ſe pouvoit, qu'en la careſſant, & lui faiſant toutes ſortes de bons traittemens, leur union leur donneroit des forces ſi conſidérables, qu'il nous ſeroit impoſſible d'y reſiſter. Ce dangereux Moine hauſſant la voix me dit d'un ton fort inſolent, que l'on ſavoit bien l'amitié que j'avois pour tous les Cavaliers, qui m'étant beaucoup plus chers que le Peuple, je le voulois immoler à leur animoſité, comme j'avois déja ſacrifié *Michiel de Santis* à la vengeance des parens de Dom *Pepe Caraffe*; Et que, puiſque je ne voulois pas envoyer l'ordre à *Sabbato Paſtore* de faire égorger le Prince de *Monteſarchio* & ſon frére, ce qu'il pouvoit fort aiſément, & aux autres Bandits de maſſacrer tout ce qu'ils pourroient attraper de Cavaliers dans le Royaume, je me déclarois par-là leur partial, & par conſéquent le plus dangereux ennemi du Peuple, puiſque j'abuſois de l'autorité qu'il m'avoit donnée pour le perdre. Je lui répondis qu'il ſe-

ſeroit trop dangereux d'entreprendre une ſemblable violence ; mais que je l'aſſurois de châtier ceux qui ſe trouveroient trop arrogans, & qui auroient tyranniſé ou opprimé dans le Royaume ceux qui tenoient nôtre parti. Il s'échauffa davantage, & mit la main dans ſa poche pour en tirer quelque lettre qu'il en avoit reçuë. Je m'apperçus que ce qui étoit dans ma chambre commençoit à s'émouvoir, & cauſer du tumulte ; & voyant que c'étoit un complot fait pour m'aſſaſſiner, & qu'on n'en cherchoit qu'un prétexte, de la main gauche je lui arrêtai celle qu'il avoit dans ſa poche ; & de la droite le prenant à la gorge, je m'écriai, Ah ! traître, vous en voulez à ma vie, & attentez ſur ma perſonne ; à moi, Gardes, à moi : Et *Auguſtin de Lieto* s'étant avancé, je le lui remis entre les mains, & lui dis de le faire fouiller, qu'il avoit un couteau dans ſa poche, que je l'avois ſaiſi quand il l'en tiroit pour m'en donner dans le ventre. Le Capitaine de mes Gardes l'ayant fait viſiter dans mon antichambre, l'on lui en trouva un fort grand dans une gaîne, avec un manche rond, & une petite garde en forme de bayonnette ; ce qu'ayant fait voir à tout le monde, l'on vouloit ſur l'heure le jetter par les fenêtres. Mais je dis qu'il étoit important de le faire interroger, & lui faire ſon procès, pour ſavoir de lui ceux qui l'avoient pouſſé à faire un coup ſi temeraire : & prenant une plume & du papier, j'écrivis un billet au Cardinal *Filomarini*, & lui mandai que ne voulant pas entreprendre ſur la Juſtice Eccleſiaſtique,

j'envoyois dans ſes priſons un Moine qui m'avoit voulu poignarder ; Que je le priois de le faire mettre dans un cachot, défendre qu'il ne parlât à perſonne, & que l'on prît ſoigneuſement garde qu'il ne s'évadât, afin qu'une action ſi noire ne demeurât pas impunie, & que l'on en pût découvrir les complices ; Que j'attendois ce ſoin de ſa bonté, que meritoit bien le reſpect que je voulois garder à l'Egliſe. Le Cardinal *Filomarini* fit executer exactement ce que je deſirois de lui, étant bien le moins qu'il pouvoit faire, pour l'obligation ſi grande, & ſi recente qu'il m'avoit de l'avoir ſauvé de la fureur du Peuple, qui par le péril qu'il croyoit que j'avois évité, redoubla pour moi, ſa tendreſſe & ſon affection : Et mon adreſſe remplit de confuſion & de douleur ceux qui avoient juré ma perte, & ſi bien concerté leur entrepriſe, qu'ils ne croyoient pas qu'il me fût poſſible de m'en garentir.

Cependant, comme *Gennare* ne s'appliquoit qu'à rechercher les moyens de me faire perir, j'avois à ſon egard la même penſée ; & *Auguſtino Mollo* qui m'a toûjours bien ſervi, quoi que beaucoup de gens l'ayent voulu ſoupçonner du contraire, m'ayant débauché le Capitaine de ſes gardes, me l'amena pour m'aſſurer qu'il feroit tout ce que je lui ordonnerois, & m'avertiroit ponctuellement de toutes ſes démarches, & de tous ceux qui négocieroient avec lui ; qu'il m'offroit de l'empoiſonner quand je voudrois, ſi je lui fourniſſois dequoi le faire ; mais que pour le poignarder il ne s'y porteroit pas aiſément, parce

que

que ce ſeroit trop ſe déclarer, & que cela ne ſeroit pas honnête à un Capitaine des gardes. Sa mort importoit à ma ſeureté; mais je ne voulois pas l'entreprendre, de façon, que j'en puſſe paroître l'auteur pour ne pas m'attirer l'indignation de la France, qui le croyant attaché à elle, l'attribuëroit plûtôt à mon ambition particuliere comme étant le plus grand obſtacle que j'y puſſe rencontrer, qu'à un juſte châtiment de ſes perfidies.

Le lendemain matin allant à la Meſſe aux Carmes, je donnai ordre au Chevalier de *Fourbin*, avec trente cavaliers François de ma Compagnie de Chevaux-legers qu'il commandoit, qu'auſſi-tôt que je ſortirois de l'Egliſe & monterois à cheval, comme il me venoit conduire juſques ſur la porte, n'oſant plus s'écarter du Tourjon des Carmes, & appréhendant la mort, que le remord de ſa conſcience lui faiſoit juger avoir bien meritée, de venir avec ſes gens le pouſſer hors de l'Egliſe, où *Matheo d'Amore*, *Carlo Longobardo*, & *Pepe Ricco* avoient reſolu de lui couper la tête, & de me dire quand je ſerois retourné au bruit que j'entendrois qu'ils l'avoient puni des trahiſons qu'il faiſoit au Peuple, & des intelligences qu'il entretenoit avec Dom *Juan d'Autriche*: Ce qui ſe ſeroit juſtifié par ſes lettres qu'on auroit trouvées en faiſant la viſite chez lui; le Capitaine de ſes gardes m'ayant averti du lieu, où il les tenoit ſerrées.

Cette affaire ſi bien ménagée n'auroit pas manqué de reüſſir, ſans la trahiſon d'un François nommé le Baron de *Rouvron*, qui l'al-

la avertir de prendre garde à lui, étant entré en ſoupçon de quelques allées & venuës qu'il avoit vû faire. & d'avoir remarqué que quelques uns de ceux du complot, chuchetoient enſemble. Il eſt bon que je faſſe ici ſon portrait, afin que l'on connoiſſe que ce qu'il fit, fut un effet de malice noire, & non pas d'imprudence. C'étoit un Gentilhomme Normand, d'autant d'eſprit, que de peu de jugement, fort emporté, auſſi grand eſcroc de ſon naturel, que grand joüeur, & qui voulant avoir de l'argent à quelque prix que ce fût, ſon pere ne lui en donnant pas aſſez à ſon gré, n'avoit ni honneur, ni conſcience; du reſte, brave, & déterminé de ſa perſonne. Il étoit au ſiege d'Aire, Capitaine de Fuſeliers, dans le Régiment de feu Mr. le Cardinal de *Richelieu*, où après avoir perdu tout ſon équipage, il joüa ſa Compagnie, & craignant le reſſentiment du Marêchal de la *Meilleraye*, le ſoir venant viſiter ſa garde avancée, il paſſa du côté des ennemis, & ſe vint rendre, publiant que par l'amitié qu'il avoit pour moi, il me venoit trouver pour ſuivre ma fortune; le Cardinal Infant me le renvoya. Mon malheur, & la ſuite du parti de Sedan m'ayant engagé dans le ſervice de la Maiſon d'Aûtriche, en qualité de Général des troupes de l'Empereur, il me donna avis de la retraite du Marêchal de la *Meilleraye*, qui ayant déja fait abattre ſes lignes, ſe réſolvoit, après la priſe de la place, de décamper. Son avis s'étant trouvé veritable, l'on marcha en diligence, abandonnant les hauteurs de Terouane, où l'ar-

l'armée d'Eſpagne, & l'Impériale s'étoient campées pour empêcher un convoi, & la jonction d'un corps conſidérable qu'amenoit le feu Marquis de *Geſvre*, afin de charger l'arriére-garde des François: ce qui ſe fût aiſement exécuté, ſans la diligence & précaution des Généraux, qui ſe poſtant ſur une éminence, firent que toute la journée ſe paſſât en une eſcarmouche fort chaude, au lieu d'un combat général que les Eſpagnols ne voulurent pas hazarder: Et la maladie ſurvenuë au Cardinal Infant, qui à la fin ſe trouva mortelle, m'ayant obligé de me retirer à Bruxelles pour la difficulté du commandement, *Rouvrou* m'y ſuivit; mais il y fit tant d'extravagances, que je fus contraint de l'en faire ſortir. Il paſſa enſuite en Angleterre, où ſa méchante conduite le fit arrêter priſonnier, & même avec un fort grand péril de la vie. Un an après, il revint en France, ſans avoir eû d'abolition de ſa trahiſon. Un jour que durant la Régence, j'étois dans le cabinet de la Reine Mére, parlant au Maréchal de la *Meilleraye*, nous l'y vîmes arriver, & l'ayant reconnu, il réſolut d'en avertir la Reine, pour le faire arrêter, & punir. Je le priai pour l'amour de moi, de ne pas pouſſer ce miſérable; ce qu'il m'accorda à condition qu'il ne ſe préſenteroit jamais devant lui. J'allai auſſi-tôt lui en donner avis, & lui conſeillai, ne pouvant trouver de ſeureté dans la Cour, de s'en aller chez lui. Peu de temps après ſon retour en Normandie, n'étant pas perſonne à demeurer en repos, il s'attira une méchante affaire,

ayant par jalouſie d'une femme, ſans aucun ſujet d'offenſe, donné des coups de bâton à une perſonne de qualité de la robbe. A la priere du Comte de *Menfreville* mon ami particulier, & ſon parent, je lui donnai retraite dans Meudon, ne le voulant pas tenir chez moi dans Paris : où ne ſe croyant pas en ſeureté, ſur les grandes pourſuites que l'on faiſoit contre lui, il me demanda des lettres pour mon frere le Chevalier, que la citation generale avoit obligé de ſe rendre à Malte, dans l'apprehenſion que les Turcs ne la vinſſent aſſiéger. Il partit pour l'aller trouver avec ma lettre; & s'arrêtant à Rome, il s'en ſervit pour eſcroquer Mr. le Cardinal de *Valencé*, & demandant une audience au Comte d'*Ognate*, Ambaſſadeur d'Eſpagne dans cette Cour, il lui fit entendre qu'il n'oſoit demeurer en France; & qu'il étoit vagabond depuis trois ans; Et que la neceſſité où il ſe trouvoit le forçoit d'avoir recours à ſa generoſité. Le Comte étant homme d'oſtentation, lui fit auſſi-tôt compter mille écus. Il tira auſſi des Cardinaux *Montalte*, *Albornos*, & autres de la même faction quelque ſecours, perſuadez que la miſere qu'il ſouffroit ne venoit que du ſervice qu'il avoit rendu à l'Eſpagne. Ayant amaſſé une ſomme aſſez conſidérable, il s'en alla courre le monde, & exercer ailleurs ſes friponneries ordinaires; Et ſur l'avis qu'il eut que j'étois à Naples, il s'en vint m'y trouver, & paſſant par Rome, il concerta avec les Miniſtres Eſpagnols, moyennant cinquante piſtoles par mois, dont il en toucha deux d'avance, de leur ſervir d'eſ-

d'eſpion auprès de moi, leur faiſant entendre que je prenois confiance en lui. Ils lui ordonnérent de communiquer avec *Gennare*, & de ſe lier avec lui; ce que pour ſon bonheur je ne découvris que dans ma priſon, d'un Secrétaire Bourguignon du Comte d'*Ognate*, que j'avois connu en Flandres; & ayant été pris priſonnier avec moi, il ſe vanta hautement qu'il ſeroit bien-tôt en liberté, & qu'il ne manqueroit pas d'argent, ne ſe cachant plus de ſa perfidie, & faiſant maltraitter tous les autres priſonniers François: mais n'étant plus en état de rendre aucun ſervice, il fut, pour être trop connu, trois ou quatre ans dans la priſon plus reſſerré, & plus obſervé que pas un de tous les autres de ma ſuite: bien me prit de le connoître, & de me défier de lui, car autrement il m'auroit fait de méchans tours; mais il ne manqua pas de bonne volonté en toutes ſortes de rencontres.

Dans ce temps un Gentilhomme Génevois appellé *Gio: Grilli*, riche & puiſſant, me vint trouver pour me demander une commiſſion de commander dans le Piano de Serrienta, où il avoit tout ſon bien, & le gouvernement de la ville qui porte le même nom, s'il pouvoit la prendre, étant un lieu, dont les ennemis tiroient une partie de leurs rafraîchiſſemens, m'offrant de faire les levées & la guerre à ſes dépens. C'eſt une des plus agréables, & des plus délicieuſes contrées du monde, dont la beauté du ſejour, & la douceur de l'air, conviérent Tibére, quand il voulut ſe délaſſer des fatigues des affaires,

& du gouvernement de l'Empire, pour s'adonner à ſes plaiſirs, de choiſir cet agréable endroit, ſe retirant la nuit pour ſa ſeureté dans Capri petite iſle, quaſi deſerte, & qui n'eſt recommandable que par la priſe des Cailles, qui ſe fait en ſi grande abondance, qu'elle eſt ſuffiſante à compoſer le revenu d'un Evêché. Ce qui a fait tant parler des délices de Caprée à tous les Hiſtoriens de ſon temps. Il eut en peu de jours mis enſemble, un corps aſſez conſidérable pour y tenir la campagne & obliger tous les bourgs & villages voiſins à ſe déclarer pour nous. Il m'en envoya auſſi-tôt donner la nouvelle, avec un régale compoſé de tout ce que ce païs abondant produit de bonnes & délicates choſes, & principalement des veaux eſtimez les meilleurs & les plus frians de toute l'Italie. Il marcha enſuite avec trois piéces de canon pour aſſiéger la ville de Sorriento : Mais, comme il n'avoit que des milices, & de nouvelles troupes, qu'il manquoit d'Officiers, & lui-même d'expérience, & de capacité, pour faire la guerre, la place étant réduite à la derniére extrémité, ſe trouvant attaqué par trois cens Eſpagnols ſortis de Caſtelamare ſous le commandement du Meſtre de Camp Dom *Gaſpar de Sultas*, & du Lieutenant du Meſtre de Camp général Dom *Miquel d'Almeyda*, les aſſiégez à même temps faiſant une ſortie, ſes gens épouvantez ſe mirent à fuir, & le ſiége fut levé, avec perte de ſon artillerie. Il ne laiſſa pas de rallier ſes troupes, & demeurer le maître de la campagne; les Eſpagnols s'étant retirez dans Caſtelamare, dans

la

la crainte qu'ils eurent que leur abſence n'en facilitât la priſe à *Ceriſantes*, que je rappellai, voyant qu'il n'entreprenoit rien de conſidérable, renvoyant les troupes qu'il commandoit, une partie à *Paul de Naples*, & l'autre à *Polito Paſtena*, qui continuant à ſe faire craindre dans tout le *Principato Citra*, le réduiſit entiérement à nôtre obeïſſance, & ayant pris un château du Marquis de *la Bella*, un des meilleurs hommes de cheval de toute la Nobleſſe, il y trouva vingt chevaux, dont il m'envoya ſix courſiers, des plus beaux, & des meilleurs que l'on eût ſû voir.

Mr. de *Fontenai* ne perdant aucune occaſion de négocier dans Rome, avec tous les Napolitains qui s'y étoient retirez, la plûpart étant de la Province d'Abbruze, crut avec raiſon qu'on y pourroit tenter quelque choſe de conſiderable, & pour cet effet m'envoya demander quantité de commiſſions que je lui envoyai, pour diſtribuer aux perſonnes qu'il jugeroit à propos. Et comme il trouva neceſſaire d'appuyer les naturels du païs, & de ſoldats & d'Officiers experimentez, il tâcha d'en aſſembler le plus qu'il lui fut poſſible, & envoya pour les commander le Marquis *Palombara*, de la Maiſon de *Savelli*, & *Tobia Pallavicini* Gentilhomme Génevois, qui avoit ſervi de Maréchal de Camp dans les armées du Roi; leur donnant particulierement ordre de n'en recevoir que de lui, & de n'avoir nulle correſpondance avec moi, ni aucune dépendance. Mais, comme ils étoient gens d'honneur, ils m'en donnérent avis, ne croyant pas devoir manquer à défe-

rer

rer toutes choſes, & être entiérement ſoûmis à la perſonne, ſous les ſeules commiſſions duquel ils avoient à faire la guerre. Il ſe déclara beaucoup de Bandits dans cette Province, dont les plus fameux furent *Antonio Siſti*, *Martello* & *Scoccia Ferro*; Et pour la Nobleſſe, le Duc de *Caſtelnovo*, le Baron *Quinzio*, le Baron de *Juliane*, le Baron de *Bugnagno*, le Baron *Laurenzo Alfiere* avec ſon frére, & l'*Abate Caſparo*, *Hieronimo Caſtiglione*, & quelques autres qui firent revolter quaſi toute la Province, prirent Chieti, Civita di Penna, Celano, & juſqu'à la ville même de l'Aquila, à la reſerve du château, & de la fortereſſe de Peſcare; Ce qui ne s'executa neanmoins qu'avec un aſſez long eſpace de temps. *Giulio Pezzola* fameux Bandit, qui avoit toûjours été dans les interêts des Eſpagnols, ayant eû mécontentement de Dom *Miquel Pignatelli* Préſident de cette Province, eut auſſi quelque commerce avec les Miniſtres du Roi à Rome, deſquels ayant tiré des lettres pour moi, il me les envoya par un exprès, afin que j'y ajoûtaſſe plus de créance, & m'offrit pour ſe venger de ſon ennemi, de le ſurprendre avec le château de l'Aquila, & que pour lui, il ſe rendroit auprès de moi, avec trois cens Bandits, gens déterminez, & capables d'entreprendre toutes choſes. Mais comme j'étois continuellement en défiance, je crus que ſon mécontentement pouvoit être feint; Et que ſous ce prétexte les Eſpagnols le vouloient jetter auprès de moi avec ſes gens, pour me faire aſſaſſiner. Je careſſai fort la perſonne qu'il m'avoit

voit envoyé, & lui répondis que le credit qu'il s'étoit acquis dans l'Abbruze, & la connoiſſance parfaite qu'il avoit de tout le païs me le rendoit plus néceſſaire dans cette Province, qu'auprès de moi; Qu'il penſât, ſans perdre de temps, à ſurprendre le château de l'Aquila; Et que s'il en pouvoit venir à bout, je lui en donnois le gouvernement, & toutes les graces, terres, & revenus qu'il pourroit me demander, croyant découvrir par-là le fond de ſa penſée; Et que s'il agiſſoit avec moi ſans diſſimulation, ſans rien hazarder j'en pourrois tirer des ſervices importans.

Il ne ſe paſſoit point de jour cependant, qu'il ne nous vînt d'Averſe force mulets chargez de bled, & quand j'en eus tiré les quinze mille charges que les ennemis y avoient amaſſées pour leur proviſion, je ſongeai à employer l'argent que nous avions reçu du débit du pain que l'on avoit fait, à acheter le reſte du bled qui y étoit demeuré, appartenant à des particuliers. Mais je fus bien ſurpris, quand m'en faiſant envoyer l'état, je le trouvai diminué de plus de la moitié de celui que j'avois laiſſé dans la ville, quand j'y allai deux jours après qu'elle ſe fut remiſe entre mes mains: Et comme ſous le prétexte de le venir vendre à Naples, l'on en avoit fait ſortir beaucoup ſur des paſſeports, l'on me voulut faire croire, que puiſque je n'en avois pas profité, il avoit été vendu aux ennemis; ce qui fit murmurer tout le Peuple l'ayant ſû, quelque ſoin que je priſſe de cacher cette méchante nouvelle. J'envoyai

en

en même temps l'ordre au Baron de *Modène* de me venir trouver, ſous prétexte de lui communiquer quelque choſe de conſequence. Il ſe rendit auſſi-tôt auprès de moi ; & le faiſant entrer dans mon cabinet pour lui parler en particulier, je l'aſſurai que le connoiſſant de longue main, je ne pouvois le ſoupçonner ni d'intelligence avec les ennemis, ni d'être capable de me manquer de fidélité ; mais que ſur les plaintes & les cris ries du Peuple, j'étois obligé de m'informer d'où pouvoit venir la diſſipation de nos bleds, à quoi je ne pouvois pas m'imaginer qu'il pût avoir de part, puiſqu'outre que je le tenois fort homme de bien, je le ſervirois toûjours de caution, s'il en avoit beſoin, & qu'il avoit trop d'eſprit pour ne pas voir à quels périls le manquement de vivres pouvoit expoſer, & ma perſonne, & la ſienne. Il me répondit avoir été ſurpris lui-même, de trouver une ſi grande diminution dans les bleds ; Qu'il faloit conſidérer que la ville d'Averſe étant aſſez peuplée, & que les troupes que j'y avois dedans, en avoient conſumé quelque partie ; Que les bourgs & villages voiſins lui avoient demandé la permiſſion d'en pouvoir faire ſortir ; Que nous en avions tiré l'avantage, puiſque le pain qui s'y faiſoit ſe venoit débiter dans Naples. Je lui répondis, que ces deux choſes pouvoient bien en partie en cauſer la diminution, mais non pas ſi grande qu'elle étoit : Mais que je croyois aſſurément qu'on avoit abuſé de ſes paſſeports, & que les Officiers particuliers, en avoient fait ſortir en plus grande quantité qu'il ne l'avoit

pas

pas permis; Que ſon Secrétaire étant Napolitain, & en réputation d'être aſſez intéreſſé, pouvoit bien avoir fait quelque friponnerie: Que j'étois réſolu pour le diſculper envers le Peuple, de le faire arrêter, & rejetter ſur lui tout le manquement, s'il y en avoit eu aucun, ne ſuffiſant pas dans cette rencontre, que je fuſſe bien aſſuré de ſa probité; Qu'il faloit de plus empêcher le menu Peuple d'en avoir du ſoupçon, que les honnêtes gens ne prendroient jamais de lui.

Cette propoſition lui parut un peu rude, puiſque l'on ne pourroit accuſer ſon Secrétaire, qu'il n'en réjaillît quelque choſe ſur lui. Je lui répondis, que dans les néceſſitez preſſantes, l'on étoit bien ſouvent forcé de payer de ſon infanterie. Enſuite, je lui fis de petits reproches, mais neanmoins obligeans, de quelque choſe qui ne m'avoit pas plû dans ſa conduite paſſée, & que j'attribuai plûtôt à la délicateſſe de mon humeur qu'à aucune faute qu'il eût faite; Et que puiſqu'il la connoiſſoit ſi parfaitement, je le priois qu'à l'avenir il ne ſe paſſât rien juſques à la moindre choſe, ſans ma participation, & ſans mes ordres; Qu'il pouvoit s'aſſurer que j'avois pour lui, & la même amitié, & la même confiance que j'avois toûjours euë, que rien n'altéreroit jamais, pourveu qu'il prît un peu de ſoin de ſon côté, de me ménager: Qu'il s'en retournât à Averſe; Qu'il fît toutes les diligences poſſibles pour s'informer d'où venoit la diſſipation de nos bleds; Qu'il étoit trop bon, & qu'il devoit à mon exemple, apprendre à devenir un peu plus

ſevé-

ſevére, puiſque quand on étoit dans le commandement, il ne faloit conſidérer perſonne, & faire la juſtice ſans égard d'amitié, ou de haine, à tous ceux qui méritoient ou récompenſe ou châtiment; Qu'il ne faloit jamais ſouffrir ni négligence, ni réplique, aux ordres que l'on donnoit; Que c'étoit mon humeur & mon ſentiment, que je croyois fort raiſonnable; Qu'il agît ſur ce fondement, & qu'il crût que rien ne nous brouilleroit enſemble, malgré le ſoin que malicieuſement on y pourroit apporter. Quelque mal que nous fuſſions *Gennare* & moi, comme je conſervois toûjours les apparences, je ne défendois pas de le voir; & comme il ne travailloit, par les conſeils de *Vincenzo d'Andrea*, qu'à dégoûter ceux qu'il croyoit attachez à moi, ou à m'en donner des ſoupçons. me croyant naturellement défiant, il me fit adroitement dire que le Baron de *Modene* l'avoit viſité, qu'il avoit affecté de l'entretenir fort long-temps, & lui faire mille careſſes, pour me faire croire qu'ils avoient pris des meſures enſemble. Ce que j'ai trouvé depuis n'être pas, après m'en être éclairci, mais qu'il l'avoit fait malicieuſement débiter, & appuyer par *Auguſtin de Lieto*, pour les deſſeins que j'ai déja remarquez.

Le ſecond de Fevrier, jour de la Purification, ayant donné au Pére *Capecé* mon Confeſſeur la charge de Recteur de l'Hôpital des Incurables, il me pria d'y vouloir aller entendre la Meſſe, qu'il y devoit dire pontificalement pour la premiére fois, & d'y faire trouver ma Muſique; il y eut un grand con-

concours de peuple, & toutes les Dames s'y rencontrérent. Cette fête fut fort grande; mais ce qui me la rendit plus agréable, ce fut la nouvelle que l'on m'apporta à la fin de la Messe, que la Capitane de Naples s'étoit venu rendre; Elle étoit fort mal armée, aussi-bien que toutes les autres galéres; & *Jannetin Doria* Général de l'Escadre de Naples, & qui depuis la prison de son pére, commandoit generalement à toutes les autres qui étoient au service d'Espagne, ayant mis pied à terre à Pousſolle, avec tous ses camarades, & une partie des Officiers, pour entendre la Messe à une Eglise de Notre-Dame de grande devotion, la Chiourme trouvant une belle occoſion de ſe revolter tua ſon Comite, & faiſant ſauter à la mer ce qui étoit reſté d'Officiers ou de ſoldats, pour la garde de la galére, la releva, & s'en vint échouër aux côtes de Poſilipe, en un lieu appellé la Gayolle. Ce qu'ayant appris, j'envoyai auſſi-tôt pour tâcher de la conſerver, étant la plus belle, & la meilleure qui fût dans la mer Mediterranée: mais comme elle étoit à demi briſée, d'avoir donné à terre, il falut, malgré moi, la laiſſer rompre, puiſqu'auſſi bien elle étoit inutile. Tous les forçats furent déferrez; Et pour les Turcs, ayant demeuré quelques jours vagabons par la ville, je les fis tous raſſembler, auſſi-bien que ceux des deux autres galéres qui s'étoient renduës, pour les conſerver, & m'en ſervir quand je pourrois être en état d'en armer quelqu'une: & pour les entretenir cependant, & ne les pas laiſſer oiſifs,

ſifs, je fis une Compagnie de cent cinquante Turcs que j'avois ramaſſez, dont je fis Capitaine, *Salem*, Eſpalier de la Capitane. Ils étoient tous robuſtes, & braves; & appréhendant, s'ils étoient repris, de retourner à la chaîne, ils combattoient contre les Eſpagnols avec une ardeur & une animoſité incroyable. De ſorte que cette Compagnie m'a rendu ſeule plus de ſervice que quatre des meilleures que j'euſſe dans Naples.

Il y avoit trop long-temps que je n'avois rien fait, & je me laſſois d'être inutile & de laiſſer les ennemis en repos. C'eſt pourquoi, au lieu de m'amuſer à de petites attaques, je me réſolus d'en faire une générale, & de tenter tout d'un coup de me rendre maître de tous les poſtes, que les ennemis tenoient dans la ville, & les forcer à ſe renfermer dans les châteaux. Pour cet effet je donnai l'ordre à *Paul de Naples* de m'amener tous les Bandits qu'il pourroit amaſſer, à *Polito Paſtena* de ſon côté d'en faire de même, & aux habitans de la Cave, & de Nocére de me venir joindre au plus grand nombre qu'il ſeroit poſſible, & choiſis le dixiéme de Février pour le rendez-vous.

Cependant, pour haraſſer les Eſpagnols, & les mettre par la fatigue hors d'état de combattre, je leur fis donner toutes les nuits deux ou trois alarmes, & autant le jour, aux heures que je croyois qu'ils ſe pouvoient repoſer. Ce qui joint à leurs miſéres, & à leur manquement de vivres, les mit ſi bas, que

que ſelon toute ſorte d'apparences, j'en devois avoir bon marché. Le jour de l'attaque je n'attendois que l'arrivée de mes Bandits, & de toutes les troupes que j'avois envoyé querir, pour exécuter ce grand deſſein. Et apprenant tous les jours les commerces de *Gennare* avec les ennemis, & lui s'étant apperçu de mes ſoupçons, & de ceux de tout le Peuple, nous voulut amuſer par une fauſſe apparence de fidélité. Il vint m'avertir qu'il avoit découvert une entrepriſe de quelques-uns de ſes gens, qui vouloient livrer le Tourjon des Carmes aux Eſpagnols, & qu'il étoit après à s'éclaircir de la vérité; Et le lendemain matin, il fit pendre *Labati Gennaro*, *Franceſco Giordano*, & ſon frére, quoi que Prêtre, nommé Dom *Felice Giordano*, leur imputant les intelligences dont il étoit le Chef, & par conſéquent, le ſeul coupable. Ce qui ne me fit pas pourtant prendre le change, & ne diminua pas mes défiances, étant trop bien informé de tout ce qui ſe paſſoit; mais appaiſa ſeulement celles du Peuple, lequel perſuadé de ſes bonnes intentions, crioit le ſoir aux Eſpagnols des poſtes avancez, qu'ils n'avoient qu'à venir au Tourjon des Carmes, où ils étoient attendus, & où l'on leur feroit le même traittement qu'à leurs correſpondans.

Il arriva à peu près en même temps, un petit deſordre devant mon Palais, où il fut remédié à l'heure même. Un Meſtre de Camp, nommé *Caſtaldo*, homme brutal & emporté, s'entretenant avec un Capitaine devant la porte, & au milieu du corps-de-gar-

garde, & s'étant échauffez de paroles enſemble, lui donna un ſoufflet; ce que le Capitaine, qui étoit accompagné d'un autre, qui étoit ſon camarade, n'ayant pû ſouffrir mit l'épée à la main, & bleſſa le Meſtre de Camp d'un coup mortel dans la cuiſſe. La garde ſe mit auſſi-tôt en devoir de les arrêter, mais la reſiſtance qu'ils firent ayant cauſé un grand bruit, je reconnus en mettant la tête à la fenêtre de ma chambre ce qui ſe paſſoit, & voyant plus de cent perſonnes l'épée à la main, je deſcendis pour l'y mettre pareillement, & me faiſant jour au milieu de tous ces gens, j'abordai les deux Capitaines que je fis deſarmer & amener dans mon Palais, où je trouvai le Meſtre de Camp expirant, ſon coup étant dans la veine crurale: ſa mort ſi prompte le garentit du ſupplice que méritoit ſon inſolence. Je fis confeſſer les deux Capitaines, & dreſſer un échafaut, pour leur faire couper la tête, au même lieu où ils m'avoient perdu le reſpect. Force gens me demandérent leur grace, me diſant qu'un ſoufflet reçû ôtoit toute conſidération à un homme de cœur: mais croyant qu'un exemple étoit néceſſaire pour tenir tout le monde dans le devoir, & empêcher à l'avenir une pareille temérité, qui par tout ailleurs qu'en préſence du corps-de-garde, auroit été pardonnable; *Diego Perez* leur Meſtre de Camp, me repréſenta que ces deux Officiers étant braves, & expérimentez me pourroient ſervir utilement à l'attaque des poſtes que je prétendois faire. Je demeurai inflexible, & les fis conduire ſur l'échataut, & leur bander

er les yeux. L'exécution étant prête à ſe faire, *Maſillo Canaciolo* ſe jettant à mes pieds me demanda leurs vies, au nom de toute la Nobleſſe, & de toutes les Dames de la ville. Je lui dis que ne pouvant rien refuſer à des interceſſions qui m'étoient ſi chéres, & ſi conſidérables, je leur pardonnois; & après leur avoir fait une fort grande reprimende, je les envoyai ſe faire ſaigner, dont ils avoient fort grand beſoin.

Le Baron de *Modéne*, trois ou quatre jours après ſon retour à Averſe, me manda que le deſordre n'étoit pas ſi grand que l'on me l'avoit fait entendre; ſoit que ce fût la vérité, ou qu'étant bon & facile naturellement, il ne vouloit pas m'accuſer les principaux Officiers, par la crainte qu'il eût que je ne les fiſſe châtier, connoiſſant mon humeur ſevére qui ne pardonne pas aiſément de pareilles fautes, & principalement, quand elles ſe font au préjudice de mes défenſes, & de mes ordres, & de peur auſſi qu'il n'en arrivât un ſoulévement dans nôtre armée; ce qui l'obligeoit à me diſſimuler ce qu'il en avoit peut-être reconnu. Je fis deſſein de le tirer auprès de moi, afin d'envoyer durant ſon abſence, faire informer de la diſſipation de nos bleds, qui faiſoit crier hautement toute la ville, qu'il faloit contenter par quelque demonſtration de juſtice. Il ſe réſolut de m'obeïr, & de me venir trouver, & l'on me donna avis qu'*Antonio de Calco*, *Marco Piſano*, & *Andrea Rama*, craignant que ſi je lui ôtois le commandement, je ne le donnaſſe à quelque autre qui plus rigoureux, ne leur laiſſe-

laiſſeroit pas tant de licence, furent lui dire adieu, & l'aſſurer qu'il reviendroit bien-tôt ſe remettre à leur tête, puiſqu'ils n'obeïroient pas à d'autre Général que lui, & qu'ils avoient aſſez de crédit parmi les troupes, pour leur faire faire ce qu'ils voudroient, & me forcer malgré moi à lui laiſſer ſon emploi, & que les ayant tous cabalées, pour s'attacher à ſa fortune, ſi je m'obſtinois à lui vouloir ôter le commandement, ils les meneroient aux ennemis, étant aſſurez qu'elles les ſuivroient, quelque parti qu'ils vouluſſent prendre. Les Officiers prirent bien cette réſolution qu'ils avouërent à leur mort, & ils ne la lui voulurent pas communiquer, de crainte qu'il ne m'en avertit. Mais ayant ajoûté foi au diſcours que l'on me fit ſur des apparences aſſez grandes que le concert en avoit été pris au jour de l'attaque des poſtes, ce qui me choqua ſenſiblement; je pris, quoi qu'à regret, la réſolution de le faire arrêter.

Le dixiéme du mois de Février, l'après-dînée *Polito Paſtena*, & *Paul de Naples* ayant laiſſé leurs troupes en marche, arrivérent auprès de moi; & après leur avoir fait cent amitiés, & les avoir aſſuré de la reconnoiſſance que je conſerverois des ſervices importans qu'ils m'avoient rendus, je les menai avec moi au Poge Réal, où la beauté du jour me convia de m'aller promener. Ils me préſentérent leurs Officiers principaux, que je pris grand ſoin de careſſer, & m'ayant rendu compte l'un & l'autre, de ce qu'ils avoient fait depuis qu'ils avoient pris les armes en ma faveur, je leur communiquai le deſ-

deſſein que j'avois de faire une attaque générale de tous les poſtes des ennemis, afin de me rendre tout d'un coup maître de toute la ville, & finir une affaire qu'il y avoit à mon gré trop long-temps qui duroit.

Après nous être bien promenez, voyant que la nuit approchoit, je m'en retournai chez moi où j'employai la ſoirée, de même que je faiſois toutes les autres ; & ayant dépêché toutes mes affaires, je m'enfermai ſeul dans mon cabinet, pour réſoudre de quelle façon s'exécuteroit mon entrepriſe, & en mettre tous les ordres par écrit ; Qui furent que le Meſtre de Camp *Diégo Paſſero*, ſortant de la Doüanne, iroit attaquer celle des farines, avec cinq cens hommes, ſoûtenus de pareil nombre de gens de Nochére, commandez par leurs Officiers ſous la conduite du Meſtre de Camp *Landerio* ; Que *Diego de Soriento* ſortant de Porto & Viſita Pauveri, iroit attaquer Santo Bartholomeo, ſalle des Comédies Italiennes, avec les cinq cens hommes de la Cave qu'il commandoit en qualité de Sergent Major, ſoûtenus par trois cens hommes deſtinez à la garde de ces deux poſtes, & deux Compagnies de cent hommes chacune, des troupes du Peuple ; Que le Sergent Major qui gardoit le Fundo del Cedrangulo, & celui qui commandoit au Cirillo, feroient deux fauſſes attaques, pour amuſer les ennemis ; Que le Meſtre de Camp *Pouca* attaqueroit le poſte de Santa Chiara, avec ſon Régiment, ſoûtenu de ſix Compagnies du Peuple, chacune de cent hommes ; Que le Meſtre de Camp *Jean Dominico* attaque-

roit le Convent de Dona *Aluina*, avec trois cens hommes de ſon Régiment, ſoûtenus du reſte, & de trois Compagnies du Peuple; Que Sainte Marie la Nove ſeroit attaquée par cinq cens hommes détachez des troupes de *Polito Paſtena*, ſoûtenus par pareil nombre des gens du Peuple, dont le *Mellone* Meſtre de Camp général par commiſſion, auroit le commandement; Que *Polito Paſtena*, avec quinze cens hommes qui lui reſtoient, attaqueroit Monte-Olivetto, & deux autres poſtes voiſins, avec tel nombre de ſes gens, qu'il jugeroit à propos, les faiſant ſoûtenir par le reſte; Que le Meſtre de Camp *Landi*, avec ſon Régiment, occuperoit les ennemis par deux fauſſes attaques, du côté de la porte d'Albe, & de celle del Spiritu Santo; Que les Capitaines du Peuple feroient la même choſe dans tous les poſtes où ils commandoient, & principalement vers la porte de Conſtantinople; Que le Meſtre de Camp *Annibal Brancaccio* attaqueroit les ennemis du côté de *Santo Dominico Soriano*, avec ſon Régiment, & feroit faire le même par ma Compagnie de Turcs à Sangue di Chriſto; Qu'à la porte de Médine, *Matheo d'Amore*, *Carlo Longobardo*, & *Onoffrio Piſſacani*, dont les trois Compagnies pouvoient bien faire cinq cens hommes, feroient donner une eſcalade avec trente échelles, les murailles de la ville de ce côté-là n'ayant pas huit pieds de haut; Que ceux de Lantignane donneroient l'alarme la plus chaude qu'ils pourroient; Que le Meſtre de Camp Dom *Bernardino Caſtro Cucco*, avec ſon Régiment, par le côté du Vome-

Voméro, attaqueroit les dehors du château Saint Elme: Qu'il ſe feroit trois attaques du côté de Chiaya de cinq cens hommes chacune; l'une à Santa Maria Parede, par des gens détachez du corps de *Paul de Naples*; l'autre à San-Carlo delle mortelle; le Meſtre de Camp *Diégo Perés* commandant à toutes les deux; & l'autre à Li-Angeli noviciat des Jeſuites, commandée par le Meſtre de Camp *Alexio*, ſoûtenuë par mille hommes des mêmes troupes, dont *Paul de Naples*, & le Meſtre de Camp *Tita de Fuſco* ſon coûſin, prendroient ſoin; Que je garderois mille hommes pour envoyer du ſecours où je le jugerois neceſſaire, & que je les tiendrois en bataille derriére le Palais de la Ducheſſe de *Gravine*, où je me rendrois à la pointe du jour, n'étant pas plus éloigné que d'une portée de mouſquet de chacune de ces trois attaques, que je pouvois voir également de deſſus la terraſſe dudit Palais: Que ce que j'avois de cavalerie demeureroit en eſcadrons dans une place, au devant de la Porte royale, afin d'entrer dans la grande ruë de Toléde, & venir pouſſer juſques à la place du Palais, dès que l'entrée en ſeroit libre. Selon toutes les apparences, rien ne ſe devoit oppoſer à l'exécution d'un ſi grand deſſein, tout étant ſi bien concerté; ſi mes ordres euſſent été ſuivis, & que mes troupes euſſent fait leur devoir, ou qu'il n'y eût point eu d'infidélité parmi les Chefs.

Ayant ainſi diſpoſé toutes choſes, je m'allai coucher, pour me repoſer, croyant que je ne manquerois pas de fatigue le lendemain.

Je me levai d'assez bonne heure ; & après avoir donné audience, je m'en allai entendre la Messe ; après quoi, montant à cheval, j'allai voir toutes les troupes qui m'arrivoient de la campagne, que j'avouë être les plus belles que j'aye jamais vûës ; entre autres celles de *Paul de Naples*. Il avoit bien trois mille cinq cens hommes, dont le plus vieux n'avoit pas quarante-cinq ans, & le plus jeune moins de vingt. Ils étoient bien faits & de belle taille, tous avoient de grands cheveux noirs, & la plûpart frisez, des colets de maroquin noir, les manches de velours, ou de toile d'or, les chausses de drap, & des galons d'or sur le côté, & la plûpart d'écarlate, des ceintures de velours bordées de galon, où ils avoient deux pistolets de chaque côté, un couteau pendu à une bandouliére de même parure, large de trois doigts, & de la longueur de deux pieds, leur gibeciére attachée à leur ceinture, & leur fourniment pendu au cou avec un gros cordon de soye ; une partie avoit des fusils, & les autres des mousquetons ; il n'y en avoit pas un qui ne fût bien chaussé, & qui n'eût des bas de soye, & chacun un bonnet sur la tête de toile d'or, ou de toile d'argent de différentes couleurs, ce qui étoit fort agréable à la vûë. *Polito Pastena* n'avoit pas plus de deux mille hommes ayant laissé beaucoup de gens pour la garde de Salerne ; ils n'étoient gueres moins bien faits que les autres, quoi qu'ils ne fussent pas si parez. Les gens de Nochére, & de la Cave, qui étoient bien mille ou douze cens hommes, ne paroissoient pas si galands, mais

mais ils avoient la mine bien plus ſoldate; ils étoient en effet fort braves & fort déterminez, & avoient de plus belles, & meilleures armes, chacun ayant ſon fuſil de cinq pieds & demi, & de bonnes épées dont ils ſavent fort bien ſe ſervir dans l'occaſion. Je fus fort ſatisfait de cette revûe, & crus aſſurément d'être le lendemain le maître abſolu de Naples. Je les envoyai ſe rafraîchir, ayant donné ordre à leur logement, & à leur faire fournir toutes les choſes qui leur étoient néceſſaires. Je m'en revins dîner, & remontant à cheval, au ſortir de table, je viſitai tous les poſtes, où je donnai par écrit les ordres de l'attaque que je prétendois faire le lendemain matin à la pointe du jour, ayant commandé à toutes les troupes de marcher ſur les deux heures après minuit, pour ſe tenir prêtes à donner, au ſignal que je ferois faire par le tocſin de toutes les cloches de la ville, & principalement de celles de Saint Laurens. Je m'en allai coucher chez *Marco de Laurenzo* pour diſpoſer de toutes choſes dans le fauxbourg de Chiaya, & être plus près du Palais de la Ducheſſe de *Gravine*, où je prétendois me rendre devant le jour.

Le douziéme à la pointe du jour, je fis ſonner le tocſin par toute la ville, & fis commencer les attaques. *Diego Paſſaro* s'avança à la Doüanne des farines, & y entra: mais le canon du Château-neuf, & du Mole, faute de s'y être terraſſé, la lui fit abandonner, & l'obligea de ſe retirer. *Diego de Soriento* avec les *Cavayoles*, ſe rendit maître de Saint Bartholomeo, où ſe fait la Comedie Italien-

ne, & le conſerva juſques à tant que je fis ſonner la retraite, & en l'abandonnant, y mit le feu. Ceux qui faiſoient de fauſſes attaques entretenoient toûjours une eſcarmouche fort chaude, & firent toute la diverſion & tout l'effet que j'en attendois. *Pouca* attaqua Sainte Claire, mais fort mollement, & y trouvant un peu de reſiſtance ſe retira ſans rien faire : *Jüan Dominico* ne fit gueres mieux à Dona *Aluina*, & le tout s'y paſſa en une eſcarmouche fort froide. *Mellonne* qui trahiſſoit ne voulut pas ſe rendre maître de Santa Maria la Nuova, que les Eſpagnols ébranlez commençoient d'abandonner. *Pokito Paſtena*, après avoir emporté le premier retranchement de Mont-Oliveto ne le conſerva pas, ſes gens ayant pris l'épouvante, & ſon Lieutenant, après avoir pris un poſte voiſin, fut pour s'être trop avancé, & n'avoir pas été ſoûtenu, pris priſonnier & bleſſé d'une mouſquetade à la jambe, dont il mourut trois jours après. Les Turcs firent leur devoir, mais ayant vû qu'ils étoient abandonnez, & qu'*Annibal Brancaccio*, faute, ou d'experience, ou de valeur, ſe retiroit, furent contraints d'en faire de même. *Matheo d'Amore*, *Carlo Longobardo*, & *Onofrio Piſſacani* firent planter leurs échelles, quatre deſquelles, pour être trop chargées de monde, rompirent ſous le poids, s'étant trouvées trop foibles, & les autres étant trop courtes, & leur vigueur, & leurs bonnes intentions demeurérent inutiles. Dom *Bernardino Caſtro Cucco* emporta une demie lune du château Saint Elme, du côté de Chiaya. *Diego Peres*

res ſe rendit maître de Santa Maria Parede, & de San-Carlo, & voulant faire avancer les Bandits de *Paul de Naples*, ils ſe jettérent ſur le ventre derriére une muraille, où j'envoyai le Chevalier de *Fourbin*, pour les faire marcher, qui leur donna cent coups de canne, même aux Officiers, ſans qu'il lui fut jamais poſſible de les pouvoir faire relever. *Alexio* prit li Angeli, qu'il abandonna après par une terreur panique. Le Baron *Durand*, les Sieurs de *Glandevez*, & de *Villepreux* gagnérent un Palais gardé par les Allemans, & y furent tous trois bleſſez; *Villepreux*, au deſſous de l'œil d'un éclat de fenêtre, *Glandevez* d'un coup de mouſquet au travers de la cuiſſe, & *Durand* à la jambe, qui ne laiſſérent pas de me ramener deux ou trois priſonniers.

Cependant, je faiſois mon devoir, pour faire rafraîchir mes attaques, & faire avancer les troupes qui les devoient ſoûtenir, & y renvoyant le Chevalier de *Fourbin*, pour faire marcher *Tita de Fuſco*, jamais il ne lui fut poſſible; rejettant la choſe ſur ſes Capitaines, les Capitaines ſur leurs Alfiéres, & les Alfiéres ſur les Sergens, & fut contraint de mener par force tous les ſoldats, un à un, pour s'emparer d'un Palais que les ennemis avoient abandonné. Le château de Saint Elme, cependant, tiroit continuellement ſur la terraſſe, d'où les ennemis me voyoient donner tous les ordres qu'il m'étoit poſſible. Ils tuérent quelques gens autour de moi, & je faillis même d'être emporté de deux volées de canon. Ce qui m'ayant piqué, je détachai trois cens hommes, pour en attaquer

les dehors. Ils furent auſſi-tôt emportez, & mes gens s'avancérent juſques à Saint Martin, Convent des Chartreux, où ils ſe logérent. Les Eſpagnols ſe trouvérent tellement fatiguez d'avoir à réſiſter en tant d'endroits, qu'ils commençoient à s'ébranler de tous côtez, quand ils reprirent cœur à l'arrivée d'un grand ſecours qui leur vint des gens qui défendoient les poſtes de la ville. *Mellonne*, & *Polito Paſtena*, & les autres Chefs s'étant retirez, ou par trahiſon, ou par poltronnerie, *Vatteville* auſſi-tôt accourut de nôtre côté, avec les Officiers reformez, & le corps des Eſpagnols, pour reprendre les poſtes que nous avions emportez, ſans quoi iis étoient abſolument perdus, puiſque nous leur avions coupé la communication de Saint Elme, & que nous étions maîtres de tous leurs quartiers, prenant par derriére tous les poſtes avancez qu'ils avoient du côté de la ville. Le combat ſe réchauffa plus fortement, & malheureuſement *Diega Peres* étant bleſſé d'un coup de mouſquet au travers du cou, l'on me le rapporta, & je le fis penſer devant moi, & lui fis tirer la balle qui n'étoit couverte que d'un peu de peau de l'autre côté de ſon entrée.

Cériſantes arrivant ſur l'heure en riant, fort ſatisfait de ce que les choſes ne me réüſſiſſoient pas, comme je le ſouhaittois, me dit, Vous n'avez point d'Officiers qui vaillent, vous ne ferez rien ſans moi, mais ſi je vas là bas, je remettrai toutes choſes, & forcerai aſſurément tous les retranchemens que les ennemis défendent encore. Je lui répon-

pondis en colére, Souvenez-vous qu'un homme qui ſe vante comme vous faites, & qui mépriſe ſi fort les autres, doit faire ce qu'il promet, ou ſe faire tuer. Il y courut auſſitôt, & l'émotion, ou quelque néceſſité preſſante l'ayant obligé de mettre chauſſes bas derriére une muraille, il reçût une mouſquetade qui lui emporta l'ongle du gros orteil, où la gangrenne ſe mettant, il mourut trois jours après ; & pour pouſſer ſa vanité juſques au bout, il fit un teſtament, & m'en choiſit pour exécuteur, laiſſant en fondations, donations, ou legs pieux, plus de vingt-cinq mille écus, quoi qu'il n'eût pas un quart-d'écu de bien.

Nos affaires n'étoient pas en ſi mauvais état, que ſi *Paul de Naples* eût marché avec ſes gens, & fait ſemblant de ſoûtenir les attaques, les Eſpagnols ne fuſſent réſolus de tout abandonner, & ſe retirer dans le Château-neuf, & le poſte de Piſo Falcone, pour capituler, à ce qu'ils m'ont avoüé depuis. Je lui envoyai l'ordre par le ſieur de *la Bottellerie*, l'un de mes Aides de Camp ; mais au lieu de cela, il ſe renverſa ſur les Palais de Chiaye, & principalement ſur celui du Prince de *Monteſarchio*, que ſes Bandits ſe mirent à piller : Et comme il lui repréſenta que je ne ſouffrirois pas ce deſordre, & que je viendrois en perſonne y remédier, il lui répondit inſolemment, Je n'ai pas amené mes gens pour combattre, mais pour ſaccager Naples ; & ſi le Duc vient pour l'empêcher, je lui ferai couper la tête, & la mettant dans un baſſin, je l'irai préſenter à Dom *Jüan d'Auſtri-*

che. Outré d'une réponſe ſi téméraire, je ne pus m'empêcher de dire que l'on verroit dans vingt-quatre heures, qui tenoit mieux ſur les épaules, de ſa tête ou de la mienne. Je me répentis de cet emportement, jugeant que je devois encore diſſimuler avec lui. Et apprenant en même temps, que les Bandits de *Polito Paſſena* commençoient à faire des deſordres dans la ville, & à piller de leur côté, je fis ſonner la retraitte, après un combat fort opiniâtré trois heures durant, où il n'y eut pas neantmoins deux ou trois cens hommes de tuez, ou de bleſſez de part & d'autre. L'Aide Major de *Diego Peres* ayant été fait priſonnier, l'on le voulut faire pendre; mais je mandai que je ferois faire la repreſaille ſur celui du Meſtre de Camp *Cicio Poderico*, qui avoit été pris dans les Chartreux, dont l'échange ſe fit trois jours après.

Le malheur du Baron de *Modéne* voulut que ne m'ayant pas ſuivi, *Auguſtin de Liéto*, par l'intérêt que j'ai déja fait connoître, me vint dire qu'il avoit appris qu'il avoit vû durant ce temps *Vincenzo d'Andrea*, & *Gennare*. Ce qui me donna du ſoupçon, qui fut redoublé par l'arrivée du Pére *Capecé* & du Cavalier *Michellini*, qui venant inſulter à ma diſgrace, me dirent en riant, Voilà ce que c'eſt de ne vous pas ſervir du Baron de *Modéne*, vous voyez bien que ſans lui, vous ne ſauriez rien faire de bon, & le Peuple en eſt bien perſuadé. Je leur tournai le dos, ſans rien répondre, reſervant à une autre fois mon reſſentiment. J'envoyai en même temps ordre

dre à *Polito Paſtena* de faire ſortir ſes Bandits de la ville, & d'aller coucher dans le fauxbourg de Saint Antoine, pour s'en retourner à Salerne le lendemain à la pointe du jour. Il partit auſſi-tôt ſans me dire adieu, après avoir laiſſé ſix-vingts Bandits à *Gennare*, pour ſa ſeureté, & pour entreprendre tout ce qu'il voudroit. Chacun me voulant perſuader que le Peuple me rendant reſponſable de ce mauvais ſuccès, il n'y avoit point de ſûreté pour ma vie, & que je ne devois pas rentrer dans Naples; je mépriſai ces vaines terreurs, & réſolus d'y retourner comme je fis dès le ſoir: Et pour faire croire que j'avois un deſſein conſidérable à exécuter la nuit, j'ordonnai qu'à huit heures du ſoir, tous ceux qui pouvoient porter les armes ſe rendiſſent dans la place de mon Palais, & tout du long de la ruë de Saint Jean des Carbonares.

Paul de Naples, cependant, me vint trouver au Palais de Gravine avec une extraordinaire effronterie, & me dit que ſes gens n'étant pas accoûtumez à combattre dans une ville, il avoit réſolu de les remener à la campagne, pour aſſujettir toute la Pouille, & tout le reſte du Royaume, & qu'à cet effet, il me démandoit une patente de Vicaire général, avec pouvoir de donner des commiſſions d'Officiers généraux, les gouvernemens des Provinces, & des places, & de diſpoſer de toutes les confiſcations des biens de la Nobleſſe. Je lui dis, que je la lui accordois de bon cœur, mais qu'il faloit qu'il vint chez moi, pour y faire expédier tout ce

qu'il desiroit ; & que pour empêcher que ses gens ne fissent du desordre dans la ville, il faloit les remener dans les fauxbourgs, où ils avoient logé le soir auparavant, pour marcher le lendemain matin. Il me promit d'y obeïr ; & remontant à cheval, je m'en retournai à Naples, où je fus reçû par le Peuple, de tous les deux sexes, avec plus d'acclamations, & plus de témoignages encore de respect, & d'amour qu'à l'ordinaire, toutes les ruës étant éclairées sur mon passage, chacun me criant, que l'on savoit bien que j'avois été trahi, que je devois bien prendre garde à ma sûreté, & faire châtier sévérement tous les traîtres. Voyant par-là que rien ne me pouvoit détruire dans l'esprit du Peuple, mon chagrin cessa, & mes espérances redoublérent ; mais me jugeant encore en un extrême péril, je crus qu'il faloit tâcher avec adresse, de me tirer d'un pas si glissant & si dangereux.

Paul de Naples, cependant, au lieu d'aller faire rafraîchir ses gens, les fit demeurer sous les armes, les posta dans tous les plus considérables endroits de la ville, & s'en alla tenir une conférence de deux heures, avec *Vincenzo d'Andrea*, & *Gennare*. En arrivant à mon Palais, je trouvai tout le monde alarmé, tant *Lazares* que *Cape-Négres*, de l'ordre que j'avois donné indifféremment à tout le monde de prendre les armes, me representant, quelque entrepriſe que je pusse avoir, si l'on les faisoit combattre la nuit, dans l'animosité qui étoit entre eux, il étoit à craindre qu'ils ne pensassent qu'à se charger.

ger les uns les autres, & que ces deux partis venant aux mains, comme il arriveroit indubitablement, les ennemis s'en pourroient prévaloir. Je témoignai de déférer à leurs raiſons, & que j'avois un extrême regret que par une complaiſance trop grande pour eux, ils me fiſſent manquer le plus beau, & le plus infaillible deſſein que je puſſe jamais tenter: Que quand j'avois fait ſonner la retraitte, ce n'avoit pas été par aucun ſoupçon que j'euſſe de la lâcheté, ou de l'infidélité de mes gens; mais bien ſur l'avis que l'on me devoit livrer ſur la minuit, deux poſtes importans, qui me rendroient facilement maître de toute la ville; les ennemis abbatus de miſéres, étant tellement fatiguez d'avoir combattu tout le jour, que ne ſongeant la nuit qu'à ſe repoſer, ils n'auroient pas la force de prendre les armes. Mais nonobſtant cela, perſiſtans dans leurs remontrances, je leur permis à tous de ſe retirer dans leurs quartiers, avec ordre de paſſer toute la nuit ſous les armes pour reſiſter aux Bandits, qui ſongeroient peut-être à faire du deſordre, & à piller la ville. Je ne gardai auprès de moi de mes gardes, que la brigade qui avoit accoûtumé de paſſer la nuit dans ma ſalle.

Dans ces entrefaites deux Députez de Nole me vinrent demander juſtice du ſaccagement de leur ville, que malgré la capitulation qu'elle avoit reçuë de moi, *Paul de Naples* avoit fait faire, ſans obſerver aucun des articles que je lui avois accordez, quand elle s'étoit renduë de ſi bonne foi, croyant que je leur en pouvois faire raiſon, durant qu'il étoit.

toit auprès de moi. Une femme vint auſſi ſe jetter à mes pieds pour me faire des plaintes, qu'ayant trouvé ſa fille à ſon gré, âgée de ſeize ans, une des plus belles de la ville, en paſſant devant ſa maiſon, il l'avoit envoyé enlever de force, par quinze ou vingt de ſes gens, & fait porter à ſon logis, pour la violer. Je lui dis que l'honneur de ſa fille étoit en ſeureté, s'il ne couroit fortune que de ſa part, qu'elle ſe mît en repos, & ſe retirât chez elle, & ſe tînt prête à me venir trouver, quand je l'envoirois querir. Je dis le même aux deux Députez de Nole; & rentrant dans mon cabinet, j'écrivis trois billets; l'un à l'Auditeur général de ſe rendre à la Vicairie, avec un Confeſſeur, & un Bourreau, pour exécuter ce que je lui commanderois; deux autres à *Onoffrio Piſſacani*, & à *Carlo Longobardo*; avec ordre de ſe rendre avec cinquante mouſquetaires chacun de leur Compagnie, & deux chaiſes à la porte de derriére du jardin de mon Palais; où je leur manderois ce qu'ils auroient à faire.

Dans ce temps *Paul de Naples* arriva chez moi, avec ſix cens de ſes meilleurs hommes, dont il en laiſſa trois cens qui ſe rendirent maîtres du corps-de-garde de la porte, deux cens qui ſe ſaiſirent de la cour de mon Palais, & du pied de l'eſcalier, & cent qu'il laiſſa dans la ſalle de mes gardes, ayant chacun cinq ou ſix bouches de feu. Un de mes gens s'en vint fort alarmé, me croyant perdu, m'avertir de cette précaution. Je me mis à ſoûrire, & lui dis que je ne pouvois recevoir une plus agréable nouvelle. J'appel-

pellai à même temps le Capitaine de mes Gardes, & l'ayant inſtruit des ordres qu'il avoit à tenir, je lui commandai de s'en aller, avec douze de mes gardes, ſe ſaiſir du pied d'un eſcalier ſecret, qui deſcendoit de mon cabinet dans ma Secrétairerie, & de me faire ſigne dès que *Piſſacani* & *Longobardo* ſe ſeroient rendus au lieu que je leur avois preſcrit. *Paul de Naples* entra dans ma chambre, ſuivi ſeulement de *Tita de Fuſco* ſon couſin, qu'il vouloit faire ſon Meſtre de Camp général, & m'abordant, en riant, me vint demander toutes les graces dont j'ai déja parlé, y ajoûtant de plus, la confiſcation du Prince d'*Aveline*, dont il étoit né ſujet, & dont il voulut prendre le titre. Je lui répondis que j'admirois ſa modeſtie, de ſe contenter de ſi peu de choſe, après les ſervices importans qu'il m'avoit rendus; Que j'avois tant d'eſtime & tant d'amitié pour lui, que je ne lui pouvois rien refuſer; Que je lui ferois expédier tout ce qu'il deſiroit de moi, & en telle forme qu'il lui plairoit; dont il témoigna être fort content, attribuant en lui même, toutes ces obligeantes paroles, à l'excès de l'appréhenſion qu'il m'avoit donnée. Et *Auguſtin de Liéto* m'ayant fait ſigne que tout ce que je lui avois ordonné étoit prêt, je lui dis qu'afin que les expéditions fuſſent plus à ſon gré, il valoit mieux qu'il les allât ordonner lui-même, & appellant *Innocentio*, premier Commis de *Hieronymo Fabrani* mon Secretaire, je lui commandai de l'aller avertir de ma part d'obeïr à *Paul de Naples*, comme à ma propre perſonne, de lui faire expedier tout ce qu'il

qu'il voudroit, & en telle forme qu'il l'auroit agréable. *Paul de Naples* ravi que tout lui réüſſiſſoit ſi bien, deſcendit à ma Secrétairerie, accompagné de *Tita de Fuſco* ſon couſin, & ſuivi du Capitaine de mes gardes. A peine furent-ils au bas du degré, qu'ils furent ſaiſis par les Gardes qui les attendoient, qui leur mettant le poignard à la gorge, les menacérent que s'ils faiſoient le moindre bruit du monde, ils les tuëroient. Ils demanderent que l'on ne les fît pas mourir ſans confeſſion; l'on leur répondit que les châtimens que je faiſois faire, n'étoient pas ſi prompts, ni ſans les formalitez de Juſtice. Ils ſe laiſſérent conduire ſans parler, ni ſans faire de réſiſtance, juſques à la porte de derriére de mon Palais, où trouvant les deux chaiſes que j'avois fait préparer, ils furent mis dedans, & emportez à la Vicairie, eſcortez des cent mouſquetaires que j'avois fait venir exprès.

J'envoyai auſſi-tôt à la femme dont il avoit fait enlever la fille, & aux deux Députez de la ville de Nole de ſe rendre à la Vicairie, pour ſervir de témoins contre eux. Dès qu'ils y furent arrivez, l'Auditeur général les ayant fait dépouiller ſon couſin & lui, pour les faire appliquer à la queſtion, ils ſe jettérent à genoux dévant lui, demandant par grace, de n'être point tourmentez, & confeſſérent plus de crimes, qu'il n'en faloit pour faire mourir cent hommes. A l'abord de cette femme, il avoüa qu'il en avoit fait enlever la fille, & qu'il l'avoit encore chez lui: Mais qu'on ne lui avoit point fait juſ-

juſques-là de violence, remettant à la faire quand il ſeroit de retour de mon Palais. A la vûë des deux Députez de Nole, il confeſſa de n'en avoir pas fait obſerver la capitulation, & d'avoir fait ſaccager la ville. Son couſin ſe trouvant complice de toutes ſes méchancetez, & les avoüant auſſi-bien que lui, ils furent tous deux condamnez à mort, & mis entre les mains des Confeſſeurs; après quoi, s'attendans d'être exécutez, ils furent ſurpris de ſe voir mis à la queſtion que je leur fis donner ordinaire, & extraordinaire. Ce fut dans les tourmens, qu'ils déclarérent qu'ils n'étoient venus dans la ville qu'en intention de la piller, & non pas de forcer les poſtes des ennemis, ne voulant pas voir ſi-tôt finir les deſordres du Royaume; Que quand ils m'avoient menacé de me couper la tête, & la porter à Dom. *Juan d'Autriche*, que ç'avoit été leur intention, en cas que j'empêchaſſe le butin qu'ils vouloient faire, croyant tirer de ce préſent une ſomme fort conſiderable des Eſpagnols; Qu'il avoit crû m'intimider de telle façon par cette menace, que je n'oſerois lui rien refuſer de ce qu'il me demanderoit; Que l'autorité de Vicaire général qu'il prétendoit, lui devoir donner les moyens de tirer impunément tout l'argent des Provinces, & de ſaccager tout le Royaume; après quoi, il pourroit faire au prix de ma tête ſa paix quand il voudroit avec les Eſpagnols, ou bien ſe retirer avec ſon butin, dans le lieu du monde où il croiroit avoir le plus de ſûreté; Qu'apprehendant que je ne m'aſſuraſſe de ſa perſonne, il n'avoit pas fait ſortir

tir ſes gens de la ville, comme je lui avois commandé; Mais qu'il les avoit retenus exprès pour m'épouvanter, & s'étoit rendu maître de mon Palais, pour me forcer à lui donner les expéditions, qu'il connoiſſoit bien que je ne lui pouvois accorder que malgré moi; Qu'en cas de refus, il étoit reſolu de me poignarder, & en avoit été prendre le concert, avant que de venir chez moi, avec *Gennare*, & *Vincenzo d'Andrea*; Qu'avant l'attaque des poſtes, il avoit envoyé une vieille femme trouver Dom *Jüan d'Autriche*, pour ſavoir combien l'on lui voudroit donner de ma tête. Et l'ayant fait arrêter, ſur les indices qu'il en donna, elle remit la réponſe qu'elle avoit entre les mains. Mais n'ayant pas voulu la faire mourir pour cela, je me contentai de lui faire donner le lendemain le fouët par tous les carrefours de la ville. Il confeſſa enſuite des crimes, des ſacriléges & des abominations ſi étranges, que j'en eus horreur quand je vins à lire ſes dépoſitions. Je le fis interroger ſur le pillage du château d'Avelline, fis prendre un état de tout ce qu'il avoit pris dedans, & des lieux où il avoit fait tranſporter tout ce butin, & où il avoit fait ſerrer celui qu'il avoit fait le matin dans le Palais du Prince de *Monteſarchio*, & autres maiſons voiſines, qu'il déclara avoir fait mettre dans ſa maiſon, pour l'emballer, & le faire amener le lendemain, avec tout ce qu'il y avoit de meilleur dans la ville, qu'il prétendoit piller avant que de partir: & voyant que l'on n'en pouvoit pas tirer davantage, l'Auditeur général le fit exécuter avec

ſon

ſon couſin, & m'en envoya auſſi-tôt donner avis.

Cependant, le Baron de *Modéne* m'ayant demandé la permiſſion de retourner à l'armée, je lui dis de ſe donner un peu de patience, & que je le dépêcherois le ſoir: Et *Antonio de Calco*, *Marco Piſano*, & *Andrea Rama*, étant venus députez de mes troupes, pour me prier de leur renvoyer leur Meſtre de Camp général, dont un autre à la place ne leur ſeroit pas ſi agréable, le ſieur de *Malet* étant demeuré cependant à commander: je leur promis de leur faire raiſon ſur leur demande; mais qu'il faloit qu'ils euſſent un peu de patience. Enſuite je leur dis que je leur voulois apprendre à tous, une nouvelle fort ſurprenante, qui étoit que je venois de faire arrêter *Paul de Naples*, & enſuite lui faire trancher la tête, leur demandant leur ſentiment & s'ils ne trouvoient pas que j'euſſe bien fait. Ils me répondirent qu'oüi; mais ſe regardans les uns les autres, ils me parurent fort interdits. Je fis prendre deux flambeaux enſuite par un Valet de chambre, & m'en allant dans la ſalle, je demandai à tous ceux que j'y rencontrai, ce qu'ils y faiſoient ſi tard. Ils me répondirent qu'ils y attendoient leur Général. Je leur repartis qu'ils ne pouvoient plus en avoir d'autre que celui que je leur voudrois donner, puiſque je venois de faire couper la tête à *Paul de Naples*, pour mille crimes qu'il avoit commis, & que n'étans gueres plus gens de bien que lui, ils devoient appréhender le même châtiment; Mais que

que s'ils me vouloient promettre de changer de vie, & de s'amender, je leur pardonnerois de bon cœur, & les traitterois comme un bon pére fait ſes enfans. Ils ſe mirent tous à genoux devant moi, & me demandérent pardon; après quoi je leur commandai de ſe retirer, & de faire entendre à leurs compagnons, que je voulois, ſur peine de la vie, que le lendemain à huit heures du matin, il n'en reſtât aucun dans la ville, & qu'ils ſe gardaſſent bien d'en emporter quoi que ce pût être. Ce qui fut ſi ponctuellement exécuté, qu'ils laiſſérent tout le butin qu'ils avoient fait, que je fis rendre à tous les intéreſſez, après que chacun eût reconnu ce qui étoit à lui. J'envoyai en même temps deux de mes gardes, pour faire remettre la fille qui avoit été enlevée, entre les mains de ſa mére, ſans qu'il lui eût été fait aucune violence.

Le Capitaine de mes Gardes avoit fait venir ſur le haut de mon eſcalier quantité de chaiſes, pour s'en ſervir, ſuivant que je lui avois ordonné; & rentrant dans mon cabinet, je dis au Baron de *Modéne* & à tous ceux qui l'accompagnoient, qu'il étoit trop tard pour le dépêcher; Mais qu'ils revinſſent le lendemain à mon lever, & que j'avois aſſez fait de choſes pour avoir beſoin de me repoſer. En paſſant dans ma ſalle, il fut arrêté par le Lieutenant de mes Gardes; *Antonio de Calco*, *Marco Piſano*, *Andrea Rama*, le Cavalier *Michellini*, le ſieur *Deſinare* & ſon Secrétaire, par les Officiers & autres de mes

mes Gardes, & conduits tous priſonniers dans la Vicairie. Je rentrai dans mon cabinet écrire un billet au Cardinal *Filomarini*, pour l'avertir, qu'ayant fait arrêter le Pére *Capecé*, mon Confeſſeur, comme homme brouillon & ſeditieux, je l'envoyois dans ſes priſons, ne voulant en rien choquer la Juſtice Eccleſiaſtique, & le priant de le faire tenir reſſerré, ſans qu'il pût communiquer avec perſonne. J'allai auſſi-tôt dans ma chambre, où trouvant le Pére *Capecé*, je lui contai tout ce qui venoit d'arriver. Il demeura fort ſurpris, quand il apprit que le Baron de *Modéne* étoit priſonnier. Je lui dis qu'il ne devoit pas s'en étonner, puiſqu'il en étoit en partie cauſe. Il ſe voulut fonder ſur de beaux raiſonnemens, que j'interrompis, & remis au lendemain, ayant envie & grand beſoin de m'aller coucher. Quand il fut ſur le haut de l'eſcalier, au ſortir de ma ſalle, le Capitaine de mes Gardes, l'abordant, s'aſſura de lui, dont il demeura fort interdit, & le faiſant remettre dans une chaiſe, le fit porter dans les priſons de l'Archevêché, & accompagner par l'Enſeigne de mes Gardes, chargé du billet que j'avois écrit au Cardinal *Filomarini*.

Ainſi finit la journée de l'attaque des poſtes, que je puis dire fort grande, & fort extraordinaire, non pas tant par ce qu'il y arriva, que par la ſuite, & pour avoir échappé par ma réſolution, & par mon adreſſe à tant de ſortes de périls differens, & m'être rendu ſi finement, & ſi hardiment le maître d'un

d'un homme, qui croyoit l'être de ma perſonne & de ma vie.

Le lendemain matin, les têtes de ces deux coupables furent miſes ſur l'épitafe du Marché, & leurs corps pendus chacun par un pied, avec une inſcription qui portoit, Qu'ils avoient été exécutez pour s'être trouvez convaincus de meurtres, ſacriléges, violemens, & incendies, pour intelligence avec les ennemis, attentat ſur ma perſonne, avoir fauſſé la capitulation faite avec la ville de Nole, n'avoir pas voulu combattre par poltronnerie, & avoir eû deſſein de piller Naples. Leur trahiſon ainſi avérée, tout le peuple courut en foule les voir avec une horreur ſi grande, que l'on ne put quaſi empêcher que leurs corps ne fuſſent déchirez & mis en pieces. Et après avoir oüi la Meſſe, paſſant par le Marché, je reçus mille benedictions, tout le monde vint me baiſer les pieds, & me donna des demonſtrations encore plus grandes, s'il eſt poſſible, qu'à l'ordinaire, de reſpect, d'amour, & de tendreſſe: Si bien que de cette fâcheuſe rencontre, & du malheur de l'attaque des poſtes, je vis l'accroiſſement de mon autorité, de l'amitié pour moi, & de la haine pour les Eſpagnols. L'on pouvoit juger de-là quelle étoit ma bonne fortune, puiſque je tirois même de l'avantage de mes diſgraces.

Je fis partir en même temps, l'Auditeur général, pour aller informer de la diſſipation des bleds d'Averſe, & de la malverſation des Officiers; Et comme il fut néceſſaire de pourvoir au gouvernement, ſous pré-

prétexte de confiance, je le donnai à *Pepe Palombe*, pour le tirer de Naples, où ſes négociations avec les ennemis me le rendoient ſuſpect, & le mettre en lieu, où il ne me pourroit nuire, & où je ferois obſerver de plus près ſa conduite, ne lui laiſſant qu'une ombre d'autorité. Je donnai le Régiment de *Calco* au ſieur de *Beauvais*, Gentilhomme François; à *Saint Maximin*, depuis Maréchal des logis de mes Gardes; fort brave ſoldat, & fort fidéle, une Compagnie dans le même Corps; & deux autres à deux François; & laiſſai ce Régiment que je mis à huit cens hommes, de Garniſon dans cette place. J'en fis ſortir tout le reſte des troupes, que j'envoyai ſous le ſieur de *Malet*, en qualité de Sergent général de bataille, à Sainte Marie, diſtante d'une lieuë de Capouë Et pour cet effet, je jettai le ſieur *du Fargis*, avec une garniſon ſuffiſante, dans la ville de Cayaſſe, ténant déja de l'autre côté Marcianeſe, & Luſciano que j'avois fait retrancher, auſſi-bien que la Tour de Patria, n'attendant que l'arrivée des galéres de France, pour me rendre maître de Caſtel Vulturne, qui quoi que fort peu fortifié étant l'embouchure de la riviére, pouvoit être ſecouru par mer: mais je faiſois faire des courſes continuellement pour empêcher que l'on ne fît deſcendre des vivres qui ſe pouvoient tranſporter aiſément de Capouë par mer aux ennemis. Les Eſpagnols ſe trouvoient tous les jours en plus grande néceſſité, ne tirant de ſubſiſtance que de Caſtelamare par leurs galéres, qui ne pouvoient pas naviger par le mauvais temps,

temps, & étoient quelquefois quinze jours ſans venir ; ce qui mettoit les châteaux, & les quartiers des ennemis à la fin : Et quand le temps étoit beau, elles étoient ſi deſarmées, que les faiſant toûjours ſuivre par des brigantins, & des félouques armées, elles ne faiſoient aucun voyage ſans riſque, étant contraints, faute de ſoldats, de les fortifier de Bourgeois, & la plûpart de gens inutiles ; ils preſſoient leurs correſpondans d'entreprendre ſur ma perſonne, étant la ſeule voie de ſalut qui leur étoit ouverte.

La Nobleſſe, cependant, étoit fort en inquiétude, quelques-uns s'étant jettez dans des places, l'inimitié irréconciliable du Duc de *Martina*, & du Comte de *Converſano* les empêchant d'en tirer aucun ſervice, s'attachant plus à ſe détruire, & s'oppoſer l'un à l'autre, qu'à rien exécuter pour leur intérêt, & je ne ſai, ſi c'étoit avec quelque raiſon : Mais ils attribuoient leurs ſoupçons qui augmentoient tous les jours davantage, à mes intelligences ſecrettes, & croyoient que ceux qui ſe jettoient dans les places fortes, ou qui amaſſoient des troupes, ne travailloient qu'à ſe mettre en état de faire avec moi des conditions plus avantageuſes ; & peut-être n'étoient ils pas trop abuſez.

Deux jours après l'attaque des poſtes, je m'en allai, ſuivi ſeulement de mes gardes, & de mes domeſtiques, remercier Dieu à Nôtre-Dame de l'Arco, lieu d'une grande devotion, voir le deſordre qu'avoit cauſé le dernier embraſement du Mont Veſuve, & remarquer le miracle du fleuve de flâmes qui

en ſortoit, & couloit à la mer, & qui s'étant ſéparé en deux, s'étoit rejoint, après avoir laiſſé, comme dans une iſle, cette petite chapelle, quoi que naturellement la pente du valon l'eût dû faire emporter, & conſumer. Au retour je me vins divertir dans la maiſon de *Gaſpar de Romero*, dont le jardin eſt un des plus délicieux de tous les environs. *Gennare* ayant eû avis que j'y étois, s'y rendit auſſi-tôt pour me tuer, accompagné de plus de ſix-vingts Bandits; Mais ſoit que mon heure ne fut pas encore venuë, que j'euſſe pris trop de précaution, ou qu'il manquât de réſolution pour entreprendre un coup ſi hardi, je m'en garantis heureuſement, & lui, n'ayant pas moins de fortune, évita les piéges que je lui avois tendus, ce qu'il ne pouvoit pas faire ſelon toutes les apparences du monde. Le voyant venir de loin, je fis demeurer fort peu de mes Gardes hors de la porte, & mis tout le reſte dans la cour, ſans les faire paroître; je l'envoyai recevoir par le Capitaine de mes Gardes, qui l'ayant introduit dans la maiſon, fit refermer la porte ſur lui, ne le laiſſant entrer que lui quatre ou cinquiéme. J'envoyai, cependant, ordre à *Onoffrio Piſſacani*, & *Carlo Longobardo*, avec leurs Compagnies, de ſe ſaiſir du Pont de la Magdelaine, par où vrai-ſemblablement il devoit s'en retourner. Ils étoient mes confidens, ſes ennemis particuliers, & les plus accréditez de toute la ville, qui pouvoient le tuer impunément, ſans que l'on pût croire que ce fût par ma participation, mais ſeulement à cauſe des pratiques qu'il entretenoit

avec les ennemis. Il y avoit encore un autre chemin, pour rentrer par la porte Capuane, où par mon commandement *Matheo d'Amore*, & *Cicio Batimiello* l'attendoient pour le même deſſein, avec leurs Compagnies. Je le menai faire un tour de jardin, & après montant tout au haut du logis ſur une terraſſe, où la veuë eſt la plus belle du monde, il pâlit & fut fort étonné de ſe trouver avec ſi peu de gens, au milieu de trente de mes Gentilshommes, & ſe repentit à mon avis de s'être ſi légérement hazardé. Je lui dis, voyant tous les ſiens les armes hautes, qu'il n'étoit pas bien ſéant qu'ils fuſſent de la ſorte devant mes Gardes, & qu'il leur commandât de les mettre bas; & de ſe retirer; la peur où il ſe trouvoit le rendant fort obeïſſant, il leur cria de faire l'un & l'autre, ce qui fut auſſi-tôt exécuté. Tous ceux de ma ſuite en même temps me vinrent demander, l'un après l'autre, ſi je voulois que l'on le poignardât, ou que l'on le jettât du haut en bas, ce qui auroit été fait au moindre ſignal que j'en euſſe donné. Je leur défendis expreſſément, & en fus retenu par deux conſidérations; La premiére, que paroiſſant l'auteur de ſon châtiment, les Miniſtres du Roi perſuadez de ſes bons deſſeins pour la Couronne, auroient crû que c'étoit ce qui lui coûtoit la vie, & que je le ſacrifiois à mon ambition, prendroient delà ſujet de me rendre de méchans offices, d'empêcher le retour de l'armée navale, & que l'on ne me donnât aucun ſecours. L'autre, que ne me fiant pas au courage de mes Gardes, & lui voyant ſix vingts Bandits, ſans ſa-

ſavoir s'il n'avoit pas plus grand nombre de gens cachez, c'eût été trop riſquer; m'imaginant que la choſe ſe feroit plus ſecrettement, & que ſelon toute raiſon ſa perte étoit infaillible, à ſon retour. Après deux heures de converſation qu'il voulut abréger autant qu'il lui étoit poſſible, & que j'entretenois exprès, en attendant que les perſonnes que j'avois envoyé ſe poſter ſur ſon chemin, fuſſent aſſurément arrivées, je lui donnai congé, & il remonta à cheval, ravi de ſe voir hors de mes mains, & bien reſolu, comme il me l'a fait voir depuis, de ne s'y plus remettre. Après avoir long-temps balancé ſur la route qu'il devoit prendre, allant faire le tour d'un grand marais, il rentra dans la ville par la porte Nolane. Je n'eus pas aſſez de temps, après m'en être apperçû, pour y faire avancer du monde, & nous manquâmes de la ſorte chacun nôtre coup. Et après avoir fait reconnoître s'il n'y avoit point d'embuſcade, je m'en revins chez moi par le Pont de la Magdelaine, où je trouvai *Piſſacani* & *Longobardo* deſeſperez d'avoir perdu une ſi belle occaſion, qu'il faloit remettre à une autre fois.

Vincenzo d'Andrea me vint trouver le ſoir, pour me dire que le temps étant expiré, il faloit procéder à une nouvelle élection des Capitaines des Ottines, & qu'il étoit important de bien choiſir. Je lui répondis que par les capitulations faites avec le Duc d'*Arcos*, la nomination en appartenoit au Peuple, & que ne voulant rien altérer à leurs priviléges, je me reſerverois ſeulement l'autori-

té d'exclurre ceux qui me pourroient être ſuſpects. Il me répondit qu'il n'appartenoit qu'à moi de les choiſir, & qu'il m'apporteroit le lendemain matin trois billets du Duc d'*Arcos*, par où je pourrois juſtifier, qu'il en avoit uſé de la ſorte, depuis qu'il eût paſſé les articles, par leſquels il l'avoit déférée au Peuple. Je donnai ordre à mes confidens de m'apporter tous les noms des prétendans, afin d'examiner ſoigneuſement ceux qui nous ſeroient les plus propres. Il ne manqua pas de me mettre le lendemain matin entre les mains les trois billets qu'il m'avoit promis, & employa tout le reſte de la journée à caballer, & échauffer contre moi tous les eſprits, leur repréſentant que j'en uſois tyranniquement, & que m'arrogeant un pouvoir abſolu, je faiſois toutes les choſes ſouverainement ſans conſidérer ni le bien ni les avantages du Peuple, leur ôtant même ce que les Eſpagnols leur avoient accordé; croyant que dans une émûte, il me feroit égorger, ne doutant pas que les billets qu'il m'avoit apportez, ne m'obligeaſſent à m'opiniâtrer à vouloir que mon crédit ne fût moindre que celui d'un Vice-Roi. Le ſoir ayant fait attrouper force monde dans la place de mon Palais, il me vint trouver à la tête du Corps de Ville, & des Ottines, & levant le maſque, il me porta effrontément la parole; Mais de bonne fortune, j'avois auprès de moi tous mes confidens, qui n'étant point ſuſpects, & étant encore plus accréditez que lui, me ſervirent utilement dans cette rencontre. Il me dit donc, Que le Peuple étoit

fort

fort ſurpris que je vouluſſe de mon autorité particuliére faire la nomination des Capitaines des Ottines, dont le choix lui appartenoit ; Que ce ſeroit le mettre au deſeſpoir, en lui ôtant un privilége, pour la conſervation duquel il avoit pris les armes, l'inobſervation de ce point ſi important, étant ce qui l'avoit le plus aigri ; que je devois y prendre garde de bien près, puiſque ce ſeroit ôter la liberté à la Ville, au lieu de la lui procurer, & me déclarer plûtôt ſon Tyran que ſon Défenſeur. Je reconnus alors ſon artifice, puiſque me relâchant de ma prétention, il en tireroit tout le mérite, & m'y opiniâtrant, il me feroit tuer par une émotion générale. Je lui répondis froidement que je n'aurois pas crû ſa malice ſi noire, ni ſon effronterie ſi grande que je la connoiſſois ; Qu'il ſe devoit ſouvenir, quand il m'avoit parlé de cette affaire, que je lui avois dit ne m'en vouloir mêler que pour exclurre les ſuſpects, & au lieu d'ôter au Peuple ſes priviléges, je prétendois les augmenter, hazardant tous les jours ma vie pour procurer le bien & la liberté de Naples, bien loin d'avoir la penſée de l'opprimer ; Qu'il ſe ſouvînt qu'il m'avoit repréſenté de quelle importance il étoit que je fiſſe le choix des Capitaines des Ottines pour éviter le deſordre & le malheur qui pourroit arriver, s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux, mal intentionnez, & qui euſſent commerce avec les ennemis ; Et que pour me faire connoître que perſonne ne pouvoit ſe ſcandaliſer avec juſtice, que j'en fiſſe la nomination, à l'exemple du Duc d'*Arcos*,

dont la puiſſance ne devoit pas être ſi établie que la mienne, durant les révolutions, il m'en avoit lui-même apporté les trois billets, que prenant dans un livre où je les avois ſerrez exprès, je fis voir à tout le monde, qui fut par-là convaincu, & de mon innocence & de ſa malice. Tous ceux qui m'étoient affectionnez commencérent à s'écrier qu'il étoit bien rude que l'on me ſoupçonnât, & me calomniât ſans ſujet; Que le Peuple me devoit tenir pour ſon pére, ne pouvant pas avoir pour lui des ſentimens plus tendres que ceux que j'avois, & que m'expoſant tous les jours à tant de périls, comme je faiſois pour lui procurer la liberté & le repos, il ne pouvoit avoir trop de reſpect pour moi, ni trop de déférence à mes volontez : tous les aſſiſtans en demeurérent généralement d'accord. Et *Vincenzo d'Andrea* voyant que les choſes ne tournoient pas comme il s'y étoit attendu, diſſimulant avec adreſſe, me dit qu'il m'avoit porté les paroles, dont il avoit été chargé, & que n'ayant jamais douté de la maniére dont j'en uſerois, qu'il ſe reſervoit à faire valoir au Peuple ma conduite, & l'obligation qu'il m'avoit, de lui déférer une choſe que j'aurois pû prétendre avec raiſon, par l'exemple des billets du Duc d'*Arcos* qu'il m'avoit lui-même apportez. Je lui repartis, que je lui étois obligé ſenſiblement de deux choſes; La premiére, de m'avoir donné lieu d'éclaircir le public de la ſincérité de mon procédé; Et la ſeconde, de m'avoir appris à connoître ſes artifices, que je lui pardonnois de bon cœur : Mais que je l'aſ-

ſurois

furois que je ſerois une autrefois ſur mes gardes, & uſerois de plus de précaution, quand il me propoſeroit quelque choſe, ou que j'aurois quelque affaire à traiter avec lui.

Cependant, je priai ceux qui étoient aſſemblez, puiſqu'ils étoient nombre ſuffiſant pour procéder à cette élection, de la vouloir faire devant moi, afin que je puſſe au moins dire mon ſentiment ſur l'excluſion des perſonnes qui me ſeroient ou ſuſpectes, ou deſagréables. Ils me proteſtérent tous, qu'ils me déféroient leurs voix, & me prioient de leur nommer ceux qui me plairoient davantage, m'aſſurant qu'ils ſouſcriroient tous à mon ſentiment. Je ne voulus pas abuſer de leur reſpect, & prenant la liſte de tous les prétendans, j'en lus tous les noms, & mes amis apoſtez excluant les gens qu'ils ſavoient bien que je ne voulois pas, j'écrivis devant eux les noms de tous ceux qui furent généralement approuvez; tout le monde étant demeuré fort ſatisfait de cette élection, je tirai de ma poche la liſte que j'avois faite comme un projet des perſonnes que je croyois nous être les plus propres, & leur liſant, elle ſe trouva conforme à ceux que nous venions de choiſir. Surquoi je leur témoignai beaucoup de joye de voir que nous avions tous de ſi bonnes intentions, puiſqu'elles ſe rencontroient ſi conformes. Je leur mis une des liſtes entre les mains, afin de faire dreſſer l'acte de la nomination dans les formes ordinaires: & les priai tous en ſe retirant de faire entendre au Peuple chacun dans ſon

quartier, de quelle façon j'en avois uſé, & le ſujet qu'il avoit de ſe louër & de mon affection, & de ma conduite.

Cette malicieuſe fineſſe de *Vincenzo d'Andrea*, au lieu de me ruiner, redoubla mon crédit, & lui fit perdre le ſien; Et depuis ce temps-là, il fut auſſi ſuſpect à tout le monde, qu'il me l'étoit avec juſtice. Le remors de ſa conſcience le tint depuis en de continuelles apréhenſions. Il n'oſa plus ſortir le ſoir, ni boire, ni manger chez moi, comme il faiſoit quelquefois, appréhendent également le fer & le poiſon, connoiſſant bien qu'il méritoit la mort, de quelque maniére qu'elle lui pût être donnée. Il ne me vint plus parler d'affaires qu'en public, & autant qu'il lui fut poſſible, hors de mon Palais, nous gardant également l'un de l'autre, chacun de ſon côté ne penſant qu'à ſe prévenir.

Le lendemain ſur le midi, les Bourgeois me vinrent faire des plaintes que les Bouchers, au préjudice du ban que j'avois fait publier, tenoient leurs armes ſur les étaux en vendant la viande, maltraittoient les habitans, & leur faiſoient prendre par force celle dont ils ſe vouloient défaire, pour le prix, & dans la quantité qu'il leur plaiſoit. J'envoyai à même temps pour en faire arrêter un, qui ayant fait plus d'inſolence que les autres, avoit non ſeulement maltraitté de paroles, mais même frappé un artiſan qui avoit refuſé d'acheter quelque choſe qui ne lui plaiſoit pas, ou qui lui paroiſſoit gâté. Tous les autres Bouchers ſe mutinérent & prirent les armes.

mes. Dequoi étant averti, j'envoyai *Matheo d'Amore* avec ſa Compagnie, ſe ſaiſir d'une avenuë des boucheries, & de l'autre, *Onoffrio Piſſacani*, & *Carlo Longobardo*, avec deux cens mouſquetaires, & m'y étant auſſitôt rendu j'y entrai, ſuivi de mes gardes, fis deſarmer ſix-vingts Bouchers, & lier deux à deux, & les fis, en cet équipage, promener par toute la ville, jurant que ſi je ne les faiſois tous pendre, au moins les ferois-je décimer pour l'exemple. Toutes leurs femmes s'en vinrent en pleurant ſe jetter à mes pieds, & me demander leur grace. Je reſiſtai aſſez long-temps à la leur accorder; & enfin me reſtreignis à ne faire mourir que celui qui avoit fait la plus grande inſolence: Mais je me laiſſai toucher aux larmes de ſa femme, & de cinq ou ſix petits enfans qu'il avoit, qui me firent pitié, & me demandant ſeulement ſa vie, & que je le fiſſe châtier de quelle façon que je le jugerois à propos; Je me contentai de lui faire donner le fouët par les carrefours, ſuivi de tous ſes camarades, liez deux à deux, comme j'ai déja dit. Toute ſa famille m'en remercia comme de la plus grande marque de clemence que je lui puſſe donner; & cette punition exemplaire fit un ſi grand effet, que jamais depuis perſonne n'eut l'inſolence de contrevenir à pas une de mes ordonnances que je fis publier.

Vincenzo d'Andrea ne penſant qu'aux moyens de me faire périr, eut recours à un artifice, auquel il croyoit que je ne me pourrois jamais parer. Il me vint trouver avec le Prince de la *Rocque Filomarini*, parent du

Cardinal, paſſionné pour les intérêts d'Eſpagne, dans leſquels il ne perdoit aucune occaſion d'y ſervir. Il étoit cette année Graſſiéro, qui eſt une charge qui lui donnoit l'autorité ſur ce qui concerne les vivres & l'abondance, & qui eſt exercée, tous les ans, alternativement, par un homme de robbe, & par un Cavalier. Ils me repréſentérent qu'il ſe commettoit un grand abus par les gens des villages autour de Naples, qui y apportoient du pain à vendre tous les jours en quantité; Mais qui les tenoient à un ſi haut prix, que le Peuple en étoit reduit à la faim. Ils me dirent qu'il étoit néceſſaire d'y en mettre un modéré, ou qu'autrement l'on ne pourroit plus ſubſiſter dans la ville. Je reconnus bien la malice de cette propoſition; puiſque, ſi je refuſois de faire un réglement, je m'attirois la haine publique, & ſi je le faiſois publier, l'on n'apporteroit plus de pain de la campagne. Je feignis de ne pas reconnoître leur malice, & leur donnai charge de dreſſer l'Edit que je ferois afficher par toute la ville. Dès que la publication eut été faite, l'on n'y apporta plus rien; & le lendemain je fus averti, que par tous les quartiers la populace crioit du pain, ou Vive Eſpagne, n'en voyant plus venir de dehors, ce qui les mettoit au deſeſpoir. Je montai auſſi-tôt à cheval, & me faiſant voir par toutes les ruës, toute cette crierie s'appaiſa par ma préſence, & je promis à tout le monde, qu'avant le ſoir, j'en ferois venir en abondance, informant tout le Peuple de la méchanceté que l'on avoit faite pour les affamer; Et envoyant de

mes

mes gardes par tous les villages, je commandai que tous les païſans apportaſſent tout le pain qu'ils pourroient, avec promeſſe de leur laiſſer vendre tout ce qu'ils voudroient. Et trois heures après, l'on en vit arriver en ſi grande quantité, que depuis les premiéres révolutions l'on n'en avoit jamais tant vû venir. Tout le monde me donna mille benédictions, qui furent bien redoublées par l'expédient que je trouvai, qui empêcha la cherté: qui fut de défendre qu'il n'en reſortît point de la ville; & que le jour l'on en feroit le débit ſi cher que l'on voudroit; mais que tout celui qui ne ſeroit pas vendu à l'entrée de la nuit, ſeroit confiſqué. De cette ſorte l'eſpérance du gain en faiſoit apporter de tous côtez, & les Bourgeois ne ſe preſſant pas d'en avoir, & attendant le ſoir, obligeoient les Marchands à leur donner à un prix raiſonnable. Je me trouvai ſi bien de ce réglement, que je l'ai toûjours fait obſerver depuis.

Durant que je fus faire un tour à la campagne, craignant que les Eſpagnols bien informez de ce qui ſe paſſoit, n'eſſayaſſent quelque choſe durant mon abſence, j'ordonnai à *Onoffrio Piſſacani*, *Carlo Longobardo*, *Cicio Batimiello*, & *Matheo d'Amore*, de roder avec leurs Compagnies par tous les poſtes, pour renforcer & ſecourir celui qui pourroit être attaqué. Ce dernier paſſant à la Porte de Médine, trouvant que les ennemis y faiſoient une ſortie, les repouſſa vertement, & s'étant engagé trop avant, & ſe voyant coupé, il ſe jetta avec ſa Compagnie dans une maiſon aſſez forte, où il ſe défendit plus de

deux heures. Mais la poudre lui venant à manquer, il ſe voyoit dans l'impuiſſance de reſiſter davantage, & reſolu de périr, il ne vouloit point prendre de quartier. Je fus averti à mon retour, de ſa diſgrace, & voulant conſerver un homme ſi brave & ſi fidéle, je commandai à la garde de mon Palais de courir le dégager; je nē trouvai pas pour lors d'Officier pour lui en donner la charge, le Capitaine par hazard ne s'y rencontrant pas; Mais le Meſtre de Camp *Diégo Péres* ſortant la premiére fois après ſa bleſſure, dont il n'étoit pas encore guéri, croyant que je ne l'y voulois pas envoyer à cauſe de ſa foibleſſe, deſcendit ſans me rien dire, & ſe remettant dans ſa chaiſe, s'y fit porter, & ſon cœur ſuppleant au defaut de ſes forces, mettant l'épée à la main, & ſe traînant le mieux qu'il lui fut poſſible, non ſeulement il dégagea *Matheo d'Amore*, mais donna une telle épouvante aux Eſpagnols, qu'ils abandonnérent tous les poſtes qu'ils tenoient de ce côté-là, & fuirent juſques au corps de garde du Palais du Vice-Roi; ce que je n'aurois pû croire s'ils ne me l'avoient avoüé eux mêmes durant ma priſon. Ainſi je vis revenir enſemble, deux hommes qui m'étoient auſſi chers, que je m'y ſentois obligé par leur valeur, & leur zéle à me ſervir; auſſi leur témoignai-je par mes careſſes l'eſtime que je faiſois d'eux, & la joye que je reſſentois que le Ciel m'eut conſervé des perſonnes qui m'étoient ſi néceſceſſaires.

J'étois fort ſatisfait de voir que nous avions le

le pain, quoi qu'un peu cher, au moins en abondance ; *Vincenzo d'Andrea* m'en voulut ôter la ſatisfaction, en me la rendant inutile, & y apporta tous ſes ſoins, en empêchant que la monnoye que j'avois fait battre par ſon conſeil n'eut de cours, & comme il y en couroit déja en aſſez grand nombre, bien des pauvres gens s'en trouvant entre les mains, ſe voyoient en état de mourir de faim. Il me fut aiſé d'y apporter du reméde, en faiſant publier par un Edit que je fis afficher par tout, défenſe à peine de la vie de la refuſer. J'étois ſi abſolu, & ſi fort craint, que perſonne n'oſoit deſobeïr à mes ordonnances ; le châtiment ſans aucune remiſſion s'en faiſant ſur l'heure même. Ainſi cette méchante intention fut ſans effet, le mal étant prévenu, quaſi avant que d'être arrivé.

Le deſordre étoit tout-à-fait appaiſé dans la ville, l'on n'y parloit plus de vols, d'incendies, ni de violences ; mais je ne voulus pas me contenter d'une choſe qui me paroiſſoit ſi peu, quoi que tout autre que moi auroit crû en avoir fait de preſque impoſſibles. Je voulus rétablir la Juſtice, & faire voir que je ſavois la faire regner au milieu de la guerre civile, & du bruit des armes. Je fis aſſembler ceux qui avoient exercé des charges de judicature, ou qui étoient perſonnes capables de s'en bien acquiter. En effet deux jours après, je rétablis la Chambre des Comptes, dont je fis Lieutenant général *Jean Camille Cacalcio*, homme fort expérimenté, & le plus propre de la ville à faire cette fonction.

tion. Je fis Préſident *Franciſco de Patti*, pour le récompenſer de l'avis qu'il m'avoit donné des menées de l'Abbé *Baſqui* : je pourvûs tout ce qui étoit néceſſaire de gens pour cette Chambre. Je retablis le Conſeil de Sainte Claire, formai la Vicairie civile, & criminelle, donnai ordre que les Officiers n'allaſſent jamais ſans leurs robbes, & qu'ils ſe rendiſſent ſans y manquer à leurs tribunaux, tous les jours que l'on avoit accoûtumé de s'aſſembler : Et toutes les affaires s'y traittérent avec tant de ſoin, qu'il s'eſt plus vuidé de procès en deux mois de temps, que l'on n'avoit fait en dix ans, & avec tant de juſtice, & de ponctualité, que toutes les Sentences, & Arrêts qui ont été rendus, durant mon gouvernement, ont été obſervez réguliérement depuis, ſans que l'on ait pû trouver de prétexte, & beaucoup moins de raiſon de les caſſer ; ce qui m'acquit une ſi grande amitié du public, que tant que Naples duréra, ma mémoire y ſera toûjours en venération. Cela m'acquit autant d'eſtime par toute l'Italie, qu'il donna d'étonnement, d'avoir pû, en un temps ſi embarraſſé, & dans un lieu ſi rempli de confuſion, & de deſordre, régler ſi bien les choſes, dont je ne tardai guéres à reſſentir les effets. Mais ce qui obligea les Juges à faire ſi bien leur devoir, fut que tous les Mercredis, & les Samedis, l'on me venoit rendre compte de toutes les affaires que l'on avoit faites ; Et quand j'en trouvois quelqu'une, dont le jugement me paroiſſoit defectueux, j'en faiſois faire la réviſion devant moi, & il ne s'exécutoit

au-

aucun Arrêt que je ne l'euſſe auparavant approuvé & viſé ; & dans deux ou trois rencontres, je changeai ce qui avoit été fait, & jugeai ſouverainement. Ce qui ſe trouva avec tant de juſtice, & de raiſon, que perſonne n'a ſû trouver à dire à ce que j'avois prononcé, qui a été executé même depuis ma priſon. Et pour tirer plus d'éclairciſſement de toutes les menées des ennemis, j'ordonnai à *Auguſtino Mollo*, & à deux ou trois de ſes amis, dont j'étois fort aſſuré, d'envoyer demander au Vice-Roi la permiſſion d'accepter les charges que je leur avois données afin que ménageant par cette conduite, leur confiance, ils me puſſent donner de bons & aſſurez avis; Et même par mon ordre, il leur en donnoit ſouvent de quelques réſolutions ſecrettes que je prenois, qu'il m'étoit avantageux qu'ils ſuſſent. Cette adreſſe me fut fort utile, & même fit ſoupçonner ledit *Mollo*, d'avoir des intelligences, & le mit dans la défiance du Peuple : Mais je me ſens obligé de lui rendre ce témoignage, que perſonne dans Naples ne m'a ſervi ſi fidélement que lui, m'ayant découvert deux ou trois conſpirations contre ma vie, & fait garantir de beaucoup de périls, que je n'aurois pû éviter ſans ſon conſeil, dont je me ſuis toûjours fort bien trouvé.

Le dix-neuviéme de Février les Eſpagnols reçûrent une grande mortification, & le Peuple avec moi, une joye extrême, de l'arrivée de Dom *Jüan de Saint Severine*, Comte de *la Saponare*, & depuis Prince de *Biſignagne*, Chef de la plus ancienne & la plus no-

noble Maiſon du Royaume, & dont la grandeur n'a pû s'abbatre par la perſecution de pluſieurs Rois, & même par celle de *Ladiſlas*, qui en fit égorger vingt-deux dans le château de Laïna, où ils s'étoient rendus ſur ſa parole, piqué de ce que pour ſe garantir de ſon oppreſſion, ils avoient mis enſemble en huit jours dix-huit mille hommes ſeulement de leurs ſujets, & ſept mille chevaux en vingt-quatre heures, en campagne. En paſſant dans le Marché, tout le monde couroit lui baiſer les pieds, & je le reçus chez moi les bras ouverts: il m'apporta, en effet, les meilleures nouvelles du monde, qui furent le mécontentement général de toute la Nobleſſe, qui n'attendoit que l'exemple de quelqu'un des principaux de leur Corps pour le ſuivre; & peu de perſonnes, ou pour mieux dire, aucun ne lui pouvant diſputer l'avantage du bien, ainſi que de la naiſſance il avoit voulu être le premier à faire voir l'amour qu'il avoit pour ſa patrie, & employer ſa vie pour ſeconder mes bons deſſeins, & contribuer à ſon repos, & à ſa liberté. Il me dit, qu'il venoit ſe ranger auprès de moi pour recevoir mes ordres, & y obeïr, avec autant d'affection que de fidelité; Que ſa Maiſon avoit été la derniére à tenir le parti de celle d'Anjou, & qu'étant bien informé que j'en deſcendois, il venoit reſpecter en ma perſonne le ſang de ſes Anciens Rois, depuis leſquels, le Royaume avoit été cruellement opprimé par des Tyrans, ce qu'il ne vouloit pas ſouffrir davantage; Que des perſonnes comme lui, ne devoient jamais perdre

dre l'occaſion de briſer leurs fers quand le Ciel & la Fortune leur en donnoient les moyens; Que les Eſpagnols avoient pris toute la conduite qu'il faloit pour perdre le Royaume; Qu'il ne les abandonnoit qu'après qu'ils s'étoient abandonnez eux-mêmes, & qu'il ne ſeroit ni honête, ni raiſonnable, que la Nobleſſe ſe voulut enveloper dans leurs ruines, puiſqu'à bien conſidérer les choſes, ils ne pouvoient paſſer que pour des uſurpateurs, & non pas pour leurs legitimes Maîtres; Qu'au reſte, étant bien informé de l'état de leurs affaires, il voyoit leur perte indubitable, étant dépourveus généralement de toutes choſes, & ne pouvant attendre aucun ſecours de pas un endroit; Qu'il ne faloit, pour voir finir une ſi grande entrepriſe que la mienne, que j'avois ménagée avec tant de réſolution & de conduite, qu'outre le retour de l'armée de France, la priſe d'un des châteaux de Naples, & le premier jour de Mai, dans lequel tous les Cavaliers dégagez du ſerment de fidelité par la proteſtation qu'ils en avoient faite, ſe déclareroient ſans y manquer; comme il m'en répondoit, par la connoiſſance qu'il avoit de leurs intentions, qui rendoient la perte des Eſpagnols infaillible. Il y avoit encore un moyen plus prompt & qui n'étoit pas moins ſeur, qui étoit qu'abandonnant la ville, je vouluſſe venir en Pouille, lieu plus propre que tout autre pour ſe raſſembler, pour être au milieu du Royaume; Et qu'auſſi-tôt que j'y ſerois, toute la Nobleſſe monteroit à cheval pour ſe rendre auprès de moi, & me mettre à ſa tête; Que

j'y

j'y aurois bien-tôt mis enſemble un grand corps d'armée, pour revenir accabler tout d'un coup les ennemis dans Naples; Que ce qu'il me diſoit, n'étoit pas pour m'en faire ſortir, mais ſeulement pour ôter tout ſcrupule à la Nobleſſe, qui croiroit, en m'y venant trouver, que ce ſeroit ſe réünir au Peuple, au lieu qu'elle vouloit que je tinſſe d'elle ſeule, & mon élevation, & ma fortune; Que je n'euſſe point d'inquiétude des forteresſes du Royaume, qu'elles étoient entiérement dégarnies de toutes les choſes néceſſaires à les défendre, & qu'enfin il n'y en avoit pas une, où quelque Cavalier n'eût aſſez de crédit, & d'intelligence pour s'en rendre le maître à jour nommé; Que je n'avois qu'à couler ûn peu de temps, après quoi, je ne manquerois, ni d'argent, ni de vivres, ni de troupes; Qu'au vingt-cinquiéme d'Avril la Doüanne de Foggia me feroit toucher ſix cens mille écus comptant; Que ſi je le voulois faire Préſident des deux Calabres, il ſe faiſoit fort de mettre enſemble, en moins de trois ſemaines, ſix mille hommes de pied, & deux mille chevaux, & de me raſſembler en ſoyes, en ſel, & en huile, plus d'un million d'or; Que pour des bleds, j'en trouverois en Pouille & en Baſilicate plus qu'il ne ſeroit néceſſaire, pour nourrir deux années la ville de Naples; Et qu'enfin il me répondoit que la conquête du Royaume étoit faite; Qu'il ne faloit qu'un peu de patience & de temps, pour voir l'effet des mines, qui toutes chargées étoient ſur le point de jouër.

J'a-

J'avouë que ſon entretien me charma, & que j'employai tous mes efforts pour lui bien témoigner ma reconnoiſſance, & combien j'avoüois lui être obligé. Je lui dis que ſon arrivée m'aſſuroit de la déclaration de la Nobleſſe; que je n'avois jamais douté de ſes intentions: Mais que j'avois toûjours crû qu'il faloit un exemple comme le ſien pour fortifier ceux qui étoient encore irréſolus; Que je m'aſſurois de le voir bien-tôt ſuivi de tout ce qui reſtoit de gens de qualité, & que ce n'étoit pas d'aujourd'hui, que l'on ſavoit que la Maiſon de *Saint Severine* donnoit le branle à tout le Royaume; Que j'avois toûjours eû pour elle beaucoup d'eſtime & de vénération, & que je ſerois indigne du ſang d'Anjou dont je deſcendois, ſi je n'en avois auſſi hérité tous les ſentimens pour celui dont il tiroit ſa naiſſance; Que je m'y ſentois encore plus engagé par le galant procédé qu'il tenoit avec moi, dont je ne voulois pas mourir ingrat, & que je ne ſouhaiterois jamais de fortune, que pour en partager avec lui, & avec ſes amis, tous les avantages; Que j'étois bien informé de la foibleſſe & de l'extrémité où les Eſpagnols étoient réduits; qu'après l'avoir de mon parti, je ne pouvois que les mépriſer, & n'étois plus en état de les craindre; Que perſuadé de toutes les choſes qu'il m'avoit appriſes, je tenois la conquête du Royaume plus qu'à demi-faite, & voyois avec plaiſir, le deſſein que j'avois entrepris de le mettre en liberté, infailliblement & promptement exécuté, ſans neantmoins autre intérêt, que celui d'avoir eû la gloire d'y contribuer

tribuer au péril de ma vie ; & qu'après cela, je ſerois fort content de mourir, croyant que ma mémoire ne ſeroit jamais éteinte, m'étant rendu par ſon moien l'homme le plus illuſtre de mon ſiécle ; Que j'attendois le retour de l'armée de France, avec autant de certitude, que d'impatience ; après quoi la priſe des châteaux de la ville, & l'expulſion des ennemis ne ſeroient plus une affaire ; Que mon deſſein avoit bien toûjours été de me mettre à cheval, & de m'en aller en Pouille raſſembler toute la Nobleſſe, comme il me le conſeilloit, ce que je ferois auſſi-tôt, que mon frére le Chevalier ſeroit arrivé pour le laiſſer dans Naples, que je perdrois infailliblement, ſi je l'abandonnois ; ce que je ne conſidérois qu'à cauſe de la réputation, étant certain de la reprendre ſans peine, dès que je paroîtrois devant, ſuivi de toute la Nobleſſe ; Que je lui donnois de bon cœur la charge de Préſident des deux Calabres, & tout ce que généralement il pourroit deſirer de moi, puiſque ce n'étoit que lui faire un préſent des choſes, dont ſon crédit, & ſa déclaration me mettoient en état de pouvoir diſpoſer. Il ne demeura que deux jours auprès de moi, tant il avoit d'impatience d'aller mettre en exécution, tout ce qu'il m'avoit fait eſpérer d'avantageux ; Il deſiroit amener avec lui quelques François, & je lui donnai le Baron *Durand*, & deux ou trois autres, avec Dom *Carlo Gaëtan*, pour Commiſſaire général de ſa cavalerie, que l'on a vû depuis ici, avec la Ducheſſe *Gaëtane* ſa femme.

Durant que nous le laiſſerons aller travailler

ler en Calabre, il eſt bon, que pour ne pas interrompre la ſuite de ce diſcours, je retourne aux choſes qui m'arrivérent cependant, & que je diſe l'ordre que j'envoyai au Sieur de *Malet*, de prendre un poſte ſur le Vulturne, pour ſerrer Capouë, lui ôter la navigation de cette riviére, & la communication de la mer. Il envoya trois cens hommes du côté de Graçanife, ſe fortifier ſur le bord de l'eau; ils délogérent quelques gens qu'ils y trouvérent: Et Dom *Louis Podérico* ayant fait inutilement attaquer les miens, réſolut d'y retourner faire un plus grand effort. Il fit d'abord donner quelque infanterie, qui fut repouſſée vigoureuſement: Mais feignant de ſe retirer, il fit recommencer l'attaque une heure après; & pour lui donner plus de chaleur, fit mettre pied à terre à deux ou trois cens Cavaliers, qui après une demie heure d'eſcarmouche, forcérent mes ſoldats de ſe retirer, avec perte de trente à quarante hommes, qui demeurérent ſur la place. Ainſi nous perdîmes ce poſte que nous avions conſervé trois jours, & en ayant reconnu l'importance, il le fit fortifier & retrancher, de ſorte que la difficulté de le reprendre nous en fit perdre la penſée.

Deux jours après, il y eut une furieuſe eſcarmouche auprès de Sainte Marie de Capouë, qui dura bien deux ou trois heures, avec égal avantage de part & d'autre. Le Sieur de *Malet* ne pouvant comprendre à quel deſſein Dom *Louis Podérico* l'avoit fait engager, en fut éclairci auſſi-tôt qu'elle fut finie,

finie, quand il apprit, que durant qu'il s'amuſoit, il avoit fait brûler les moulins de Mourrone, croyant que nous en recevrions bien plus d'incommodité que nous ne fimes.

Le lendemain je reçus avis du Sieur *Malet*, que Dom *Louis Podérico* lui avoit fait connoître qu'il ſeroit bien aiſe de s'aboucher avec lui. Il m'en envoya demander la permiſſion que je lui accordai, lui donnant ordre de le tenter autant qu'il lui ſeroit poſſible, & de tâcher à reconnoître quels étoient ſes ſentimens, & ceux de la Nobleſſe retirée avec lui dans Capouë. Chacun de ſon côté eſſaya de gagner ſon compagnon, par mille propoſitions, & offres avantageuſes; & après deux heures de converſation ils ſe ſéparérent ſans rien faire qu'ajuſter un bon quartier entre nous, & ſe donner l'un à l'autre beaucoup de témoignages d'une eſtime, & d'une amitié réciproque.

Cependant, Dom *Jüan d'Autriche*, voyant ſes troupes extraordinairement affoiblies, ſe réſolut de faire une réforme; Mais il changea de ſentiment, voyant tous ſes Officiers ſur le point de ſe mutiner: Et comme l'argent lui manquoit, auſſi-bien que les vivres, & qu'il en faloit donner à ſes ſoldats, pour les empêcher de ſe débander; il fut contraint de faire fondre ſa vaiſſelle d'argent, afin de les contenter en quelque façon par ce petit ſecours. Le Roi d'Eſpagne ne ſachant pas qu'il eût été déclaré Viceroi à la place du Duc d'*Arcos* qu'il connoiſſoit bien ne pouvoir

pouvoir plus demeurer à Naples, & être devenu inutile à ſon ſervice, par le mépris & la défiance que tout le monde avoit généralement de ſa perſonne, lui envoya ordre de ſe retirer, & au Comte d'*Ugnate* celui de venir commander à ſa place, en qualité de Viceroi. Comme il n'avoit jamais déſiré autre choſe, il ſongea à ſe mettre en état d'apporter avec lui quelque ſecours, & de vivres & d'argent. Il prit à Génes deux cens mille écus ſur ſon crédit, qu'il fit embarquer ſur la galére du Capitaine *Gio : Andrea Brignolles*, & quelque peu de bled ſur une autre ; Et s'en venant les joindre, il ſe mit deſſus pour ſe rendre à Gayette, d'où il dépêcha à Dom *Juan d'Autriche*, Dom *Antonio de Cabréra*, pour lui donner avis de ſa venuë, & de l'élection qui avoit été faite en Eſpagne de ſa perſonne. Il fut ſurpris de cette nouvelle, pour ne s'y attendre pas : Mais en uſant fort ſagement, il déguiſa ſon reſſentiment, & le reçût le deuxiéme de Mars à ſon arrivée, avec autant de demonſtration de joye, que s'il ne fût pas venu le dépoſſeder de ſon autorité. Je m'attendois que la jalouſie du commandement entre eux, y feroit naître quelque diviſion, dont j'eſperois de profiter ; mais quelque ſentimant qu'ils en puſſent avoir, ils le conſervérent dans leur ame avec tant de diſſimulation, qu'ils n'en donnérent jamais aucune marque. Le Comte d'*Eril* Major-dome Major de Dom *Juan*, revenant de Madrid porter les nouvelles de la renonciation du Duc d'*Arcos*, & de la poſſeſſion qu'il avoit priſe de la Viceroyauté, lui

lui remit entre les mains la confirmation qu'on lui avoit donnée de ſon pouvoir, & un ordre au Comte *d'Ognate* de ne bouger de Rome: Mais lui ayant déja cedé la charge, il ne la voulut pas reprendre, ſe reſervant ſeulement les marques, & l'apparence de l'autorité ſuprême, avec la qualité de Plénipotentiaire en Italie.

L'arrivée de ce nouveau Miniſtre me donna de l'inquiétude, me faiſant appréhender ſon eſprit & ſon humeur agiſſante, & connoître, non ſans regret, que le Ciel n'a guéres manqué juſques ici de faire un miracle en faveur de la Maiſon d'Autriche, quand elle eſt ſur le point de ſa perte. En effet la venuë de ces deux galéres empêcha l'effet du deſeſpoir, où les Eſpagnols étoient réduits, apportant de l'argent pour donner une montre à leurs troupes, & un peu de bled dont ils n'avoient plus que pour quatre ou cinq jours.

Le bruit commençant à courre par toute l'Italie de la foibleſſe & extrémité de mes ennemis, du mécontentement de la Nobleſſe, & de l'établiſſement de mon autorité, fit penſer à tous les Princes qu'il étoit temps de prendre quelques meſures: Et comme il y en a peu qui n'ayent des revenus conſidérables dans le Royaume de Naples, chacun commença à s'adreſſer à moi pour en obtenir la conſervation, & de me donner de belles paroles & des ſouhaits; mais neantmoins, point d'aſſiſtance. L'on recherchoit mon amitié, l'on me donnoit quelques avis, & je reçus d'une perſonne puiſſante & bien informée,

mée, celui de me défaire de *Gennare* par toutes ſortes de moyens, puiſqu'il me trahiſſoit, & étoit ſeul capable de me faire tomber du haut degré de bonheur où la Fortune m'avoit élevé. Tous les principaux de Gênes ayant la plûpart de leurs biens dans le Royaume, recoururent à ma protection, témoignant s'intéreſſer beaucoup dans mes avantages, & m'aſſurant que je ne pourrois rien prétendre de la République, que je ne fuſſe en état de l'obtenir. Les principaux Seigneurs & Cardinaux de Rome, pouſſez par le même intérêt, m'envoyoient tous les jours faire des proteſtations & de ſervice & d'amitié. Il n'y eut pas juſques au Prince *Ludoviſio*, tout zélé qu'il eut toûjours paru pour l'Eſpagne, qui ne me recherchât, appréhendant autrement la perte de ſa Principauté de Venoze; ce qui me faiſoit juger qu'il reconnoiſſoit mes affaires en bon état. Le Connétable *Colomne* me fit offrir, ſi je voulois par quelque confiſcation le dédommager du bien qu'il avoit en Sicile, de venir me trouver, quand je monterois à cheval, & faire auprès de moi la charge de Connétable du Royaume. La République de Veniſe donna ordre à ſon Reſident de me demander audience, que je lui donnai juſques à trois fois, & de me faire compliment ſur l'heureux ſuccès de mon entrepriſe, que je devois achever de pouſſer à bout, en me laiſſant emporter à ma bonne fortune, & m'aſſurer que ſans l'embarras où la jettoit la guerre du Turc, elle m'aſſiſteroit auſſi bien d'argent qu'elle faiſoit de vœux & de priéres; & me conju-

roit, dès que je ſerois en repos, ce qu'elle eſpéroit de voir bien-tôt, de lui permettre de lever des troupes dans le païs, pour s'en ſervir dans leur néceſſité préſente, & garentir la Candie des progrès des Infideles.

Le Pape perſuadé que les Eſpagnols à l'arrivée de l'armée navale de France, ſeroient forcez de ſe retirer; & étant informé que les ordres en étoient venus, & qu'ils devoient aller attendre le ſecours d'Eſpagne dans Gayette, & dans les autres places maritimes; que même la réſolution qui en avoit été priſe, avoit été déja deux fois ſur le point de s'exécuter: apprehenda que la France n'en profitât, & s'emparât du Royaume de Naples. Ce qui lui donnant une furieuſe jalouſie, fit qu'il tâcha de me flater, & d'exciter mon ambition, me repréſentant, que ſi je voulois penſer à me mettre ſur le Trône, où il ne me reſtoit plus qu'un degré à monter, toute l'Italie m'y aſſiſteroit: Qu'il feroit faire une ligue pour ma conſervation, & pour ſa liberté; Et que pour me témoigner que m'aimant, comme il faiſoit, il ne vouloit pas ſe contenter de me donner des conſeils & des ſouhaits, ſi je prenois cette glorieuſe penſée, il m'aſſuroit de m'en donner l'inveſtiture, & m'offroit de me prêter trois cens mille écus. Je lui répondis, ſans me laiſſer tranſporter à la vanité, que je lui étois infiniment redevable de ſon affection; Que le temps m'inſpireroit ce que j'aurois à faire, quand les Eſpagnols ſeroient chaſſez; mais que cependant, non ſeulement j'acceptois l'argent qu'il me faiſoit la grace de me promet-

mettre, mais qu'en ayant un extréme beſoin, je le ſuppliois très-humblement de m'en aſſiſter promptement, après quoi je l'aſſurois qu'il verroit bien-tôt achever le deſſein que j'avois entrepris, & ſi fort avancé contre l'opinion de tout le monde. Il me reconfirma ſes offres, mais l'argent ſe fit attendre ſans venir, & il me manda ſeulement de me ſouvenir de tout ce qu'il m'avoit dit avant que de partir, m'avertiſſant de me défier de tout le monde, ſur tout de craindre également, & la France, & l'Eſpagne; & de veiller ſoigneuſement à ma ſeureté. Toutes choſes fortifiérent mes eſpérances, & me firent juger que j'étois plus près du port que je ne croyois, puiſque tout le monde étoit ſi perſuadé de ma bonne fortune, & du malheur des ennemis. Quoi que j'euſſe des lumiéres ſuffiſantes qui commençoient à me flatter d'un heureux ſuccès; je crus que des perſonnes ſi éclairées, & ſi bien informées, comme ſont tous les Princes d'Italie, ne faiſoient point à mon égard, des demarches pareilles, à moins que de voir de dehors, ce que l'embarras où j'étois, m'empêchoit de reconnoître ſi clairement. Ainſi je crus qu'il faloit obſerver ma conduite avec plus de ſoin, & veiller de plus près à mes actions, & à celles de tous les gens qui m'étoient ſuſpects, ſans négliger les moindres choſes, puiſque les Eſpagnols ſi près de leur perte n'oublieroient rien à tenter, pour procurer la mienne par toute ſorte de voyes.

L'inquiétude que je devois avoir avec raiſon, des pratiques de *Gennare* me fit réſou-

dre à m'en défaire à la premiére occaſion, & me ſervir de celle qui ſe préſenteroit, pour m'aſſurer du Tourjon des Carmes. Et comme il étoit à craindre que les Eſpagnols ne puſſent à force d'argent, ſe rendre maîtres de quelquun de nos poſtes, qui étoient depuis cinq mois, gardez par les mêmes perſonnes, ce qui leur donnoit moyen de connoître certainement celles qu'ils devoient s'efforcer de gagner : Je repréſentai au Peuple la laſſitude qu'il devoit avoir d'être depuis tant de temps les armes à la main ; Qu'il étoit juſte de les laiſſer repoſer, reſervant leur courage & leur fidélité pour des entrepriſes importantes, ſans les entretenir dans une continuelle fatigue. Ma propoſition fût reçue avec un applaudiſſement incroyable. Il réſolut de remettre entre mes mains la garde de la ville, de ſe fier à moi de leur ſeureté, & me preſſérent de faire une levée telle que je le jugerois à propos, & d'en choiſir les Officiers, & qu'ils me fourniroient les armes pour les ſoldats que j'enrollerois. J'avois déja un fonds certain pour la ſubſiſtance, & il ne manquoit que l'argent pour en faire la levée, qui ne pouvoit pas être une grande ſomme; J'avois vingt mille écus à Rome, que je me réſolus d'envoyer querir, par *Auguſtin de Liéto*, Capitaine de mes gardes, à qui je fis donner huit ou dix Felouques bien armées. Il ſe prépara à partir, mais le mauvais temps fut cauſe que ce ne pût être que le dixiéme de Mars. Il avoit profité de beaucoup de hardes, qu'il voulut emporter avec lui, comme tableaux, meubles, argenterie, & au-

autres choſes de prix qu'il avoit amaſſées, ou qu'on lui avoit données; & comme les gens de peu ſe laiſſent d'ordinaire emporter à la vanité, il voulut mener avec lui beaucoup de ſuite & d'équipage, & même une partie de ma Muſique; & au lieu de revenir promptement, il s'amuſa à ſe divertir quelque temps dans Rome, & y faire éclater & ſa magnificence, & ſa grandeur; ce qui cauſa ma perte, puiſque ſi j'euſſe reçû promptement mon argent, ma levée étant achevée, j'aurois tous les ſoirs changé les gardes de tous les poſtes, & fait tirer au ſort, afin que par ce moyen les Eſpagnols n'euſſent pû prendre de meſures certaines, ne pouvant juger avec qui ils auroient eû à traitter. Je ne manquois pas de bons Officiers & expérimentez, puiſqu'outre quantité de François qui me venoient joindre à tous momens, toutes le troupes Napolitaines que les ennemis avoient en Flandres, Catalogne & Milan, ſe débandoient pour me venir trouver; ils arrivoient tous les jours en grandes bandes, & ſi je ne me fuſſe pas perdu ſi-tôt, il n'en fût pas demeuré dans un mois un ſeul dans leurs armées.

Ce fut alors que la France perdit la plus belle occaſion du monde. Car pour peu de ſecours qu'elle m'eût donné, l'affoibliſſement des troupes de Milan leur en rendoit la conquête aiſée, pendant que j'ôtois au Roi d'Eſpagne la Couronne de Naples, qui ſeule par ſon argent, ſon ſecours, ſes hommes, & ſes forces de mer, ſoûtient la guerrre de Catalogne & d'Italie, & la plus grande partie de

la dépenſe qui ſe fait en Flandres, comme celle des Ambaſſades de Rome, d'Allemagne, de Veniſe & de Génes.

Le neufiéme de Mars, *Auguſtin de Liéto* s'étant rendu à Poſilippe pour s'embarquer avec mes dépêches, *Vincenzo d'Andrea* qui ne cherchoit qu'un prétexte de faire ſoûlever le Peuple contre moi, appuyé de *Gennare*, & de l'Elû du Peuple, crut en avoir trouvé le plus ſpécieux du monde, publiant que je me voulois retirer, après avoir pillé toute la ville, & que j'envoyois devant à Rome par les Felouques prêtes à partir, tout ce qu'il y avoit de plus précieux, de meilleur & de plus rare. Le ſoir *Auguſtino Mollo* m'amena ſur les dix heures *Ignatio Spagnuollo* Capitaine de la Monnoye, pour me donner avis de l'ordre que *Vincenzo d'Andrea* lui avoit donné de ſe tenir prêt avec ſa Compagnie, compoſée de trois cens Ouvriers qui y étoient employez, pour venir le lendemain m'égorger dans mon Palais, dequoi la réſolution avoit été priſe; mais il m'aſſura en même temps, de ſa fidélité, & qu'il tiendroit tous ſes gens ſous les armes pour marcher où je lui commanderois.

Le dixiéme au matin, je fus entendre la Meſſe aux Carmes & viſiter toute la ville, pour voir tout ce qui ſe ménageoit. Je vis bien quelque altération dans les eſprits, ſûr l'apprehenſion que l'on avoit donnée à toute la ville du deſſein que j'avois de me retirer, & l'abandonner, après l'avoir fait ſaccager, & donné les ordres néceſſaires pour en emporter le butin. Je détrompai beaucoup de

gens.

gens de cette fauſſe opinion, & mandai à *Auguſtin de Liéto* de ne pas ſe mettre à la voile que je ne lui euſſe envoyé une dépêche d'importance que j'allois faire, & à quoi je me mis à travailler auſſi-tôt que je fus ſorti de table. Durant que j'écrivois, Hieronimo Fabrani mon Secrétaire, s'en vint tout effrayé me donner avis que toute la ville étoit ſoûlevée, & qu'il y avoit déja plus de quatre mille hommes dans le Marché ſous les armes, qui ne parloient que de me venir couper la tête dans mon Palais. Il faillit à ſe deſeſpérer, de voir qu'au lieu de m'émouvoir de cet avis, je ne faiſois qu'en rire, & le traittois de bagatelle. Une autre perſonne vint auſſi-tôt me le confirmer, avec pour le moins autant d'inquiétude, & d'appréhenſion que lui. Je commandai pour lors qu'on me fît amener des chevaux, & envoyant querir le Chevalier de *Fourbin*, je lui donnai ordre de s'en aller dans le Marché, voir ce qui s'y paſſoit, & obſerver ſoigneuſement les viſages & les actions de tout le monde, remarquer quels Chefs paroiſſoient à la tête de tous ces révoltez, & quelle parole il leur auroit oüi tenir. Je me fis apporter des bottes; mais mes valets étoient tellement éperdus, qu'ils ne ſavoient ce qu'ils faiſoient, & cherchoient par tout les hardes dont j'avois beſoin, qu'ils tenoient entre les mains. A peine avois-je achevé de me botter, que le Chevalier de *Fourbin* vint me rapporter, qu'il avoit trouvé cinq ou ſix mille hommes ſous les armes dans le Marché, *Gennare* & *Vincenzo d'Andrea* à leur tête; que tout le monde y étoit fort é-

mû, & que l'on crioit continuellement, *Vive Dieu, & le Peuple.* Je me réjoüis de cette nouvelle, jugeant bien, puiſque dans leurs cris, le nom d'Eſpagne n'étoit pas mêlé, que ce n'étoit qu'une ſédition, que ma préſence calmeroit auſſi-tôt. Il me preſſa de deſcendre promptement & de monter à cheval, pour être en état de me faire voir, & de me défendre.

A l'arrivée de ces mutinez j'entendis en même temps un grand bruit devant mon Palais, & me mettant à la fenêtre pour voir ce que c'étoit, j'apperçûs tout le Peuple qui n'avoit point d'armes, qui s'enfuyoit de peur, voyant venir tant de gens armez droit à mon Palais; Je leur fis ſigne du chapeau de s'arrêter, leur criant que ce n'étoit rien qu'un petit deſordre auquel j'allois remédier à l'heure même. Je déſcendis auſſi-tôt, & montant ſur un grand Courſier haleſant qu'on m'avoit amené, je pris douze ou quinze mouſquetaires des plus adroits de la garde, qui ce jour-là étoient du Regiment de *Diego Perés*; il ſe mit à la tête, & je leur commandai de ſe tenir devant mon cheval, pour faire ce que je leur ordonnerois. J'envoyai en même temps à tous nos poſtes, pour veiller à leur ſûreté, & faire qu'on s'y tint ſur ſes gardes, de peur que les ennemis ne ſe prévaluſſent du deſordre qu'apparamment il devoit y avoir dans la ville: Après quoi je me mis à marcher; & à peine avois-je fait deux cens pas, que je rencontrai proche de la Porte Capoüanne, vis-à-vis d'une Chapelle nommée Sainte Catherine, *Vincenzo d'Andrea* l'épée

pée à la main, monté ſur une haquenée Iſabelle à crins blancs, que *Polito Paſtena* avoit donnée à *Gennare*, & lui en même poſture ſur un courſier noir à la tête des ſeditieux, criant continuellement Vive Dieu & le Peuple. Dès qu'ils furent à trente pas de moi, je fis faire une décharge ſur eux, recommandant bien à mes mouſquetaires de tirer droit; dequoi ils s'acquittérent ſi mal, qu'il n'y eût perſonne ni de tué ni de bleſſé. Alors *Vincenzo d'Andréa*, & *Gennare* cherchérent leur ſalut dans leur fuite. Ce dernier regagna le Tourjon des Carmes, où il ſe renferma, tellement épouvanté qu'il n'oſa paroître de tout le jour, ni ne voulut y laiſſer entrer perſonne; l'autre regagna par la vîteſſe de ſon cheval le Marché, pour de-là prendre une retraitte aſſurée. Je m'avançai auſſi-tôt vers tout ce peuple mutiné; & leur demandant qui leur avoit fait prendre les armes, & pour quel ſujet, ils me dirent que l'on leur avoit voulu perſuader, que je ſongeois à me retirer, & les abandonner à la fureur des Eſpagnols, après avoir pillé & fait emporter tout ce qu'il y avoit de plus riche, & de plus précieux dans la ville. Je leur repartis que depuis le temps que j'étois parmi eux; ils avoient pû remarquer que mon foible n'étoit pas l'avarice, & que l'on n'auroit jamais lieu de m'en accuſer; Mais que s'ils m'en croyoient coupable, & ajoûtoient legérement foi aux traîtres qui me vouloient décrier auprès d'eux pour les ruiner plus facilement, & s'ils n'étoient pas ſatisfaits de ma conduite & de mes ſervices, qu'il faloit me le témoi-

gner, ſans venir tumultuairement pour m'égorger, & qu'ayant des Felouques toutes prêtes à la pointe de Poſilippe, & le vent favorable, pour m'en retourner, ſi j'étois aſſez malheureux pour leur déplaire, je m'irois embarquer à l'heure même; Mais qu'ils verroient après, ſi *Gennare*, & *Vincenzo d'Andrea*, qui avoient eû aſſez de pouvoir ſur eux pour leur faire prendre les armes contre moi, leur ſeroient & plus utiles, & plus fidéles, & s'ils pourroient les garantir de la vengeance, & de la cruauté des Eſpagnols, empêcher les ſaccagemens, & les incendies de leur ville, aſſurer l'honneur de leurs femmes, conſerver leurs biens, & leur vie, auſſi-bien que celle de leurs enfans, ce que j'avois fait juſques-ici, & leur procurer la liberté & le repos, comme je leur promettois, pourveu qu'ils euſſent à l'avenir plus de tendreſſe, & d'amitié pour moi, plus de reconnoiſſance de mes ſervices, & moins de créance à des traîtres, qui me vouloient faire périr, pour les remettre ſous la tyrannie des Eſpagnols.

Tous ces révoltez furent attendris par mon diſcours, & ſe récriérent qu'ils ne méritoient pas l'amour que j'avois pour eux; Qu'ils vouloient tous mourir pour moi, & qu'il faloit traîner pas les ruës, & pendre par les pieds, tous ceux qui ne m'aimeroient pas, ou qui refuſeroient de m'obeïr. Suivez moi donc mes enfans, leur dis-je, venez avec moi appaiſer le deſordre de la ville; je veux établir le repos, & employer ce qui me reſte de vie pour vous tirer à jamais de l'oppreſſion. Je conti-

continuai mon chemin vers le Marché, ſuivi de tout ce monde qui me donnoit mille benédictions, & ne crioit plus que *Vive Dieu & ſon Alteſſe*, ſans plus parler du Peuple, pour faire voir qu'il étoit perſuadé que mon interêt & le ſien, étoient la même choſe. En arrivant dans le Marché, je tins à peu-près, à tous ceux que j'y rencontrai, le même diſcours que je venois de tenir aux autres, qui fut ſuivi des mêmes démonſtrations de reſpect, & d'amitié. *Onoffrio Pagano*, un des plus affectionnez à Gennare, & de ceux auſſi qui m'étoient les plus ſuſpects, ſe trouva envelopé avec ſa Compagnie, & me fut amené en lui tenant toûjours vingt pointes d'épées dans l'eſtomac, ou dans les reins; l'on fit auſſi mettre les armes bas à toute ſa Compagnie; & après lui avoir fait une ſevére reprimende, de les lui avoir fait prendre, ſans mon ordre, & d'avoir été un de ceux qui marchoient a la tête des gens pour venir attenter à ma vie, m'ayant donné des marques de ſon repentir, ou pour mieux dire de ſa peur, je lui pardonnai, en lui ordonnant de ſe retirer à ſon quartier, & de tenir la main que toutes choſes y fuſſent paiſibles.

En ſortant du Marché, je vis venir tout le long d'une ruë une grande affluence de peuple, & trouvai que c'étoit l'Elû du Peuple, qui ayant ramaſſé tout ce qu'il avoit pû de gens, s'en venoit joindre *Gennare*, & *Vincenzo d'Andréa*. Il ſe faiſoit porter dans une chaiſe découverte, l'épée à la main, & au lieu d'appaiſer le tumulte, il tâchoit par ſes

diſcours, d'émouvoir une nouvelle ſédition. Il demeura tout interdit à mon abord, & ſa ſurpriſe augmenta davantage, quand il vid que ceux qui l'accompagnoient s'étoient rejoints à ceux de ma ſuite, & ne crioient plus que comme les autres, *Vive Dieu & ſon Alteſſe*. Tout le Peuple me regardoit, & faiſant ſigne de la main, me demandoit la permiſſion de lui couper la tête, & de le trainer par les ruës. Je fis ſigne que je ne le voulois pas, & le voyant un peu remis, je lui demandai ce qu'il prétendoit, & où il alloit. Il me répondit qu'ayant appris qu'il y avoit du ſoûlevement dans la ville, il s'en venoit me chercher pour recevoir mes ordres, & ſavoir ce qu'il auroit à faire. Je lui ordonnai d'aller faire mettre bas les armes à tous les habitans, faire aſſembler le Corps de Ville dans Saint Auguſtin, pour de-là me venir trouver chez moi, & ſavoir ce que je leur vôudrois commander dans cette préſente conjoncture. *Vincenzo d'Andréa* rencontra le Chevalier de Fourbin, qui l'ayant abordé lui demanda qui vive, lui tenant le piſtolet dans l'eſtomac, il lui répondit Dieu & le Peuple, & comme l'on diſoit ordinairement de même, il n'oſa lui laſcher ſon coup, mais voulut ſeulement me l'amener; ce que l'autre appréhendant, ſe ſauva devant lui de vîteſſe de cheval. Mon malheur voulut, que faute de m'être expliqué ſur ce ſujet avec le Chevalier de *Fourbin*, & craignant que je ne le blâmaſſe, s'il eût fait quelque violence ſans mon commandement, il manqua à me défaire de l'hom-

l'homme de Naples le plus dangereux, & dont la perte m'eût été la plus néceſſaire.

Je fis enſuite tout le tour de la ville, que ma préſence & mes diſcours mirent en repos; & repaſſant à Porto, l'on me vint donner avis que l'on ſe retranchoit à la Piétra del Peſcé, quartier d'*Onoffrio Pagano*. J'envoyai deux jeunes hommes, nommez *les Rigues*, qui y étoient fort accreditez, dire de ma part au Capitaine, que ſi à mon paſſage je ne trouvois les retranchemens abbatus, ou ſi j'y voyois la moindre émotion du monde dans les eſprits, je le ferois pendre par un pied. Il obéït ponctuellement à mes ordres, avec des marques d'un reſpect, & d'une ſoûmiſſion toute entiere; Et laiſſant toutes choſes tranquilles dans la ville, je me retirai à mon Palais, pour y attendre l'Elû du Peuple, avec les Capitaines des Ottines, que j'avois commandez de s'y rendre, pour ſavoir de moi ce qu'ils avoient à faire ſur un ſujet ſi dangereux, & ſi délicat.

Ce grand tumulte ſe paſſa comme un feu de paille; Et comme il avoit commencé ſans raiſon, il finit auſſi ſans effuſion de ſang, quoi que ſelon toutes les apparences, les ſuites en duſſent être & fâcheuſes, & ſanglantes. L'Elû du Peuple m'étant venu trouver, ſuivi de tous les Capitaines des Ottines, & Corps de Ville, je lui fis des plaintes du procédé qu'il avoit tenu, & d'avoir travaillé plûtôt à émouvoir le Peuple qu'à l'appaiſer, & lui dis que quand il arriveroit de pareilles rumeurs, il faloit venir ſavoir de moi de quelle façon l'on s'y devoit gouverner & recevoir

mes

mes ordres : Que la choſe s'étant ſi bien paſſée, je voulois encore une fois donner des preuves de ma clemence ; Mais que ce ſeroit pour la derniére, puiſqu'à la premiere ſedition qui arriveroit, j'en ferois faire des châtimens exemplaires. Il me pria, après m'avoir mille fois demandé pardon, de l'accorder à *Vincenzo d'Andréa*, ce que je fis à la priere des Capitaines des Ottines, & ſûreté pour venir reconnoître ſa faute, & ſe jetter à mes pieds. Il arriva un moment après, & ſe mettant à genoux devant moi, il voulut ſe juſtifier, & me faire des excuſes ; me proteſta qu'aprés la grace que je lui faiſois de la vie, reconnoiſſant que ſon crime devoit lui attirer les plus ſevéres punitions, il ſeroit à l'avenir plus fidéle & plus ſoûmis qu'homme du monde. Je lui dis qu'il devoit bien remercier le Corps de Ville, d'avoir intercedé pour lui, & que je le conſiderois trop, pour lui pouvoir rien refuſer ; Que l'attentat qu'il avoit voulu faire à ma vie, méritoit les plus cruels ſupplices ; qu'il prit garde de près à ſa conduite, puiſqu'il ne pouvoit plus deſormais faire de fautes legéres, après tant de rechûtes, & qu'il ſe reſſouvînt combien de marques il avoit reçû de ma bonté, & avec quelle ingratitude il les avoit reconnuës, & quelle avoit été l'opiniâtreté de ſa malice ; Que je l'obſerverois de près, ſachant & tous ſes ſentimens, & toutes ſes intrigues, & que j'aurois ſi bien l'œil ſur lui, qu'à la moindre fauſſe démarche, il ſe trouveroit puni comme un perturbateur du repos public, un traître à ſa Patrie, & un correſpondant de ſes Tyrans.

Tyrans. Enſuite me mettant à le railler, je lui conſeillai de ne prendre jamais les armes, qu'il tenoit ſon épée de ſi mauvaiſe grace, qu'il ne ſe devoit plus faire voir en cette poſture ridicule, & ſe contenter de la plume, dont il ſe ſervoit mieux, & qui lui étoit plus ſéante entre les mains.

J'envoyai commander à *Gennare* de me venir trouver ſur ma parole, & qu'il ſe rendit promptement chez moi, durant que j'étois en humeur de pardonner. Il ſe réſolut de m'obéir, mais dans la crainte d'être déchiré par le Peuple en chemin, il m'envoya demander de mes gardes pour l'eſcorter, qui ne lui furent pas inutiles; les femmes lui criant mille injures, & le menu Peuple ſe voulant à tous momens jetter ſur lui. En arrivant il ſe mit à genoux devant moi, & s'en vint me baiſer les pieds, pleurant à chaudes larmes, & tremblant, étant naturellement fort peureux. Je le tins aſſez long temps en cet état, ne pouvant me parler, & ne faiſant que me conjurer par Nôtre-Dame des Carmes, & Saint Gennare de lui donner la vie, m'embraſſant les genoux de toute ſa force. Je le fis relever, en l'aſſûrant que j'avois oublié tous ſes crimes, & qu'il n'avoit plus rien à craindre, pourveu qu'à l'avenir il fût plus ſage & plus fidéle. Je lui reprochai que ſans mon arrivée à Naples il ne pouvoit nier que l'on ne le deût faire mourir le lendemain; Que c'étoit la troiſiéme ſédition que je lui pardonnois; Qu'il avoit ſouvent attenté ſur ma vie, & que je ſavois à quelle intention il m'étoit venu chercher chez *Gaſpard de Roméro*; Que

je

je n'ignorois pas ſes correſpondances avec les ennemis, dont je pourrois lui dire toutes les particularitez ; Que j'étois informé de ſes négociations avec la France pour me perdre, & qui avoient empêché que je n'en reçuſſe des aſſiſtances, & le Peuple du ſecours ; Et qu'il jugeât lui-même, ce que pouvoient meriter toutes ſes ingratitudes pour moi, & ſa perfidie pour ſon païs. Il ne me répondit que par des larmes, & ſe rejettant à genoux, me crioit inceſſamment miſericorde. Je lui dis, à la conſidération du Corps de Ville, je vous l'accorde ; Mais ſachez que c'eſt pour la derniere fois, & je veux pour ma ſeureté, mettre garniſon dans le Tourjon des Carmes ; Je ne vous en oſterai pas neantmoins le commandement ; Vous y demeurerez avec les ſix-vingts hommes que vous y tenez, pour vôtre ſeureté, & vôtre garde ; & j'y ferai entrer tous les ſoirs une des Compagnies du Peuple, qui ſe relévera tour à tour ; Et de cette façon je n'aurai plus d'inquiétude que les ennemis y puiſſent rien ménager ; Vous en ſerez toûjours le maître, tant que vous ſerez fidéle, & ſi vous ceſſez de l'être, je tiendrai, & vôtre place, & vôtre perſonne entre mes mains : Et à même temps, je commandai *Matheo d'Amore* de s'y rendre, avec ſa Compagnie, & à *Gennare* d'envoyer l'ordre de l'y recevoir, & juſques à tant que j'euſſe été obei, je le retins pour ſeureté auprès de moi. Ainſi je profitai de cette ſédition d'avoir augmenté mon crédit, & de m'être aſſuré du poſte le plus important de la ville. *Matheo d'Amore* me donnant avis que

ſes

ſes gens avoient été reçus, je congédiai le Corps de Ville, & *Gennare*, qui depuis ne vint plus chez moi, m'alleguant pour excuſe qu'il n'y avoit plus de ſeureté pour lui dans la ville, le Peuple ayant conçû depuis cette derniére émeute une ſi grande haine pour lui qu'il ne pouvoit plus ni le voir, ni oüir nommer ſon nom qu'avec horreur. Je dépêchai toute la nuit à *Auguſtin de Liéto*, afin qu'il fît le plus de diligence qu'il pourroit, pour m'apporter de l'argent, après quoi mes affaires devoient être aſſurées, & mon entrepriſe bien-tôt finie ; & pour donner la nouvelle à Rome du bon ſuccès de cette heureuſe journée.

Cependant l'Auditeur général étant revenu d'Averſe me rapporter les informations qu'il y avoit faites, je fis achever le procès du Meſtre de Camp *Antonio de Calco*, & du Capitaine de cavalerie *Andrea Rama*, qui ſe trouvans convaincus d'avoir voulu débaucher mes troupes, & les mener aux ennemis furent condamnez à mort; & voulant s'en racheter pour vingt mille écus, quoi que j'en euſſe grand beſoin, je crus qu'un exemple m'étoit encore plus néceſſaire. *Marco Piſano* me demanda ſon renvoi, d'autant qu'il étoit tonſuré, devant la Juſtice Eccleſiaſtique, que je lui refuſai, diſant que je ne reconnoiſſois pas pour un homme d'Égliſe, un Officier qui étoit actuellement les armes à la main, à la tête des troupes. Le douziéme de Mars, l'exécution s'en fit publiquement au milieu du Marché, avec un applaudiſſement général, & leurs biens étant confiſquez, je

fis

fis d'inutiles diligences, pour rechercher l'argent qu'ils m'avoient offert, qui ſe trouva ſi bien caché, que je n'en pus avoir de nouvelles, & n'en profitai que d'une haquenée porcelaine fort belle, & fort bonne, que je donnai au Chevalier de *Fourbin*, qui fut tuée ſous moi le jour que je fus pris priſonnier.

Les Eſpagnols étant réduits à la derniére extrémité, & n'ayans pas à peine des vivres pour leurs troupes, & pour leurs garniſons des Châteaux, ſe voulant décharger de la nourriture des gens inutiles, permirent à tout le Peuple de leur côté, de ſe retirer vers le nôtre, & nous en vîmes en deux jours de temps, arriver une ſi grande quantité, qu'il fut aiſé de s'appercevoir de leurs penſées. Il eût été à propos de ne pas recevoir tant de gens, & de les laiſſer chargez de leur nourriture: mais après deux jours de refus, comme nous n'étions pas ſi preſſez qu'eux de vivres, j'eus pitié de voir perir de faim un ſi grand nombre de perſonnes, & touché de compaſſion, je reçus à la priere de leurs parens & amis, tous ceux qui ſe voulurent rétirer auprès de nous, puiſque c'étoient des gens du païs, pour qui ils avoient pris tant de haine, qu'ils euſſent bien voulu en exterminer juſques au dernier. Je ne ſongeois qu'à pouſſer le temps avec l'épaule, voyant mes affaires ſi bien diſpoſées, que j'étois aſſuré, avec un peu de patience, de les voir heureuſement terminer. Je m'appliquai ſeulement à faire amaſſer des bleds pour pouvoir remettre Naples dans l'abondance; & envoyant l'ordre à ceux qui commandoient pour moi, d'a-

d'amaſſer tout ce qui s'en pourroit aſſembler, avec promeſſe de le faire payer aux proprietaires, l'on mit enſemble en Pouille, cent cinquante mille charges de bled, & quatre-vingts mille dans la Baſilicate, dont le prix fut arrêté à aſſez bon compte: Et comme il ne me pouvoit venir commodément à cauſe de la ville d'Ariane qui en empêchoit le chemin, je m'appliquai à rechercher les moyens de m'en rendre le maître; ce qui me fut facile, par une négociation que j'eus avec le Marquis de *Buonalbergo*, qui à mon grand regret eut pour lui une ſuite malheureuſe. Il m'envoya un Religieux, pour m'aſſurer de ſes ſervices, & me propoſer de l'envoyer aſſiéger, afin que me la faiſant remettre entre les mains, il demeurât priſonnier de guerre, & que m'étant conduit, & le laiſſant aller enſuite ſur la parole qu'il me donneroit de ne plus porter les armes contre moi, il pût, ſans ſoupçon ſe tranſporter en Calabre, y faire déclarer ſes parens & amis, & s'emparer de la plûpart des places fortes de cette Province, où il avoit beaucoup de crédit, étant riche, & de la noble & ancienne Maiſon de *Spinelli*. Je laiſſe à juger de la joye que je reçus de cette agréable nouvelle. J'y fis en même temps marcher ſix mille hommes, mille de la Cave, commandez par *Diégo Sorrentino*, que j'avois fait Meſtre de Camp après l'attaque des poſtes, où il avoit ſi bien fait ſon devoir, autant de Nochére ſous leurs Chefs ordinaires, & le reſte de Saint Severin, & des troupes de *Paul de Naples*, qui obeïrent depuis ſa mort à *Horatio Vaſſallo*, & *Die-*

Diego Vaſſallo ſon oncle, & fis Général de ce Corps, le Sieur de *Villepreux* à préſent Major de Bourdeaux, à qui je confiai tout mon deſſein. Ariane étant inveſti, les Habitans prirent les armes en ma faveur, & tuant à la porte, l'Auditeur *Carlo Ruſſo* qui la vouloit défendre, & le *Veneroſo*, Secrétaire du Duc de *Salſe* Préſident de la Province de Monte-Fuſcolo, qui s'étoit jetté dedans, après avoir abandonné Monte-Fuſcolo, quand *Piétro Creſcentio* s'en étoit emparé. Après la mort de ces deux hommes, la ville d'Ariane ſe rendit, ſans avoir été pillée. Le Duc de *Salſe*, & ſes deux enfans, le Marquis de *Buonalbergo*, & ſon fils Dom *Carlo Spinelli*, Dom *Luigi Cavaniglia*, & ſon frére, ſe retirérent dans le château qu'ils rendirent à compoſition, la vie ſauve; à condition de m'être conduits priſonniers. Mais tous nos gens de guerre s'étant enyvrez pour ſe réjouir d'un ſi bon ſuccès, ceux de Saint Severin accoûtumez à toutes ſortes de méchancetez, de deſordres & de cruautez, par l'exemple de Paul de Naples, s'en allérent prendre ces Meſſieurs, & les trainant au milieu de la place, quelque effort que put faire le Sieur de *Villepreux* pour remédier à ce deſordre, que ces canailles deſarmérent & liérent, ils tuérent de ſang froid entre deux Capucins, qu'il avoit demandez pour ſe confeſſer, le Duc de *Salſe*, de trois arquebuſades, & lui coupérent la tête, comme ils firent enſuite au *Bonito*, & au Marquis de *Buonalbergo* le meilleur de mes amis, & dont j'attendois de grands & conſidérables ſervices; & à peine les deux

Ca-

Cavanigles, les enfans du Duc de *Salſe*, âgez de quinze ou ſeize ans, & Dom *Carlo Spinelli*, qui n'en avoit que quatorze, purent échaper de la fureur de ces Barbares: qui après cette horrible action, vinrent ſe jetter aux pieds du ſieur de *Villepreux*, & lui demander pardon de la violence qu'ils lui avoient faite, lui proteſtant de lui obeïr deſormais, ne s'étant portez à l'outrager, que de peur qu'il les empéchât de faire ce maſſacre qu'ils avoienr réſolu; après quoi, il les congédia, ne reſervant que ce qui lui étoit néceſſaire de garniſon, pour la défenſe d'Ariane, dont je lui avois donné le Gouvernement, choiſiſſant les meilleurs ſoldats, & les plus ſages. L'on peut juger de la douleur que je reçus de cette étrange nouvelle, qui fut cauſe que je ne pus reſſentir la joye d'une ſi importante conquête, qui me tiroit tout-à fait de la néceſſité, m'aſſurant des vivres en ſi grande abondance, que je ne pouvois plus en manquer, ayant le chemin libre pour en faire venir ſans eſcorte, pour plus de deux ans.

A deux jours de là, les priſonniers me furent amenez, les deux *Cavanigles* liez, & les autres libres, pour être des enfans. Je fis à même temps mettre en liberté les *Cavanigles*, à condition de ne plus porter les armes contre moi. Je renvoyai les enfans du Duc de Salſe chez leurs parens, après leur avoir témoigné la douleur que j'avois reſſentie de la mort de leur pére, & leur avoir fait cent careſſes, & promis d'adoucir par mes graces, la perte qu'ils avoient faite, & qu'ils reſſen-

reſſentoient ſi vivement. Pour Dom *Carlo Spinelli*, je l'embraſſai chérement, donnai des larmes au malheur de ſon pére, lui promis de lui en ſervir à l'avenir, & de reconnoître en ſa perſonne, les obligations que je lui avois, & le retins chez moi juſques à tant que j'euſſe des nouvelles de ſes parens, auſquels je témoignai par des lettres, la part que je prenois à leur affliction, dont j'étois auſſi ſenſiblement touché qu'ils le pouvoient être. Ce pauvre enfant, fort ſpirituel & fort bien fait, reçût avec tant de reconnoiſſance tous les témoignages de mon déplaiſir, & de mon amitié, qu'il me promit de n'en jamais perdre la mémoire, & d'être toute ſa vie attaché inſéparablement à mes intérêts. Au bout de quelques jours je le remis entre les mains de ſa grand' mére la Princeſſe de *Saint Georges*, qui me l'envoya redemander : Et j'avouë qu'une des choſes que j'ai reſſenti davantage dans ma priſon, fut de n'avoir pas eû le temps de châtier les auteurs d'une ſi horrible cruauté, dont je ne me conſolerai de toute ma vie.

Les Bandits de tout le Royaume, me faiſant tous les jours de nouveaux embarras, & de ſemblables actions; je réſolus de prendre mon temps pour me défaire de tous les Chefs, qui par leurs violences & ſaccagemens, rendoient inutiles tous les ſoins que je prenois d'attirer à moi toute la Nobleſſe, & dès que quelqu'un me paroiſſoit affectionné, ils tâchoient de le dégoûter par de mauvais traittemens. *Polito Paſtena* étoit le premier à faire de pareilles choſes, ne ſouhaittant pas que

que les affaires du Roiaume ſe pacifiaſſent, jugeant bien qu'il ne pourroit plus voler impunément, ni conſerver l'autorité qu'il avoit à Salerne, & dans toute la Principauté Citra, où il regnoit ſouverainement. J'avois donné des ſauvegardes au Duc de *la Rocque* pour quelques-unes de ſes terres, que ne reſpectant pas, il envoya piller comme par dépit de ce qu'il avoit eû recours à moi. Je lui en écrivis une lettre fort ſeche, à laquelle il me fit réponſe par un Prêtre, auquel je demandai ſi j'avois été obeï : il me répondit que non, & me voulut faire des excuſes; je ne les écoutai pas, & déchirai la lettre qu'il m'apportoit ſans la lire, & lui dis en colére, Je ne veux pas de repliques à mes ordres, j'entends qu'ils ſoient exécutez ponctuellement & promptement ; *Polito Paſtena* veut faire l'indépendant & le petit Souverain; dites-lui de ma part, que s'il continuë à en uſer de même, je lui apprendrai ſon devoir, & le châtierai ſelon ſon mérite ; il n'eſt point en ſeureté dans Salerne, ni au milieu de ſes Bandits contre ma puiſſance & mes reſſentimens, & en quelque lieu qu'il ſe retire je ſaurai bien l'attaquer, & ſerai auſſi maître de ſa tête que je l'ai été de celle de *Paul de Naples* ; Mais que s'il change de conduite, & eſt à l'avenir plus ſoûmis, & plus obeïſſant à mes commandemens, je l'aimerai & le conſidérerai comme j'ai fait juſques ici, & lui donnerai plus de crédit & d'autorité que par le paſſé. Son envoyé lui porta cette réponſe, qui le fit trembler, tout aſſuré qu'il étoit; je le reconnus par ſon procedé, faiſant

à

à l'heure même rendre juſques à la moindre choſe qui avoit été priſe, & ſatisfaiſant ſans replique, & ſans remiſe, à tout ce que je lui ordonnai depuis. Son chagrin ne fut pas moindre pour être diſſimulé, & reſſerrant plus étroitement ſes liaiſons avec *Gennare*, il lui envoya une dépêche pour les Miniſtres de France, leur offrant, que ſi l'armée navale vouloit venir à Salerne, il la remettroit entre les mains des François; & qu'il feroit joindre tous les Bandits de Saint Severin, de la Cave, & de Nocéra, au nombre de ſix mille hommes: Ce qui cauſa l'entrepriſe malheureuſe de Monſieur le Prince *Thomas*, dont les Eſpagnols étant avertis par cette dépêche, qui après ma priſon leur tomba entre les mains, leur fit à l'arrivée de l'armée, occuper Angry, qui eſt le paſſage des montagnes, & ayant par-là empêché la jonction des gens des trois terres que j'ai nommées, lui fit appréhender quelque trahiſon, veu que l'on n'exécutoit rien de ce qu'on lui avoit fait eſpérer. Cela l'obligea de ſe rembarquer avec bien de hâte, & peu de réputation: dequoi j'avouë n'avoir pas eû peu de joye, de voir qu'il n'avoit pas pû, avec de puiſſantes intelligences, l'armée du Roi, & un Corps conſidérable de troupes à débarquer, faire aucun effet; au lieu que j'avois ſeul, & ſans aſſiſtance ſoûmis un grand Royaume, & m'y étois maintenu cinq mois, quoi que l'on eût voulu décrier ma conduite, & m'ôter l'honneur des choſes extraordinaires, & ſurprenantes que j'avois faites, par ma ſeule adreſſe, & ma vigueur.

L'Elû

L'Elû du Peuple continuant toûjours ſes commerces avec les ennemis, me fit réſoudre à l'en châtier : & comme par l'autorité que lui donnoit ſa charge, il m'eût été hazardeux de le faire publiquement & par les voies de la Juſtice ; je réſolus de le faire indirectement, & avec tant d'adreſſe, que je ne puſſe en être ſoupçonné, & que ſa mort fuſt attribuée à une émotion populaire. Les gens du quartier de Porto me vinrent avertir qu'ils avoient eû avis par quelques-unes de leurs Felouques, qu'il en faiſoit charger en l'iſle de Procetta, dont il étoit, de toutes ſortes de rafraîchiſſemens pour envoyer aux ennemis. Je leur confirmai cette nouvelle, & les animai de telle ſorte contre lui, qu'ils réſolurent, ſur l'heure même, de lui aller couper la tête : je leur défendis expreſſément de l'entreprendre, leur promettant de le faire arréter le jour même, de lui faire faire ſon procès, & de le faire mourir juridiquement, m'étant important de tirer ſa confeſſion par les tourmens, & la connoiſſance de tous ceux de ſa caballe, & qui maintenoient des intelligences avec les Eſpagnols. Je les renvoyai puis après en leur recommandant le ſecret ; & voulant me ſervir de cette belle diſpoſition, je commandai à *Cicio Batimiello*, & à *Peppo Ricco*, gens fidéles & réſolus, & propres à exécuter une affaire de cette nature, d'aller dîner en ce quartier, pour y maintenir les eſprits échauffez, & des gens prêts pour les ſuivre à l'heure que je le preſcrirois. En ſortant de table, j'appris qu'il y avoit quelque rumeur à Porto, & que l'on y pre-

noit les armes ; Je montai auſſi-tôt à cheval & m'y rendis : Et trouvant tout le Peuple émû, je leur en demandai la raiſon : Ils me dirent qu'ayant appris de nouvelles trahiſons de l'Elû du Peuple, ils ne pouvoient plus le ſouffrir, & étoient réſolus de s'en aller chez lui pour lui couper la tête, & faire traîner ſon corps par les ruës. Je leur défendis d'entreprendre une pareille violence, ne voulant pas ſouffrir qu'il s'en fît dans la ville durant que j'y commandois. Je leur fis quitter les armes, & m'en retournant chez moi, je dis à *Batiniello*, qui me vint conduire, qu'il les fît reprendre, & allât exécuter ſon deſſein, dont je ne pourrois pas être ſoupçonné, après avoir appaiſé le deſordre ; Qu'il n'y avoit point de temps à perdre, ayant appris qu'*Onoffrio Pagano* étoit chez lui, qu'il faloit enveloper dans le malheur d'*Antonio Mazella*.

Etant de retour chez moi, j'entrai dans mon cabinet avec *Marc Antonio Bracacio*, pour l'entretenir. A peine avois-je été un quart d'heure en converſation avec lui, que l'on me vint dire que l'on entendoit un grand bruit de quantité de gens qui venoient tumultuairement devant mon Palais. Je courus auſſi-tôt me mettre à la fenêtre, où à peine étois-je, que je vis venir quantité de peuple qui portoient une tête au bout d'une picque, traînoient un corps attaché par un pied, tout nud, les enfans ayant par les chemins déchiré ſes habits. Je fis arrêter tout ce monde, & demandai quel ſpectacle c'étoit. Ils me répondirent que c'étoit le corps d'*Antonio Ma-*

Mazella Elû du Peuple, & ſa tête que l'on portoit au bout d'une picque; Et voyant *Cicio Batimiello*, & *Peppo Ricco* qui marchoient des premiers, je leur demandai comment ils avoient été aſſez hardis, après la défenſe que je leur en avois faite, d'entreprendre une pareille action; que j'étois bien tenté de les faire pendre. Ils ſe mirent à genoux & me demandérent pardon, permiſſion & ſeûreté de me venir trouver, que je leur accordai. Ils montérent dans ma ſalle, & m'amenérent liez deux beaux fréres d'*Antonio Mazella*, & me dirent qu'après que j'eus appaiſé le tumulte de Porto, on les étoit venu avertir d'une nouvelle trahiſon de l'Elû du Peuple, & d'une conſpiration qu'il avoit fait contre moi, qu'il devoit exécuter le lendemain. Ce qui les avoit ſi fort animez, qu'ils avoient couru l'en châtier à l'heure même, appréhendant que par trop de bonté, & de clémence, je ne vinſſe à lui pardonner, & que quelque punition que je vouluſſe faire d'eux, ils s'y ſoûmettoient de bon cœur, & mourroient ſatisfaits, d'avoir témoigné leur paſſion pour moi, & leur amour pour leur Patrie. Je vous pardonne, leur dis-je, l'indiſcrétion de vôtre zéle: mais ſi jamais vous retournez à faire des choſes ſemblables, j'en ferai une punition ſi exemplaire, que perſonne deſormais dans Naples n'oſera entreprendre des violences de cette nature. Je commandai que pour l'exemple, l'on allât mettre ſa tête ſur l'epitaphe du Marché, & que ſon corps y fût pendu par un pied. Pour ſes deux beaux-fréres, j'en fis à même temps

mettre l'un en liberté, étant assuré de sa fidélité; & pour l'autre, pour l'exemter de la fureur du Peuple, je le fis mener prisonnier dans la Vicairie, & deux jours après, je lui envoyai un passeport, pour se retirer où il voudroit, avec ordre de sortir de la ville.

Ce tragique accident toucha sensiblement les Espagnols, pour avoir perdu un homme sur lequel ils faisoient beaucoup de fondement. *Gennare* en fut furieusement alarmé, & de peur d'une pareille aventure, il se résolut de s'embarquer avec tous ses trésors, sur une Felouque, & de se retirer à Venise. Je lui produisis avec adresse, des Patrons de Felouques apostez, pour le servir, & qui m'en donnant avis, me l'auroient fait surprendre avec tout son bien, qui m'auroit tiré de la nécessité, & terminé en peu de jours toutes mes affaires; & j'aurois pû le prenant sur le fait, en abandonnant la ville, & emportant avec lui tout ce qu'il y avoit de plus beau & de mielleur, le faire pendre avec l'applaudissement général de tout le monde. Il n'auroit pas manqué de tomber dans ce piége qui lui étoit si finement tendu, si le Baron de *Rouvrou* qui épioit soigneusement toutes mes actions pour lui en rendre compte, ne l'eût averti que j'avois donné une audience secrette à des Mariniers; ce qui lui ayant donné du soupçon, l'obligea de s'informer si exactement quels ils pouvoient être, qu'il reconnut que c'étoient ceux qui le devoient embarquer; ce qui lui fit quitter cette pensée, qu'il devoit exécuter le lendemain. Le desespoir où il se vid, d'avoir été découvert, l'obli-

l'obligea d'envoyer un de ſes confidens pour conclure quelque choſe avec Dom *Jüan d'Autriche*, & le Viceroi. Dequoi étant informé par *Auguſtino Mollo*, je crus m'en devoir défaire à quelque prix que ce fût : Ce qui n'étoit pas aiſé, ne ſortant point de ſon Tourjon, & ainſi ne pouvant pas lui faire joüer le même tour qu'à l'Elû du Peuple, ni rien entreprendre ſur lui, qu'à force ouverte, & avec grande effuſion de ſang, puiſqu'il avoit autant de gens dedans, que la garniſon que j'y avois fait entrer.

Auguſtino Mollo me voyant dans cét embarras, me vint trouver le ſoir, & me dit, Je vous apporte dequoi vous ôter *Gennare* de deſſus les bras, ſes trahiſons méritent la mort, il importe fort peu de quelle maniére la juſtice s'en faſſe; voyez cette phiole pleine d'une eau ſi belle, & ſi claire, dans quatre jours elle le punira de toutes ſes infidélitez; ſon Capitaine des Gardes ſe chargera de la lui faire prendre, ſans qu'il s'en apperçoive, n'ayant pas le moindre gouſt du monde. En effet le lendemain, qui étoit un Vendredi, il la lui fit avaler toute entiére à ſon dîner, mais ſoit que la doze en fut trop forte de moitié, ou qu'il n'eût fait tout ſon repas que de choux à l'huile, qui eſt aſſurément le plus grand de tous les contrepoiſons, il lui prit un vomiſſement, en ſortant de table, qui le garentit d'un péril ſi évident, & qui paroiſſoit ſi aſſuré. Il en fut quitte pour un mal de tête, & d'eſtomac, de quatre ou cinq jours, ſans qu'il eût pû prendre aucun ſoup-

çon de ce qui lui avoit été préparé, & qui le devoit emporter ſans reméde.

Je m'apperçus qu'il ſe faiſoit quelque friponnerie dans ma Secrétairerie, dont j'avois deja reçû des plaintes; & une expédition que j'avois refuſée trois fois m'étant préſentée juſques à la quatriéme, pour la ſigner parmi une grande quantité d'autres, j'envoyai querir *Hieronymo Fabrani* mon Secrétaire, & lui ayant fait une ſevere réprimende, je lui dis que je le ferois pendre, s'il retomboit plus dans une pareille faute. Il s'en excuſa ſur ſes Commis, que je lui fis tous chaſſer à l'heure même, à la reſerve d'*Innocentio*, en qui j'avois beaucoup de confiance, & lui ordonnai d'en chercher d'autres, l'aſſûrant qu'à l'avenir, je ne m'en prendrois plus à ſes Commis, mais que ſa perſonne m'en répondroit. Et ſachant que depuis que j'étois à Naples, il avoit amaſſé plus de quarante mille écus, je lui en demandai vingt mille à emprunter, lui promettant de les remplacer de l'argent que j'avois envoyé querir à Rome. Il me répondit que c'étoit un méchant office qu'on lui rendoit, & qu'il n'en avoit point; ce qui m'étoit difficile à juſtifier, ayant mis à couvert tout ce qu'il en avoit amaſſé, & la pluſpart dans des Convents de Religieuſes, pour l'envoyer à Rome, à la premiére occaſion. Son avarice cauſa ma perte: mais il n'en fut pas quitte à ſi bon marché, car il lui en coûta, & tout ſon bien, & la vie même; les Eſpagnols lui ayant fait trancher la tête pour avoir découvert durant ſa priſon, qu'il écrivoit à feu Mr. le Cardinal *Mazarin*, ſes let-

tres

tres ayant été arrêtées à Rome, & renvoyées au Viceroi par le Cardinal *Panſirolle:* il donnoit avis de la facilité qu'il y avoit au retour de l'armée navale de ſurprendre le Château neuf, par une intelligence qu'il y avoit ménagée.

L'on continuoit le procès des priſonniers de l'armée d'Averſe, & du Baron de *Modéne*, que je laiſſois aller en avant, pour ſatisfaire le Peuple, réſolu neantmoins, quand il ſe rencontreroit une occaſion ſeure, de le renvoyer en France, l'ayant reconnu innocent, & n'avoir eû d'autres crimes que ſon malheur, qui l'avoit accablé, pour avoir eû trop de douceur, & de bonté naturelle qui lui firent faire des fautes, quoi qu'il eût toûjours eu de bonnes intentions.

Un Medecin François que j'avois, ſe trouvant convaincu de beaucoup de pilléries, je réſolus, pour être mon domeſtique, de le faire pendre pour l'exemple. Mais toutes les femmes de la ville m'ayant par pluſieurs jours opiniâtrement demandé ſa grace, je ne pus à la fin la leur refuſer, & je le fis demeurer priſonnier, en attendant que je le puſſe chaſſer & faire ſortir du Royaume par la premiére commodité.

L'amitié du Peuple alloit ſe fortifiant pour moi tous les jours davantage, auſſi-bien que leur joye, & le deſeſpoir des ennemis, par l'arrivée des bleds de la Pouïlle, dont le premier convoi fut de trois cens mulets, le ſecond trois jours après de cinq cens, & continuant toûjours en augmentant, juſques au Jeudi de la ſemaine de la Paſſion, qu'il en

vint un de quinze cens ; ce qui faiſoit, que j'avois réſolu le premier jour de Mai de remettre le pain au même prix, qu'il avoit été dans les meilleurs temps; je ne l'avois pas voulu tout d'un coup mettre à ſi bon marché, de peur d'être obligé de le rencherir par après, afin de gagner quelque choſe ſur ce que le bled me coûtoit, pour remettre un fonds de deux cens mille écus dans la Conſervation, comme il étoit accoûtumé d'y avoir; Et pour ne pouvoir plus retomber dans la néceſſité, toutes les ſemaines je le faiſois baiſſer de prix. Et comme il faloit une ſomme conſidérable, pour commencer les premiers achats, je m'aviſai d'un expédient, qui fut de me faire donner la liſte de cent des plus riches Marchands de la ville. Je leur repréſentai que la miſére, & le manque de vivres nous pouvant rejetter dans l'embarras, ils ſeroient les premiers à en ſouffrir, puiſqu'ils ne pourroient éviter le pillage de leurs maiſons, & la diſſipation de tous leurs biens; Qu'il faloit, pour éviter cet inconvenient, me prêter chacun mille écus, & que pour la ſeureté de leur argent, ils nommaſſent deux d'entr'eux, pour tenir les clefs des greniers, & qu'ils ſe rembourſeroient de leurs avances, à meſure que le débit ſe feroit des bleds, & qu'ainſi ils n'avoient rien à hazarder; Que dans quinze jours ils auroient retiré leur ſomme, & moi profité de cinquante mille écus, le vendant un tiers plus qu'il ne me coûtoit. Cet expédient fut approuvé de tout le monde, & pour le mettre en exécution avec plus d'ordre, je fis élire à la place d'*Antonio Mazella*,

zella, pour Elû du Peuple, la perſonne de *Donato Grimaldo*, avec une générale ſatisfaction, pour être un fort riche Marchand, fort homme de bien, & qui n'étoit ſoupçonné d'aucune intelligence avec les ennemis, qui faiſoient cependant les derniers efforts pour éviter leur perte, dont ils ſe voyoient ſi proches, & agiſſant comme des deſeſpérez, ils s'attachoient à tout ce qui leur étoit préſenté. Ils envoyérent des galéres, pour tâcher de reprendre la Tour de Sperlongue. Ils firent ſortir de Gayerte Dom *Martin de Verrio* qui commandoit dans la ville, avec une partie de ſa garniſon, firent marcher des troupes de Capouë, envoyérent d'un côté le Prince de la *Rocque Romane*, & celui de *Minorvine*; & nos Bandits, depuis la défaite du *Papone*, n'oſant tenir la campagne devant eux, ils reprirent avec une legére reſiſtance, ſur la fin de Mars, & Fondi, & Sperlongue.

Du côté de Calabre Dom *Jüan de Saint Severin* faiſoit de grands progrès; il ſe rendoit maître de toute la Province, avoit amaſſé les troupes qu'il m'avoit promiſes, mis enſemble en huile, en ſel, & en ſoye, pour un million d'or d'effets, fait grande proviſion & de poudres, & de ſalpêtres, n'attendant que l'occaſion que je vinſſe en Pouille pour s'y rendre auprès de moi, & pour me conduire toutes ces choſes. Il avoit fait Gouverneur de la Principauté de Stiliane, le Baron *Durand*, qui s'y fortifioit tous les jours, & qui avoit pris Tordamare, poſte important dans la Baſilicate. Il m'y arriva un petit

tit desordre, où je remédiai à l'heure même. *Sabbato Pastore* ayant tiré les garnisons de *Lucéra*, *Foggia*, & *Troya*, pour aller tenter une entreprise considérable, les Princes de *Montesarchio*, & de *Troya*, ces trois places étant dégarnies, s'en saisirent, durant son absence; & par l'avis que j'en reçus, je lui donnai l'ordre d'y retourner: il les trouva abandonnées, les Cavaliers s'en étans retirez sur la nouvelle qu'il venoit à eux. Mais comme les Espagnols sont défians, ils s'imaginérent qu'ils ne s'en étoient rendus les maîtres que par la haine qu'ils avoient pour lui, & que par une pure complaisance, ils en étoient sortis à la priére que je leur en avois faite, & sur l'assurance que je leur ferois raison des sujets de plaintes qu'ils croyoient avoir de lui: & sachant que j'avois des intrigues secrettes avec la Noblesse, ils soupçonnoient le plus souvent que ce qu'elle ne pouvoit s'empêcher de faire n'étoit que pour ne me pas desobliger, ayant pris de trop fortes mesures avec moi. Je ne travaillois pas à les desabuser de cette erreur qui m'étoit avantageuse, les tenant par-là en des inquiétudes continuelles, qui leur faisoient desobliger les gens de qualité, qui, quelques services qu'ils leur rendissent, ne pouvoient les guerir de leurs défiances.

Tout le Royaume s'alloit disposant en ma faveur; j'apprenois à toute heure que quelqu'un s'étoit jetté dans mon parti, & je n'attendois que l'arrivée de nôtre armée, ou celle de mon frére le Chevalier, pour terminer en un jour toutes choses. Je veillois continuel-

nuellement dans Naples, à tous les deſſeins que je pouvois entreprendre, & ayant fait reconnoître la Doüanne de l'huile, & trouvé que les ennemis ne tenoient perſonne dedans, je m'aviſai d'une invention aſſez extraordinaire. Je fis ouvrir un chemin ſous terre, dans un jardin abandonné, auprès du Convent de Saint Sebaſtien. L'on y travailloit continuellement, & faiſant vuider les terres par des caves, en dix jours de temps, je conduiſis une mine de plus de quinze cens pas, capable de paſſer deux hommes de front, qui venoit aboutir à la cîterne de l'huile, de laquelle je fis trois ou quatre jours baigner les pierres de la muraille avec du vinaigre & de l'eau de vie, qui étant diſſoutes par ce moyen, en grattant tomboient ſans aucun bruit toutes par morceaux, & l'on pouvoit la renverſer ſans faire d'effort. Les choſes étant ſi bien diſpoſées pour l'exécution de mon entrepriſe, les Eſpagnols n'en ayant eû aucun ſoupçon, ni perſonne connoiſſance, que ceux qui avoient ſoin de ce travail; je m'y rendis pour faire le plus beau coup du monde, qui étoit, d'introduire deux cens hommes dans la cîterne de l'huile, les faire ſortir dans la cour de la Doüanne, remplacer la cîterne d'un pareil nombre, & tenir tout du long de mon chemin, des gens pour les ſoûtenir, & ſortant de la maiſon, venir attaquer par derriére la Porte du Saint Eſprit, poſte des Officiers reformez Eſpagnols, & le plus conſidérable de tous ceux qu'ils tenoient. J'avois fait mettre trois cens chevaux en bataille dans la place, au devant de la Porte, ſuivis

de deux mille hommes de pied, pour entrer par la ruë de Toléde, & s'en aller droit au Palais du Viceroi, durant que l'on donneroit une alarme générale dans tous leurs quartiers, dont par cette ſurpriſe, je m'emparois ſans aucune reſiſtance. J'étois averti tous les jours qu'ils ne ſe doutoient de rien, puiſque l'on ne les entendoit point travailler; que par un trou, l'on découvroit qu'ils n'envoyoient perſonne dans cette maiſon: & les eſpions que j'avois parmi eux, me rapportoient qu'ils n'avoient aucune défiance, & qu'ils demeuroient fort en repos. La veille, une jeune Religieuſe aſſez belle, qui avoit ſon frére de leur côté, s'étant apperçuë que l'on travailloit, ſans ſavoir à quoi, leur en voulut donner avis, & ayant écrit un petit billet, elle monta ſur la muraille du jardin du Convent de Saint Sebaſtien, afin de le jetter, & elle y reçût malheureuſement une mouſquetade, qui l'ayant tuée toute roide, fut trouvée le billet dans la main, qui me fut apporté, & qui me fit preſſer l'exécution de mon entrepriſe. Je choiſis la nuit du vingtiéme de Mars tout à propos pour une affaire ſemblable, étant fort obſcure & fort pluvieuſe, & faiſant un ſi grand vent, qu'à peine pouvoit-on s'entendre les uns les autres. Ayant mis mes troupes en bataille, je voulus aller reconnoître cette cave pour y faire entrer enſuite mes gens, & rompre la muraille pour donner. Nous eûmes une alarme par le feu qui ſe prit à la bandoüilliére d'un ſoldat, dont toutes les charges brûlant, firent un aſſez grand bruit; mais ayant re-

reconnu ce que c'étoit, ce ne fut qu'une matiére de riſée. J'allai donc juſques au bout de cette mine, & entendant picquer au deſſus de moi, je m'arrêtai pour écouter, & reconnus bien que nous étions découverts, de quoi je fus éclairci, quand je vis par un trou, qu'il il y avoit deux cens hommes dans la cîterne de l'huile qui nous attendoient avec beaucoup d'impatience. Je me retirai à l'heure même, & par quelques trous qu'ils firent ils nous tirérent deux mouſquetades. Il n'y avoit que trois heures que mon affaire étoit découverte, comme j'appris peu de jours après; & j'employai le reſte de la nuit à faire boucher & terraſſer l'entrée de cette cave, de peur que les ennemis ne ſe puſſent ſervir de nôtre travail contre nous: & j'eus bien du déplaiſir de voir qu'après douze jours de peine inutile, j'euſſe manqué par la trahiſon d'un Capitaine, à me rendre maître de tous les quartiers des Eſpagnols; ce qui étoit infaillible & aiſé, à ce qu'ils m'ont eux mêmes avoüé depuis.

Ils recommencérent à former des conjurations contre moi, & par le moyen de *Vincenzo d'Andréa*, ils firent un deſſein qu'ils ménagérent ſi adroitement, que je ne pouvois éviter d'être aſſaſſiné, ſi je n'en euſſe été averti. Le matin du vingt-troiſiéme de Mars, *Auguſtino Mollo* me vint trouver ſur les ſix heures, & m'amena un Gentilhomme Sicilien, homme d'eſprit & de réſolution, que le Duc de *Médina de las Torrez*, étant Viceroi, avoit fait venir exprès à Naples pour lui donner la commiſſion de pourſuivre tous

les

les Bandits du Royaume. Il étoit des amis de *Vincenzo d'Andréa*, qui par la confiance qu'il avoit en ſa perſonne, lui avoit déclaré ſon ſecret, dont il me vint rendre compte. Il me dit qu'il avoit envoyé à Dom *Jüan*, & au Comte d'*Oguate* pour ajuſter avec eux les conditions, & les récompenſes que l'on donneroit à *Cicio de Regina*, Capitaine du Régiment de *Sebaſtien de Landi*, Meſtre de Camp de la Porte d'Albe, & aux autres conjurez qui me devoient arquebuſer le vingt-cinquiéme de Mars, durant que j'entendrois la Meſſe dans l'Egliſe de l'Annonciade; & que ſi je faiſois obſerver ſoigneuſement *Gennaro Pinto* fils du Maître du Banco de li Poveri, on le trouveroit ſaiſi de toutes les inſtructions, & de tous les ordres, étant celui qui avoit été chargé de cette commiſſion, pour être perſonne ſpirituelle & affidée de *Vincenzo d'Andréa*: & il m'aſſura de me venir informer de tout ce qu'il apprendroit de plus. Je donnai les ordres néceſſaires, pour attraper ce traître, qui me furent inutiles, puiſqu'au lieu de revenir par terre, il ſe fit rapporter ſur une Felouque, & vint débarquer à une fauſſe porte qui eſt au pied de la muraille de la Pietra del Peſcé. Ce même Gentilhomme me vint avertir de ſon retour, & que toutes les demandes ayant été accordées, l'exécution ſe devoit faire dans l'Egliſe de l'Annonciade durant la Meſſe, & que *Cicio de Regina* en etoit le Chef, comme il me l'avoit déja dit. Le matin de cette grande journée, j'avertis tous mes confidens de ſe tenir prêts avec leurs Compagnies pour marcher

cher où je leur ordonnerois. *Cicio de Regina* alla poſter tous ſes gens, dont je fus averti, l'ayant fait ſoigneuſement obſerver depuis les avis que j'avois reçu. Comme je fus achevé d'habiller je le vis entrer dans ma chambre, & le regardant fixement pour voir ſi je ne remarquerois rien d'extraordinaire dans ſon viſage, je lui demandai s'il ne deſiroit aucune grace de moi. Je lus attentivement un mémorial qu'il me préſenta, & lui dis, Vous me demandez une choſe preſque impoſſible, que j'ai refuſée à beaucoup de perſonnes de conſidération; mais à un homme que j'aime comme vous, qui a pour moi tant de zéle, & de fidélité, je ne ſaurois me rendre difficile: & prenant une plume & de l'encre, je lui répondis de ma main favorablement ſa requeſte: Avez-vous, lui dis-je, quelque choſe à deſirer de plus, ou pour vous, ou pour vos amis, car je vous jure, que vous ne me ſauriez rien demander, que je ne vous l'accorde. Il me répondit que non. Je l'embraſſai deux ou trois fois, pour voir ſi le bon traittement que je lui faiſois, ne lui donneroit point quelques remords; je ne remarquai en lui aucune altération: & me demandant ſi je n'allois pas à l'Annonciade à la Meſſe, & ſi je ſortirois bien-tôt, je lui répondis, Je m'en vais me mettre dans ma chaiſe: & prenant congé de moi, J'y cours me dit-il, vous y attendre avec mes amis, pour vous faire ma cour. Je balançai ſi je devois faire inveſtir l'Egliſe, & le prendre dedans avec tous les conjurez; mais ne voulant pas l'enſanglanter, jugeant bien qu'ils ne ſe laiſſe-

ſeroient pas prendre ſans défenſe, je fus entendre la Meſſe aux Carmes, feignant qu'il m'étoit ſurvenu une affaire qui m'obligeoit de l'aller communiquer avec *Gennare*. Je commendai à *Sebaſtien de Landi* de ſe tenir tout le jour auprès de lui, me l'amener le ſoir, & le faiſant obſerver le faire arrêter, en cas qu'il ſe voulût échaper. Le ſoir je fis trouver chez moi l'Auditeur général, & ſon Meſtre de Camp me l'ayant conduit, je l'envoyai à la Vicairie, diſant que je ne voulois pas voir un traître & un aſſaſſin. Je m'informai de lui, s'il ne l'avoit point quitté de tout le jour, & s'il ne lui avoit point vû faire d'action extraordinaire. Il me répondit que non; que ſeulement il s'étoit arrêté ſous un portail pour faire de l'eau, où il croyoit qu'il avoit jetté quelque choſe, & mis le pied deſſus pour l'enfoncer dans de l'ordure. J'y envoyai chercher en même temps, & l'on trouva des papiers que l'on me rapporta fort empuantis. Je les ouvris auſſi-tôt, & trouvai une lettre de Dom *Juan d'Autriche*, s'adreſſant à moi, toute ouverte, par où il me mandoit que l'argent qu'il m'avoit promis, étoit prêt à Genes, & qu'il me remercioit de ma bonne volonté; mais que le Roi ſon pére aimant les Napolitains comme ſes enfans quoi que rebelles; il ne pouvoit ſe réſoudre à entrer par les deux poſtes que je lui voulois livrer, pour mettre toute la ville à feu & à ſang, ayant ordre exprès de les traitter avec toute ſorte de clemence, & de bonté, n'ayant d'intention que de les ſoûmettre à ſon obeïſſance, & leur pardonner leur inſolente ſédition. Et il y en avoit

avoit quatre pareilles, distribuées aux conjurez, afin que le premier qui pourroit approcher de mon corps, après ma mort, feignit de la tirer de ma poche, afin d'empêcher par cette lecture, le ressentiment de tout le Peuple. J'envoyai à l'heure même l'Auditeur général; pour lui faire donner la question, avec ordre dès qu'il commenceroit à parler de faire sortir tout le monde, & d'écrire lui-même sa déposition, jugeant bien, que pour retarder son supplice, il embarrasseroit dans son crime quantité de gens considérables, & peut-être de la Noblesse: afin de pouvoir faire grace à qui je le voudrois, & qu'étant le maître de sa confession, je n'en declarasse au public que ce que je jugerois à propos. Il voulut d'abord nier toutes choses: mais cédant à la violence des tourmens, il déclara l'artifice des lettres, dont je viens de parler, pour pouvoir impunément attenter à ma vie, & pour tâcher après, dans l'étonnement public, de porter tous les esprits en faveur de l'Espagne: Que l'on lui donnoit pour récompense, six mille écus, & une Compagnie de cavalerie de la Sachette, dans la Province de Monte-Fuscolo; Que les billets s'en trouveroient dans un Convent qu'il nomma, aussi-bien que la Religieuse qui les avoit entre les mains: Je les envoyai chercher, & les trouvai en ces termes:

Je soussigné Cornelio Spinola, *promets de payer au sieur* Cicio de Regina, *la somme de six mille Ducats, toutes & quantes fois qu'il me rapportera cet écrit, visé de son Excellence le*

*le Comte d'*Ognate, *nôtre Viceroi. En foi dequoi j'ai écrit, & ſigné le préſent Billet de ma main, à Naples le* 22. *Mars* 1648.

CORNELIO SPINOLA.

Billet de S. E. pour le ſieur Cicio de Regina.

Son excellence m'a commandé de vous faire ſavoir, que pour recompenſe de ſervice, il vous a accordé une Compagnie de la Sachette dans le département de Monte-Fuſcolo, ordonnant qu'en vertu du préſent Billet vous en ſoyez mis en poſſeſſion, à Naples ce 22. *Mars* 1648.

DIEGO ROMERO.

Ces deux billets m'éclaircirent tout-à-fait de ſon entrepriſe, & il conta particuliérement le détail de la maniére dont il la prétendoit exécuter. Les Eſpagnols avoient jetté trente ou quarante Officiers dans la ville. Dom *Antonio de Saint Severin* m'a dit quand j'étois priſonnier à Capouë, qu'il avoit cinquante hommes pour ſortir de quelques maiſons voiſines, où ils étoient cachez, pour appuyer les conjurez, & leur faciliter leur retraite. Mais des gens de qualité m'ont aſſuré qu'il n'y étoit pas ſeulement, & qu'il s'en vouloit faire honneur, pour paroître zélé pour les Eſpagnols, & ne pas être ſoupçonné d'intelligence avec ſon frére Dom *Juan de Saint Severin*, qui commandoit pour moi dans la Calabre, & le criminel n'en parla point. Le Mar-

Marquis de *Monte-Silvano* de la Maiſon de *Brancacio*, avoit fourni des valets & des armes, ne s'étant pas ſouvenu qu'à mon arrivée à Naples, je l'avois tiré de la Vicairie, & des mains de *Gennare* : Mais comme ce n'étoit pas une obligation particuliere, ſa liberté lui étant arrivée par la fortune commune de tous les priſonniers, il n'avoit peut-être pas crû m'en être fort redevable. *Ottaviello Brancacio* étoit du nombre des conjurez, & bien d'autres qu'il accuſa, entre leſquels je reconnus qu'il y en avoit beaucoup que j'aimois, & que je conſidérois, qu'il nommoit afin de retarder le jugement de ſon procès par l'embarras & la confuſion, dans quoi ſa dépoſition me jetteroit. Il devoit y avoir trente perſonnes dans l'Egliſe avec des mouſquetons, poſtez tout autour de la place, qui m'étoit préparée; & afin d'être moins apperceus, ils devoient tous tirer ſur moi, dans le temps de l'élevation, où tout le monde a les yeux attachez ſur le Prêtre, & le ſon de la clochette devoit être le ſignal de leur décharge. Enſuite *Cicio de Regina*, & trois autres qui devoient être les plus proches de moi, avoient chacun une lettre que celui d'eux qui pourroit le premier approcher de mon corps, devoit faire ſemblant de tirer de ma poche, & la liſant au Peuple, l'amuſer, durant que les autres conjurez s'évaderoient. Je le fis condamner à mort, & m'étant fait apporter les informations, j'envoyai querir *Marco Antonio Brancacio*, oncle du Marquis de *Monte-Sylvano*, le Seigneur *Joſeppe Brancacio*, & un autre de même nom, ſes couſins, la Signo-

gnora *Cicia Piuſſa* ſa mére, & tous les autres Cavaliers que ce traître avoit accuſez; & leur ayant lû ſes dépoſitions, je leur dis à tous, Que tenant tous les Cavaliers Napolitains incapables d'une action ſi noire, je ne voulois pas ſeulement qu'ils en fuſſent ſoupçonnez, & que quand même ils auroient été complices de cet attentat, j'aimois trop la Nobleſſe pour tremper mes mains dans leur ſang, & brûlai enſuite devant eux les informations. J'envoyai à l'heure même mettre en liberté deux des Valets du Marquis de *Monte-Silvano*, fis retirer tous les mouſquetons qui lui appartenoient, & ſur la plûpart deſquels ſes armes étoient gravées, pour étouffer les ſoupçons que l'on en pourroit avoir contre lui, & priai ſa mére & ſon oncle de me l'amener le ſoir; ce qu'ils firent: Je lui dis, que quoi que je le puſſe accuſer d'ingratitude, après lui avoir donné la liberté, & ſauvé la vie, que *Gennare* lui vouloit faire perdre le lendemain de mon entrée dans la ville, je me contentois de lui en faire ce petit reproche, ſachant que la honte qu'il en auroit, & le remords de ſa conſcience étoient le plus grand ſupplice que l'on pût faire endurer à un homme généreux comme lui; Que j'oubliois de bon cœur ce qu'il avoit fait, & lui pardonnois d'avoir eû part, & contribué de ſes armes & de ſes gens, à l'aſſaſſinat d'un Prince qui l'aimoit chérement & qui devoit paſſer pour ſon bienfaicteur; Que j'attribuois ce procedé à l'indiſcrétion de ſon zéle pour ſon Roi:

Roi : Qu'il devoit neantmoins être un peu plus reglé, & plus retenu à mon égard ; que je ne le voulois punir qu'à force de bienfaits, & de marques d'affection & de confiance ; Que je lui demandois ſon amitié, dans l'aſſurance que me l'ayant promiſe, j'y pourrois faire plus de fondement que ſur celle d'aucun autre Cavalier. Il fut touché de ma généroſité, & venant ſe jetter à mes pieds, il me proteſta de ne jamais perdre la mémoire d'une ſi grande & ſi extraordinaire obligation, & qu'il emploiroit toute ſa vie à rechercher les occaſions de la ſacrifier, pour me témoigner ſa reconnoiſſance. Je l'embraſſai pluſieurs fois fort tendrement, & lui dis que je ne voulois pas qu'il fût jamais parlé du paſſé, dont je prétendois tirer l'avantage de m'être acquis une perſonne de ſon cœur, de ſa naiſſance, & de ſon mérite. Je lui offris, s'il vouloit demeurer auprès de moi, de le tenir pour le plus cher de mes amis, & de lui donner tel emploi qu'il voudroit, & que ſi la Fortune me mettoit jamais en puiſſance de diſpoſer des charges, & des gouvernemens du Royaume, qu'il n'avoit qu'à prétendre ce qui l'accommoderoit davantage, aſſuré ſur la parole que je lui en donnois, de le lui accorder du meilleur de mon cœur.

Cette maniére d'agir ſi contraire aux maximes de la Politique Eſpagnole, augmenta l'eſtime & l'amitié de la Nobleſſe pour moi, & le toucha ſi ſenſiblement qu'il m'embraſſa les genoux, & m'exprima ſes reſſentimens en des termes ſi reſpectuenx, & ſi paſſionnez,

nez, que je reconnus bien qu'il n'y avoit point de diſſimulation, & que je l'avois entiérement gagné. Mais il me repréſenta que l'animoſité du Peuple le tiendroit dans la ville dans un péril continuel, & qu'il me ſupplioit de lui permettre d'en ſortir, me jurant, que de ſa vie il ne tireroit l'épée contre moi: Et que dès que les gens de qualité monteroient à cheval pour ſuivre ma fortune, non ſeulement il ſeroit des premiers à ſe rendre à ſon devoir, mais qu'il alloit travailler à engager tous ſes parens & amis dans ſes obligations, & ſes reſſentimens. Après quoi, je lui donnai quatre de mes gardes, avec un Officier pour l'accompagner ſeurement, à un de nos poſtes avancez, & le faire paſſer du côté des ennemis. Ses parens & ſa mére me dirent des choſes ſi tendres, & ſi reconnoiſſantes, que je n'ai pas de paroles pour les exprimer; & je ne doute pas que, tant qu'il vivra, & en quelque lieu du monde qu'il ſoit, il ne conſerve dans ſon ame beaucoup d'affection, d'eſtime & de gratitude pour moi.

Pour *Ottaviello Brancacio*, étant un homme que les aſſaſſinats, & empoiſonnemens, dont il s'eſt mêlé toute ſa vie, ont rendu odieux à tous ſes proches, (comme étant la honte de ſa race) aux Peuples, & généralement à toute ſa nation: Je fis tous mes efforts pour le faire attraper, étant un vrai homme à ſervir d'exemple, avec un applaudiſſement univerſel. Les ſoins que j'en pris furent inutiles, s'étant ſauvé avec tous les autres complices.

Le

Le lendemain vingt-ſixiéme de Mars *Ciccio de Regina* fut la malheureuſe victime qui fut immolée à l'expiation d'une action ſi noire, & ſi deteſtable; il fut traîné ſur une claye juſques au Marché, où je le fis accompagner par mes gardes, autrement il eût été déchiré par les chemins; il y fut pendu par un pied, & après, ſa tête fut coupée, & miſe ſur l'epitaphe du Marché. La rage de la populace, des femmes, & des enfans étoit ſi grande, qu'ils l'alloient déchirer à belles dents, & les enfans lui alloient ſuccer le ſang. Il fut tellement mis en piéces, qu'auparavant que d'être mort, & d'avoir la tête coupée, il n'en reſtoit que la carcaſſe, toute la chair lui ayant été arrachée, dont les morceaux étoient traînez par les ruës.

Je me fis voir enſuite par toute la ville, où les benédictions, & les acclamations pour moi, redoublérent, auſſi bien que les imprécations contre les Eſpagnols. Leurs affaires pour lors furent cruës deſeſperées: étans ſans vivres, ſans crédit, & quaſi ſans forces, leurs troupes depériſſant tous les jours, un vaiſſeau par hazard leur arriva de Malaya qu'ils n'attendoient pas, avec quatre cens hommes commandez par le Meſtre de Camp Dom *Alonzo de Monroy*. Pour moi je recevois tous les jours de bonnes nouvelles. Toutes les villes de Sicile, & particuliérement Meſſine & Palerme, m'envoyérent aſſurer qu'elles étoient réſoluës de ſuivre l'exemple & la fortune du Roiaume de Naples. Je reçus une lettre du Roi, par laquelle il ſe réjouïſſoit avec moi de mes avantages, & de l'élec-

l'élection que le Peuple avoit faite de moi pour Duc de leur République. L'on m'assuroit du retour de l'armée navale, que nous devions attendre de jour en jour; l'on me mandoit de plus, que les galéres accompagneroient les vaisseaux : Et enfin je me voyois en état de n'avoir quasi plus rien à craindre, & toutes choses à espérer; & ce qui me le confirma davantage, fut que le vingt-huitiéme de Mars, le Cardinal *Filomarini* m'envoya demander une audience. Dès que nous fûmes seuls enfermez dans ma chambre, il me fit un grand discours sur les malheurs de la guerre civile qui n'étoit pas encore prête à finir, sur tous les périls que j'avois courus jusques-ici, & ceux que j'avois encore à courre, sur la jalousie que la France avoit prise de mon élevation, l'incertitude de ses secours, & de l'arrivée de son armée navale, quoi qu'elle me la fît espérer tous les jours, sur l'assurance du retour de la flotte d'Espagne, avec des forces considérables, & sur l'avantage qu'il y avoit de se servir bien de l'occasion, & de s'attacher plûtôt à une fortune glorieuse, & assurée, avec un peu de modération, qu'à de grandes & hautes espérances incertaines, & accompagnées de beaucoup de hazard, & le plus souvent de peu d'utilité & de profit. J'écoutai tous ces beaux raisonnemens sans l'interrompre, pour voir à quoi aboutiroit un si long discours, & qui me paroissoit fort étudié : Il s'anima par mon silence, croyant que j'étois ébranlé par tout ce qu'il me venoit de représenter, & me dit, Vous pouvez, Monsieur, vous faire le plus illus-

ſſluſtre, & le plus heureux homme de vôtre ſiécle, rendre la douceur à ce malheureux Royaume, le repos à toute l'Italie, la paix & la ſeureté à cette ville, & trouver pour vous, un établiſſement ſolide, & capable de ſatisfaire vôtre ambition : elle eſt ſi haute, & ſi bien fondée, qu'il ne ſeroit pas juſte d'offrir à une perſonne de vôtre naiſſance, & de vôtre mérite, quelque choſe de moins qu'une Couronne ; auſſi je viens pour vous en préſenter une : Ce n'eſt point une illuſion, ni un artifice, pour vous tromper ; J'ai pouvoir de vous aſſurer de la part du Pape, de tous les Cardinaux, & de tous les Princes d'Italie, qu'ils ſeront garants des paroles que j'ai charge de vous porter. Les Eſpagnols vous font l'arbitre de tous les différens de ce Royaume : Ils veulent vous avoir l'obligation de le leur rendre paiſible, & du rafermiſſément d'une Couronne qui eſt chancelante, depuis tant de temps. L'on vous donnera la Sardaigne : L'on fera une ſuſpenſion d'armes, & cependant l'on vous fera remettre toutes les places entre les mains : vous demeurerez toûjours ici armé, en attendant : vous verrez à regler toutes les affaires de ce Royaume : vous en ferez vous-même les conditions, ſi celles que l'on vous propoſera ne vous paroiſſoient pas raiſonnables : vous ſerez toûjours ſur vos pieds, & au même état que vous êtes à préſent ; & quand vous ſerez en poſſeſſion de la Sardaigne, ſi les Eſpagnols manquent de parole, vous pourrez revenir de-là avec plus de forces pour aſſiſter les Peuples de ce Royaume ; ainſi la ſureté eſt toute

te entiére, & pour eux, & pour vous, & tout le riſque, & le péril eſt du côté des Eſpagnols.

Je lui demandai, en riant, s'il ſeroit bien avoüé de tout ce qu'il me venoit de propoſer. Il me dit qu'oüi, & que ſi je voulois en être éclairci, il me feroit voir de bons pouvoirs, & qu'il n'étoit pas homme à rien avancer legérement, ni à s'expoſer au hazard d'être deſavoüé. J'attendois, Monſieur, lui dis-je, après de ſi belles choſes, que vous m'avez dites, que vous me veniez demander un ſaufconduit pour les Eſpagnols, pour ſe retirer ſeurement, & demander ma parole, en m'abandonnant le Royaume de Naples qu'ils ne peuvent plus maintenir, de leur laiſſer ceux de Sicile, & de Sardaigne en repos, ſans penſer à les en chaſſer; j'aurois eû encore bien de la peine à m'y réſoudre, étant une choſe ſurquoi j'aurois bien à balancer; la propoſition auroit été & honnête, & raiſonnable. Mais le change que vous me propoſez, ne ſe prend pas aiſément par un homme comme moi; Je ſai l'extrémité où ils ſont réduits; J'attends l'armée de France dans peu de jours; J'ai des vivres en abondance, & pour plus de deux ans; La Nobleſſe eſt ſur le point de ſe déclarer; Toutes les Provinces ont ſuivi mon parti, & eux ne ſavent pas celui qu'ils ont à prendre; Dans trois ſemaines je toucherai ſix cens mille écus de la Doüanne de Foggia; J'ai pour plus d'un milion d'or d'effets, en ſoye, en huile, & en ſel, amaſſez en Calabre; J'ai plus de vint-cinq mille hommes diſperſez, que je puis raſſem-

raſſembler en huit jours; J'ai grande proviſion de poudres, & de ſalpétre: Et enfin dites leur que la conquête de ce Royaume s'en va achevée; Que cette campagne me rendra aiſément maître de toutes ſes places; que je ne leur laiſſerai pas un ſeul château; qu'il ne m'en faut pas employer une à les chaſſer de la Sicile; Qu'après je ne me contenterai pas de leur ôter la Sardaigne; mais que je ne veux pas, avant qu'il ſoit deux ans, leur rien laiſſer dans la mer Mediterranée; & qu'ils doivent tout craindre d'un homme, qui tout ſeul, & ſans ſecours, les a pû réduire à une telle extrémité; & que s'ils veulent acheter mon amitié, il faut bien que ce ſoit à d'autres conditions, que celles que vous venez de m'offrir; Que rien ne me peut détacher des intérêts de la France; Que je périrai plûtôt mille fois, que de lui être jamais infidéle; Et qu'enfin j'aime trop la gloire pour rien faire, dont je puiſſe être blâmé, & ſuis trop peu intéreſſé, pour me laiſſer tenter, & que ſi je ſuis jamais capable de l'être, ce ne ſera pas par le Royaume de Sardaigne.

Il me répondit qu'il avoit bien de la douleur de me voir ſi attaché à mes ſentimens, appréhendant beaucoup pour moi. Qu'ai-je plus à craindre, lui repartis-je? mes ennemis peuvent-ils rien employer de plus contre moi, que le feu, le fer, & le poiſon, comme ils ont déja fait vainement tant de fois? Enfin, Monſieur, je ne démords jamais, quand j'ai une fois fait une belle entrepriſe. Je n'y puis que mourir, & je m'y ſuis réſolu. Quand je ſuis venu me jetter dans Naples,

je me ſuis attendu à périr, ou à leur ôter cette Couronne. Les évenemens ſont dans la main de Dieu, il en diſpoſera comme il lui plaira; & quelque malheureux que puiſſe être mon ſort, je le verrai venir ſans peur, & ſans inquiétude : C'eſt pourquoi il ne faut pas en parler davantage. Nôtre converſation finit par-là. Il ſe leva pour s'en retourner chez lui, & je m'en allai entendre la Meſſe, révant continuellement à achever ce que j'avois ſi heureuſement commencé.

Le Comte d'*Ognate* averti des nouvelles que j'avois du prompt retour de l'armée de France, jugeant bien que leur flotte ne pouvant arriver à temps, pour s'y oppoſer, il ne pourroit plus tirer de vivres par mer, & qu'ainſi il devoit s'appliquer ſoigneuſement à la conſervation de Pouſſole, dont dépendoit celle du château de Bayes, & qui ayant une communication libre avec Capouë, lui pourroit faire venir des rafraîchiſſemens, ſi par un effort il ſe rendoit maître du fauxbourg de Chiaye, du Fort de Grotte, & de la tour de pied de Grotte : Il embarqua de l'infanterie ſur trois Galéres, & menant avec lui le Baron de *Vatteville*, il viſita Pouſſole, & y renforça la garniſon, & paſſant à Niſita, il y laiſſa cent hommes, jugeant bien que les Galéres de France ne pourroient demeurer ſeurement dans le Golphe de Naples, dans une ſaiſon ſi peu avancée, & ne trouveroient d'abri aſſuré, qu'entre l'iſle de Niſita & la pointe de Poſilippe. Ce qui me donna dès lors la penſée de la prendre, & je me mis en devoir de l'exécuter peu de jours après,

Cepen-

Cependant, le ſoir du premier d'Avril m'occupant à mon ordinaire, à répondre les Requêtes, qui m'avoient été préſentées ce jour-là, mes gens m'ayant averti qu'il paroiſſoit quelque choſe d'extraordinaire autour de la Lune; la curioſité de voir ce prodige m'obligea d'aller ſur une terraſſe, qui étoit au haut de mon Palais, d'où je découvris, la nuit étant la plus belle, & la plus claire du monde, & la Lune perpendiculaire ſur nôtre tête, un cercle noir, large d'environ un pied qui l'environnoit, diſtant également de ſon corps, & dont la largeur & la circonférence étoit ſi grande, qu'elle enfermoit généralement tout mon Palais. Quelques-uns des aſſiſtans me dirent que cela eſtoit de mauvais augure, & qu'ils appréhendoient que ce ne fût quelque menace de priſon pour moi. J'en eus du ſoupçon, mais le diſſimulant, je dis que ce cercle noir repréſentoit la Couronne de Naples qui n'étoit plus dans ſon luſtre & ſa beauté ordinaire, & que les Eſpagnols étoient prêts de perdre; & qui venant à diſparoître, comme il fit quelque temps après, & étant au deſſus de ma tête, il ſignifioit que je profiterois de la perte qu'ils étoient ſur le point d'en faire.

Le lendemain matin, comme je m'éveillois, l'on m'avertit que le *Cucurulle*, le plus grand Aſtrologue d'Italie, demandoit à me parler. Je le fis entrer & aſſeoir au chevet de mon lit, & il me dit, qu'ayant reconnu par les aſtres, que la fortune que nous avions eû juſqu'ici favorable commençoit à tourner du côté des Eſpagnols, il me venoit deman-

der un passeport, & permission de se retirer, puisqu'étant homme d'étude, il ne cherchoit que le repos, & fuyoit tous les lieux, où il voyoit de l'embarras & du tumulte. Je lui accordai ce qu'il me demandoit, & le questionnant sur ma fortune, dont il pouvoit être informé, ayant tiré mon horoscope, il me dit, que j'avois un quadrat du Soleil à Mars, qui me menaçoit d'un fort grand péril, & que n'étoit que les mauvaises directions sont corrigées par les bonnes, celle-là étant la plus méchante que je pusse avoir, elle auroit été directement à ma vie; mais que le Soleil dans ma révolution, étant dans la dixiéme maison, dans son exaltation, regardant la Lune d'un trine dans la prémiére, en corrigeoit la malignité, & que Mercure ayant un sextil avec Venus dans la huitiéme maison de la mort, me garentissoit d'une violente; & qu'ainsi, ce ne pouvoit être qu'une menace: mais que je n'éviterois pas la prison puisque Mars dans le temps de ma naissance se rencontroit dans la douziéme maison, qui est celle des prisons. Je lui dis que ce malheureux aspect n'allant qu'à la menace, & non pas à la perte de ma vie; je croyois avoir évité ce danger, & que toute sa malignité étoit passée le dixiéme de Mars, quand je m'étois garanti de cette grande sédition; & le vingt-cinquiéme, quand j'avois échapé de la conspiration de l'Annonciade. Je le souhaiterois de tout mon cœur, me dit-il, mais je crains bien, qu'avant qu'il soit huit jours, vous ne soyez fait prisonnier, & je le vois si clairement, que j'en gagerois toutes choses.

Je croi

Je croi fort, lui répondis-je, à l'Aſtrologie; mais ſachant bien qu'elle n'eſt pas infaillible, je me flatte de ce qu'on me peut dire d'avantageux, & ne m'alarme point de tous les périls dont l'on me menace: Et puiſque la ſageſſe & la prudence prédominent aux Aſtres, je croi pouvoir éviter par mes précautions les malheurs, dont je ſuis menacé. Ne travaillez donc point, je vous prie, à me détromper, puiſque je veux croire n'avoir plus rien à craindre deſormais, & avoir beaucoup à eſpérer. Si mes ſouhaits ont lieu, me repartit-il, je me tromperai dans mon opinion, & la vôtre ſe trouvera véritable. Mais permettez moi de me retirer, & ayez la bonté de ſigner ce paſſeport que je vous préſente. Je fis ce qu'il deſiroit de moi, & l'ayant embraſſé, je lui dis adieu.

Vincenzo d'Andréa, cependant, ne croyant plus éviter ſa perte, que par la mienne, y employa toute ſon adreſſe, & tous ſes ſoins, n'oſant plus paroître dans la ville, & ſe cachant continuellement, ſachant l'ordre que j'avois donné par tout, de le chercher, & de le prendre mort, ou vif, comme un des principaux complices de *Cicio de Regina*, celui qui l'avoit ſuborné, ménagé la récompenſe, & engagé à entreprendre ſur ma vie. *Sebaſtien de Landi* Meſtre de Camp de la Porte d'Albe ennuyé du retardement de l'armée navale de France qui ne paroiſſoit point, après tant de belles eſpérances, & ſe trouvant manquer d'argent, ſe laiſſa aller à ſes perſuaſions, & lui promit de livrer aux Eſpagnols la porte d'Albe, moyennant cinq mille écus. Ce

coup me ſurprit, ſans l'avoir pû prévoir, étant un des hommes de Naples, dont j'avois le moins de défiance, pour l'avoir toûjours connu plus zélé, plus vigilant & plus ſoigneux à garder ſon poſte, que pas un autre: jamais l'on n'avoit reconnu de négligence en lui, & non ſeulement il faiſoit ſes gardes exactement, mais il tenoit tous ſes gens ſi alerte, qu'à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût, il avoit toûjours deux ou trois cens hommes prêts à marcher par tout où j'en avois beſoin. *Vincenzo d'Andréa* ayant réſolu toutes choſes avec lui, en envoya donner avis à Dom *Juan d'Autriche*, & au Comte d'*Ognate*. Et *Auguſtino Mollo* m'ayant appris qu'il ſe tramoit quelque choſe de nouveau, je fis tant de diligence pour le découvrir, & fis ſi ſoigneuſement obſerver à nos poſtes, tous ceux qui repaſſoient du côté des ennemis, que faiſant ſuivre un nommé *Ferraro*, qui revenoit chargé de toutes les inſtructions, il ſe jetta dans les Capucins, où ſe voyant pourſuivi, il ſortit par une porte de derriére: qui fut un effet de mon malheur, puiſque s'il eût été arrêté, je découvrois cette entrepriſe, que les Eſpagnols n'avoient faite que par un coup de deſeſpoir, & je me garentiſſois d'être fait priſonnier, comme le *Cucurulle* m'en avoit menacé ſi affirmativement.

Le trentiéme de Mars, un courier envoyé par le Marquis de *Velade* Gouverneur de Milan au Comte d'*Ognate*, Viceroi de Naples, me fut amené, & j'ouvris ſes dépêches, par leſquelles il lui donnoit avis que toutes les trou-

troupes Napolitaines ſe débandoient ſi fort, qu'il ne pouvoit plus en faire état; Qu'il travaillât à lui en envoyer d'autres, & qu'il ne lui ſeroit pas poſſible de ſortir en campagne, ni de reſiſter à l'attaque que la France ſe préparoit de faire à l'Etat de Milan, à moins que de lui faire tenir de l'argent; Qu'il n'en avoit pas pour payer ſes troupes qui étoient toutes prêtes à ſe mutiner; Que depuis la campagne paſſée, il n'avoit rien reçû des ſix-vingts mille écus par mois, que Naples a accoûtumé de fournir, pour la conſervation de l'Etat, & que la guerre ne s'y entretenant que de ce fonds, il ſe croyoit perdu, s'il n'y remédioit promptement. J'eus beaucoup de joye de cette bonne nouvelle, & croyant que ce ſeroit un coup mortel à Dom *Jüan d'Autriche*, & au Viceroi d'apprendre cette extremité à laquelle ils ne pouvoient remédier, pour être généralement dépourveus de toutes choſes, je rendis les dépêches au courier, après les avoir veuës, & le laiſſai paſſer, pour augmenter leur deſeſpoir, par la connoiſſance qu'ils verroient que j'avois, qu'au lieu de leur pouvoir donner du ſecours, on leur en envoyoit demander avec tant d'empreſſement. Ce fut alors qu'ils ſe crurent perdus ſans reſſource, & que je fus perſuadé que mon entrepriſe ſeroit achevée dans peu de jours, par l'arrivée de nôtre armée, ou par celle de l'argent que j'avois à Rome, qui m'eût garenti de la trahiſon qui me fut faite par la vente du poſte de la Porte d'Albe, que je ne pus empêcher n'en ayant eû aucune connoiſſance. Je ne laiſſois pas de m'ap-

percevoir qu'il ſe tramoit quelque choſe, & j'employois tous mes ſoins inutilement à le découvrir. Je ſavois les allées & venuës que *Vincenzo d'Andréa* faiſoit faire à *Gennaro Pinto*, & à *Ferraro*, que je manquai d'attraper deux fois, auſſi bien que lui qui échapa de mes mains quaſi miraculeuſement en deux rencontres : Mais la prudence humaine ne peut rien contre les decrets du Ciel, dont l'on ne ſe peut parer quand il a réſolu les choſes.

Les correſpondans que j'avois dans le Conſeil Collatéral, & les eſpions que je tenois parmi les ennemis qui me ſervoient fidélement, m'informérent d'une Jonte d'Etat & de Guerre, qui s'étoit tenuë ; (c'eſt le nom que les Eſpagnols donnent à l'aſſemblée de leurs Conſeils) & que ſe voyant ſi près de leur perte, trois expédiens avoient été propoſez comme les ſeuls que l'on pouvoit ſuivre. Le premier, de forcer un des poſtes de la ville, & tâcher de s'en rendre maîtres; ce qui paroiſſoit impoſſible ſans intelligence, & le Viceroi ne faiſoit pas connoître d'en avoir aucune: & qu'en cas que l'on ſuivît cet avis, il ne faloit rien hazarder légérement, & que l'on devoit à la premiére reſiſtance ſe retrancher, & ſe bien garder d'avancer davantage, pour ne ſe pas laiſſer accabler à la multitude du Peuple, qui pourroit les armes à la main leur tomber ſur les bras, à quoi ils n'auroient pas des forces ſuffiſantes pour reſiſter, & ſuccomberoient infailliblement. Le ſecond, de quitter la ville, laiſſant fort peu de gens dans les châteaux, afin de ſe mettre en

en campagne, & donner ordre à toutes les troupes qu'ils avoient dans le Royaume de ſe joindre à eux, & faire monter à cheval toute la Nobleſſe, pour me venir couper les vivres, & m'affamer, en m'ôtant toute ſorte de communication, & me ſerrant tous les paſſages de la Pouïlle, d'où je tirois ſeurement & ſans beſoin d'eſcorte, tous les bleds dont je pouvois avoir beſoin, & en telle quantité que je voulois, durant que je les tenois enfermez, & les faiſois mourir de faim. Ce qui paroiſſoit difficile à exécuter, dans la défiance qu'ils avoient que la Nobleſſe ne voudroit pas obeïr à leurs ordres, leur ayant déja proteſté de l'impuiſſance où ils étoient, de pouvoir plus faire la guerre, pour s'être épuiſez de tout leur argent & de leur crédit; ſans quoi, cet expédient leur paroiſſoit, & le meilleur, & le plus aſſuré, ne croyant pas que je puſſe tirer aſſez de gens ni avoir aſſez de cavalerie, pour oſer ſortir de Naples, & leur venir donner bataille; les habitans étans bons à garder leurs maiſons & combattre derriére leurs murailles, mais nullement propres à ſortir, ni capables de ſe réſoudre à venir hazarder un combat à la campagne, contre de troupes reglées. Le troiſiéme, qui paroiſſoit le moins hazardeux, & le plus ſeur étoit dans la crainte que nôtre armée navale ne leur bouchât le chemin de la mer n'ayant pas un aſſez grand nombre de vaiſſeaux, ni de galéres, pour oſer paroître devant elle, pendant l'abſence de leur flotte, (de laquelle, pour être dans la derniére extrémité, ils ne pouvoient attendre le retour) de faire les

derniers efforts pour reprendre le fauxbourg de Chiaye, s'emparer du Vomero, ſans lequel, auſſi-bien, ils ne l'auroient pas pû conſerver, & ſe ſaiſir de pied de Grotte, & du Fort de Grotte, pour avoir le chemin libre de Pouſſole, laquelle place ayant la communication avec Capouë, leur donneroit la facilité de faire venir des vivres par terre, ceux qu'ils pouvoient tirer de Sardaigne, de Genes, & de l'Etat Eccleſiaſtique, abordant à Gayette, & de là à Capouë, de Capouë à Pouſſole, & de Pouſſole par Chiaye dans leurs quartiers, ſans que nôtre armée s'y pût oppoſer; Que par ce moyen ils lui pourroient empêcher de rien entreprendre ſur Baye, où ils jetteroient du ſecours quand ils voudroient; Que de plus, la ſaiſon n'étant pas encore propre pour les Galéres, celles de France, ou ne viendroient pas, ou ne pouvant être en ſeureté dans le Golphe, ſeroient contraintes de ſe retirer, n'ayant ni le port de Baye, ni l'abri de Niſita, que je ne pourrois prendre, s'ils avoient une fois occupé ces poſtes. L'on délibéra long-temps ſur ces trois partis, ſans ſe réſoudre ſur aucun. Mais la plûpart des voix inclinérent à ce dernier deſſein; Et la ſeule réſolution qui fut priſe, fut, qu'en cas que celui des trois que l'on tenteroit, ne vint pas à reüſſir, de faire voler les châteaux ſur ce qui leur reſtoit de vaiſſeaux & de galéres, & ſe retirer dans Capoüe, Gayette, Iſchia, Baya, & toutes les autres places maritimes, les munir de ce qu'ils avoient de troupes, & attendre là les ſecours d'Eſpagne, & le retour de la flotte.

Je

Je reçus cette nouvelle avec une extrême joye, & repaſſant dans mon eſprit ces trois propoſitions, je crus la premiére impoſſible, nos poſtes, qu'ils avoient tenté d'emporter inutilement tant de fois, me paroiſſant ſi bien fortifiez, & en ſi bon état, qu'il ne me ſembla pas avoir rien à craindre de ce côté-là, ne ſoupçonnant aucune trahiſon, & n'y voyant nulle apparence. Pour la ſeconde, elle me paroiſſoit impoſſible étant aſſuré que la nobleſſe ne remonteroit plus à cheval contre moi, croyant les Eſpagnols ruinez, & n'ayant garde de reprendre les armes, qui leur auroient attiré la perte entiere de leurs biens, le ſaccagement de toutes leurs terres, & rompu toutes les meſures qu'ils avoient priſes avec moi, ſe contentant de voir en repos ce que produiroit le mois d'Avril, pour ſe déclarer au premier jour de Mai, comme elle avoit reſolu, du parti qu'elle verroit, & le meilleur & le plus aſſuré. Je crus donc qu'ils ne pouvoient s'attacher qu'à la derniére, que je m'étonnois qu'ils euſſent tant tardé d'entreprendre, ne pouvant avoir de vivres que par ce moyen, ni rendre inutile nôtre armée navale; Et que je devois ſans perdre de temps eſſayer à prendre Niſita, afin d'ôter tout prétexte au retardement de la venuë de nos galeres, ayant un abri aſſuré à leur offrir. Ainſi ayant conſidéré attentivement la néceſſité de prendre ce parti, je ne m'appliquai qu'à me mettre en état de l'exécuter.

MEMOIRES DE HENRI DE LORRAINE, DUC DE GUISE.

LIVRE CINQUIE'ME.

LE Vendredi troiſiéme d'Avril, j'allai viſiter tous les poſtes, fis travailler à tout ce que je reconnus qu'il y pouvoit manquer & les mis en telle défenſe, que des femmes auroient pû les garder ſans péril, contre une puiſſance plus forte de moitié que celle des ennemis. Je m'in-

for-

formai de tous les Officiers, de ce qu'ils pouvoient avoir beſoin, je leur fis donner ſuffiſamment de la poudre, & payer trois jours d'avance pour la ſubſiſtance de leurs gens, & leur recommandant de faire exactement leurs gardes, & de ſervir avec la même affection, & fidélité, qu'ils m'avoient juſques là témoigné, je crus pouvoir ſortir de Naples ſans inquiétude, & ſans crainte, qu'il y pût rien arriver durant mon abſence, ſur tout le quartier de la Porte d'Albe me parut ſi bien fortifié, que je n'en jugeai pas l'attaque poſſible. Le Meſtre de Camp *Landi*, que j'avois trouvé toûjours le plus ſoigneux, le plus fidéle, & le plus zélé de tous mes Officiers, me confirma ſi bien dans la confiance que j'avois en lui, que je lui ordonnai de tenir des gens prêts, comme il avoit accoûtumé de faire pour ſecourir tous les autres poſtes qui auroient beſoin d'être renforcez. Après quoi, je me retirai chez moi, fort ſatisfait de laiſſer Naples en ſi grande ſeureté : Et envoyant querir l'Elû du Peuple, & les Capitaines des Ottines, je leur ordonnai de faire augmenter le poids du pain, & d'en diminuer le prix, afin que le Peuple étant ſatisfait, il ne pût arriver ni tumulte, ni ſedition; & leur dis de m'avertir promptement ſur la moindre nouveauté qui arriveroit dans la ville. Je commandai à *Onoffrio Piſſacani*, *Carlo Longobardo*, *Cicio Battimiello*, & *Mathéo d'Amoré*, de viſiter deux fois le jour, tous nos poſtes, & de ſe tenir prêts pour marcher avec leurs Compagnies, à la moindre alarme qui pourroit ſurvenir, & porter du ſecours en

en tous les endroits qu'ils jugeroient être neceſſaire. Je chargeai *Auguſtino Mollo* de veiller ſoigneuſement ſur toutes les actions de *Gennare*, de me donner avis de ceux qu'il recevroit du côté des ennemis, & de prendre garde qu'il ne ſe paſſat rien dans Naples dont il ne me donnât connoiſſance; Et comme il m'étoit venu de la poudre de déhors, j'en fis préparer ce qui m'étoit neceſſaire, pour marcher le lendemain avec quatre piéces de canon, & cinq ou ſix cens hommes de pied choiſis ſur tout ce que j'avois de meilleure infanterie, dans la ville.

Le Samedi quatriéme d'Avril, après avoir entendu la Meſſe à Nôtre-Dame des Carmes, je m'en revins dîner chez moi, & reſortant de mon Palais auſſi-tôt après, je fis marcher mon infanterie, & mon artillerie, & montant à cheval ſuivi de mes Gardes, je m'en allai dire adieu au Cardinal *Filomarini*, faire mes priéres devant le Chef de Saint Gennare, & baiſer la phiole miraculeuſe de ſon ſang: Et marchant droit à Poſilippe, en attendant l'arrivée de mes troupes, j'allai reconoître l'Iſle de Niſita. Je remarquai qu'il y avoit une Tour dans le milieu, où étoit la plus grande partie de leur garniſon; Qu'entre cette Iſle, & la terre ferme, il y avoit ſur une arche de pierre, ou, pour mieux dire la pointe d'un rocher, un logement, nommé le Lazaret, où l'on fait faire la quarantaine aux peſtiférez; Qu'à la deſcente de l'Iſle, il y avoit cinq ou ſix maiſons, où les ennemis avoient logé vingt-cinq ou trente mouſquetaires & deux pe-

petites piéces de canon pour y empêcher le débarquement. Le bras de mer entre Nisita & la pointe de Posilippe, que l'on appelle de Coroglio, n'est large que d'environ deux cens pas. Je résolus de mettre à cette pointe deux piéces de canon, pour à la faveur de cette batterie, déloger les ennemis, qui étoient postez dans ces petites maisons, & faire passer dans des Felouques, les gens que je commanderois, pour tenter le débarquement dans l'Isle. Je fis aussi faire une batterie en bas, sur le bord de la mer, de deux piéces de canon, pour battre en flanc ces petites maisons, & chasser les mousquetaires qui défendoient l'abord de l'Isle.

Dès que mes gens furent arrivez, je commençai à faire travailler aux deux batteries, l'une à la pointe de Coroglio, & l'autre en bas, en un lieu nommé la Gagole, & laissant des gens suffisans à la garde de mon canon, la nuit commençant déja de s'avancer, mon attaque ne se pouvant faire sans des Felouques, j'ordonnai de les tenir en état pour le lendemain Dimanche des Rameaux, après la Messe, & me contentai pour le premier soir, de déloger les ennemis du Lazaret, & d'y poster trente mousquetaires ; après quoi je m'en retournai souper, & coucher à Posilippe, commandai à tous les habitans de se tenir prêts à marcher avec leurs armes, en cas que nous eussions quelque alarme, étant averti que les ennemis devoient essayer cette même nuit de se rendre maîtres du Vomero.

Le lendemain, je fis dire la Messe de fort bon-

bonne heure, ayant enſuite mangé un morceau, & commandé à dix Felouques armées de me venir trouver, je commençai de faire jouër le canon de mes deux batteries, & après une vingtaine de volées, nous démontâmes les deux petites piéces que les ennemis avoient dans l'Iſle. Ils ſe trouvérent fort incommodez de mon artillerie, qui mit par terre toutes leurs petites maiſons, & renverſa leur corps de garde : Et les voyant dans le deſordre, je fis embarquer trente hommes dans des Felouques, & leur fis tenter le débarquement, favoriſez de mon canon, & ſoûtenus du feu continuel de trente mouſquetaires que j'avois logez dans le Lazaret, & des autres qui tiroient de la pointe de Coroglio. Ils furent d'abord repouſſez, & mes ſoldats marchandans d'y retourner, je commandai les Sieurs de *Saint Amour*, & *Saint André Clapied*, Cornette & Maréchal des logis de ma Compagnie de Chevaux-legers, avec trente Cavaliers François d'aller faire la deſcente, & les fis ſuivre par trente ou quarante mouſquetaires; *Saint Amour* y eut le bras droit caſſé d'une mouſquetade dont il mourut au bout de quatre jours, & deux ou trois Cavaliers furent bleſſez ; mais *Saint André Clapied* ſautant à terre l'épée à la main, ſuivi de ſes gens, après un combat d'un demi quart d'heure, chaſſa les ennemis de ces maiſons. Alors, me voyant maître du débarquement, je fis paſſer environ cent cinquante hommes, qui pouſſant les ennemis, les obligérent de ſe retirer dans la Tour, qui eſt au milieu de l'Iſle. Ils y avoient fait quelques mé-

méchans dehors, qui furent emportez, après une assez legére resistance; J'y fis couler davantage de monde, & avec peu de perte, nous nous logeâmes au pied de la Tour. Je fis sommer ceux qui étoient dedans de se rendre; Mais croyant de pouvoir être secourus ils ne voulurent pas parlementer, & témoignérent être en état, & résolus de se bien deffendre.

Dans ce temps *Gennare* m'envoya un compliment, & savoir en quel état étoit mon petit siege, bien moins par cette curiosité, que pour être assuré si je retournerois la nuit à Naples; pour en avertir les ennemis, avec lesquels étant d'intelligence, il étoit bien informé que l'on leur devoit cette nuit livrer un poste, & qu'ils essayeroient d'entrer dans la ville, & de s'en rendre les maîtres. Je dis à son Envoyé que j'esperois avoir pris Nisita dans deux heures, & que je faisois état de m'en retourner. *Jean Baptista Tyradana* Pagador de mes troupes, à la place de *Nicolo Maria Mannara*, que j'avois envoyé, après la mort de *Pietro Crescentio* son parent, pour commander aux Bandits qu'il avoit assemblez dans la Province de Monte-Fuscolo, me vint donner avis, qu'il avoit appris chez le Cardinal *Filomarini*, que les ennemis avoient résolu de tenter quelque chose, mais qu'il n'avoit pû savoir distinctement ce que c'étoit: ce qui me persuada qu'ils vouloient s'emparer du Vomero, & me fit resoudre de demeurer, pour être plus en état de m'opposer à leur attaque. Dans le même temps, *Augustino Mollo* m'écrivit un billet en

ces

ces termes ; *Naples vous importe plus qu'un écueil, revenez promptement, ou vous le perdrez, puiſque les ennemis ont réſolu cette nuit d'y entreprendre quelque choſe.* Je lui mandai que je m'en retournerois ſans faute, & qu'il en fît courre le bruit. Et appellant le Chevalier de *Fourbin*, je lui commandai de s'en retourner à Naples, d'aller faire la viſite de tous les poſtes, me mander en quel état il les auroit trouvez, & s'il voyoit apparence de quelque choſe de nouveau dans la ville, de m'en avertir; Qu'il dît cependant à tout le monde que j'y retournerois dans deux ou trois heures, afin de maintenir, par cette eſpérance chacun dans le devoir; le Peuple ayant pris une telle confiance en moi, qu'il étoit perſuadé que ma préſence remédioit à toutes ſortes de deſordres, & qu'il ne pouvoit rien arriver que d'avantageux dans les lieux où je me rencontrois. Je commençois à faire ſapper la Tour, & ayant fait apporter des fâcines pour mettre le feu à la porte : ceux de dedans s'en étant apperçus demandérent à capituler, & firent ſortir des ôtages. Le Comte d'*Ognate* envoya une galére pour leur porter du ſecours, mais voulant débarquer, ils furent repouſſez par mes gens, & n'entendant plus tirer ils s'en retournérent, croyant que l'Ille s'étoit déja renduë. Les ôtages m'ayant été préſentez, me demandérent une bonne capitulation que je leur accordai telle qu'ils voulurent. Elle fut qu'ils ſortiroient le lendemain matin ſur les huit heures, avec armes & bagage, s'ils n'étoient ſecourus dans ce temps-là par un corps aſſez grand

pour

pour forcer mes troupes, & les obliger à ſe retirer ; à quoi cependant ils ne contribuëroient point, puiſqu'il ne leur ſeroit pas permis, ni de prendre les armes, ni tirer pendant le combat : Et qu'ils pourroient envoyer donner part au Viceroi de leur capitulation ; que pour cet effet, je ferois paſſer vers lui, celui qui ſeroit chargé de cette commiſſion ; mais je le retins, & l'envoyai paſſer la nuit dans mon logis de Poſilippe.

Je balançai fort alors, ſi, ſur l'avis que j'avois reçu d'*Auguſtino Mollo*, je devois retourner dans la ville, & laiſſer en cet état les affaires de Niſita. Je ſuſpendis ma réſolution juſques à tant que j'euſſe des nouvelles du Chevalier de *Fourbin*, croyant que ce pourroit être quelque artifice des ennemis, qui me faiſoient donner de fauſſes alarmes pour me faire abandonner mon entrepriſe ; & je réſolus de coucher la nuit dans ma batterie, de peur qu'il n'arrivât quelque ſecours, qui empêchât l'effet de ma capitulation, & de la priſe de Niſita, que je jugeois m'être d'aſſez grande importance. Je ne ſai ſi ce fut ou mon bonheur, ou mon malheur qui me fit prendre cette réſolution : Mais tant plus je conſidére les choſes, tant moins je me puis determiner là deſſus.

Gennare ennuyé d'être dans l'inquiétude de ce que je ferois, me renvoya une ſeconde fois, pour s'en éclaircir : & j'ay appris dans ma priſon, que ſi d'un côté il appréhendoit mon retour de peur que ma préſence n'empêchât l'exécution du deſſein que les Eſpagnols avoient pris ; de l'autre il le ſouhaittoit, pour

pour me faire périr certainement, ayant réſolu d'envoyer à la premiére alarme, ſix-vingts Bandits, qui ſous prétexte de ſe rallier auprès de moi, me devoient arquebuſer dans le combat. Une demie heure devant le jour, je vis paroître deux Galéres qui venoient à Niſita, que je ſalüai de deux coups de Canon, que je pointai, & tirai moi-même, ſi heureuſement, qu'une Galére en fut bleſſée, à fleur d'eau, & fut contrainte de ſe mettre à la bande pour ſe racommoder, & l'autre eut trois ou quatre forçats d'emportez. Je fis recharger à l'heure même, & leur retirant deux autres coups, elles en furent encore incommodées. Ce qui les obligea de s'en retourner, & me perſuada que j'étois le maître de Niſita, & qu'après ſa priſe, rien ne pouvoit plus retarder l'armée de France de venir, n'ayant plus d'excuſes à m'alleguer pour ſes Galéres manque de Port à cauſe de l'incommodité de la ſaiſon.

Le Chevalier de *Fourbin* cependant m'envoya dire qu'il avoit trouvé tous nos poſtes au meilleur état qu'il les eût jamais vûs; Que tous nos gens étoient ſous les armes & bien réſolus, & ſur tout qu'à la Porte d'Albe il y avoit plus de gens qu'à l'ordinaire; & le Meſtre de Camp *Sebaſtien Landi* lui avoit paru plus zélé, & plus agiſſant encore que de coûtume. Les Capitaines *Onoffrio Piſſacani*, *Carlo Longobardo*, *Mathéo d'Amore*, & *Cicio Batimiello*, avoient rodé une partie de la nuit par toute la ville; ce qui avoit fort embarraſſé les ennemis, & fait réſoudre, s'ils fuſſent demeurez une heure davantage, à remet-

mettre l'exécution de leur entrepriſe à une autre fois. A peine furent-ils avertis qu'ils s'étoient retirez, & *Fourbin* revenu chez moi pour ſe repoſer une heure, après m'avoir donné avis du bon état où il voyoit toutes choſes, dont je me tenois fort en repos, & ſans inquiétude, quand ils s'avancérent à la Porte d'Albe. Il y avoit huit jours qu'ils baignoient continuellement une muraille de vinaigre, & d'eau de vie, pour la pouvoir renverſer tout d'un coup, comme ils firent, & une bréche ſuffiſante à paſſer de la cavalerie, ce qu'ils avoient travaillé ſans bruit; & *Landi* étant continuellement en cet endroit, & empéchant que ſes gens n'en priſſent de ſoupçon, dont je ne pus avoir aucun avis, ils entrérent; & ſe rendans maîtres de trois retranchemens, ſans alarme qu'au dernier, qu'un Capitaine ayant été tué, les ſoldats fuyans, tirérent ſeulement trois mouſquetades, dès qu'ils eurent gagné une grande ruë, ils formérent leurs bataillons, & marchérent droit à Saint Anielle, dont ils ſe ſaiſirent. Je ne m'amuſerai point à conter l'ordre de leur marche, ni celui qu'ils tinrent pour ſe rendre maîtres de toute la ville, puiſque ce n'eſt pas de mon fait, & qu'ils ne l'ont que trop débité dans toutes leurs rélations: Mais je dirai ſeulement, qu'ils publiérent que j'étois d'accord avec eux, & que j'étois avec Dom *Juan d'Autriche*; ce que mon abſence perſuada à beaucoup de gens, & jetta une ſi grande conſternation dans tous les eſprits, que perſonne n'eut penſée de ſe mettre en defenſe. Ils crioient continuellement, *La paix*,

paix, *la paix*, *point de gabelles*, *Vive Eſpagne*, *meure France*, & *le mauvais gouvernement*; & faiſant ſigne avec des mouchoirs, les femmes leur répondoient des fenêtres avec des ſerviettes blanches, & tout le monde ne penſoit qu'à ſe cacher. Ils diſtribuérent après leurs troupes par tous les quartiers de la ville, & marchérent à la Vicairie pour s'en rendre les maîtres.

Vincenzo d'Andréa s'étant mis à leur tête, un de leurs premiers ſoins fut de s'emparer de mon Palais, où ils trouvérent quelque reſiſtance par mes domeſtiques qui s'y rencontrérent. Je ne puis m'empêcher de conter ici l'action réſoluë d'un jeune Tailleur François, qui s'étant fait fort tout ſeul dans une chambre, en voyant la porte forcée, tua d'un coup de fuſil le Capitaine Dom *Joſſeppo Moya* qui y entroit le premier, & mettant le feu à un baril de poudre qu'il y rencontra, en fit voler le plancher avec perte de ſept ou huit des ennemis, & ſe jettant après par la fenêtre, il ſe caſſa les deux jambes, dont il mourut deux ou trois jours après, faute d'être penſé. Tout mon Palais fut ſaccagé, & le Chevalier de *Fourbin* étant monté à cheval à l'alarme qu'il entendit, & au tocſin de la cloche de Saint Laurens que les Eſpagnols envoyérent ſonner dès qu'ils furent entrez dans la ville, alla pour rallier du monde, me dépêchant un nommé *Chutin* pour me donner avis de ce qui ſe paſſoit, qui fut pris par le chemin, ſans pouvoir parvenir juſques à moi, il ne put rencontrer que *Cicio Batimiello* avec environ vingt-cinq hommes, & furent pour

pren-

prendre la garde du Duc de *Turſi*, qu'ils trouvérent s'en être déja fuï; & que le Duc de *Turſi*, & le Prince d'*Avelle* étans en liberté, étoient allez ſe rendre auprès de la perſonne de Dom *Juan*, qui les reçût avec beaucoup de joye, & de témoignage d'eſtime & d'amitié. *Batimiello* ſe jetta derriére une petite muraille en forme de parapet, avec ſes gens, pour faire ferme à deux ruës de mon Palais, & le cheval du Chevalier de *Fourbin* s'étant abbatu ſous lui, il l'abandonna, & après avoir fait cent pas, il trouva un battaillon d'Eſpagnols, & un eſcadron de cavalerie, qui lui demandérent qui vive; Il répondit, *Le Peuple & Son Alteſſe*; & voulant tirer ſes deux piſtolets, ils firent faux feu, & l'on lui fit une décharge de huit ou dix mouſquetades, dont l'une le bleſſa à la cuiſſe. Un Chirurgien qui étoit ſorti de ſon logis pour le ſuivre, avec aſſez de réſolution, voyant les ennemis en ſi grand nombre, ſe retira: Et lui ſe voyant tout ſeul, & bleſſé, ſe jetta dans l'Archevêché, dont il trouva la porte ouverte, & la ferma au verrouil. Les Eſpagnols ſe préparans à y mettre le feu, un Prêtre ſurvint qui leur alla ouvrir, & alors ſe diſpoſant l'épée à la main à ſe défendre, les Officiers lui criérent *Bon quartier*, qu'il fut contraint de prendre, ſe voyant cent hommes ſur les bras. *Matheo d'Amore*, brave & fidéle, ayant ramaſſé trente hommes de ſes gens, courut vaillamment à l'alarme, & rencontrant vers le ſiége de Nido, trois cens Eſpagnols, il ne répondit à leur qui vive, que *Son Alteſſe & le Peuple*, & ne voulant

point prendre de quartier, disant qu'il vouloit mourir pour moi, & pour sa patrie, fut tué en combattant, de sept ou huit mousquetades; action trop belle, & trop glorieuse pour un homme de si basse naissance.

Toutes les troupes s'étant par différens endroits renduës au Marché, Dom *Juan*, & le Comte d'*Ognate* priérent le Cardinal *Filomarini* qui les étoit venu joindre, d'aller trouver *Gennare*, & lui porter parole de seureté, & qu'ils exécuteroient ponctuellement toutes les choses qu'ils lui avoient promises; & faisant entrer trois cens hommes dans le Tourjon, reprirent de la sorte la ville de Naples sans resistance, & quasi sans effusion de sang, par un coup de desespoir qui leur fit entreprendre une chose, dont ils n'attendoient aucun succès, résolus si elle leur manquoit, d'abandonner les châteaux le lendemain, & de se retirer comme perdus, pour attendre dans les places maritimes les secours d'Espagne, n'ayant plus que pour vingt quatre heures de vivres, & n'en espérant d'aucun endroit. Ce qu'ils m'ont avoüé plusieurs fois, pendant ma prison.

Durant que toutes ces choses se passoient, j'attendois (sans en avoir de connoissance) que la garnison de Nisita sortît sur les six heures. L'Aide Major du Regiment de *Lanoi* me vint dire que le poste d'Albe avoit été pris, & que les Espagnols étoient entrez dans la ville. Ce qu'il fit si hautement & avec tant d'effroi, que je faillis à le faire tuer, pour empécher l'épouvante de mes troupes, comme fit à la bataille de Nieuport le Prince d'*Oran-*

d'*Orange*, celui qui lui apporta le matin la nouvelle de la défaite de ſon avantgarde. Je donnai ordre en même temps au Meſtre de Camp *Meloni* de faire retirer les gens que j'avois dans l'iſle de Niſita, & ralliant tous les autres, de me ſuivre, durant que je m'en allois devant, voir s'il y avoit moyen de remédier à un malheur ſi grand, & ſi impréveu. Je traverſai le bourg de Poſilippe où je trouvai tout le monde en pleurs, & dans le dernier étonnement. Je leur fis reprendre le courage, & les armes, & paſſant vers le Vomero, je vis que les ſoldats avoient abandonné leur poſte, & ſe préparoient à ſe retirer: ils me parurent même balançans s'ils tireroient ſur moi, ou s'ils marcheroient. Je pouſſai à eux, & leur demandant où ils alloient, ils me dirent qu'ils ne ſongeoient qu'à ſe ſauver, les Eſpagnols s'étant rendus maîtres de Naples. Je leur répondis que c'étoit une fauſſe nouvelle, qu'ils retournaſſent à leur retranchement, ce qu'ils firent, & qu'il étoit vrai qu'il étoit arrivé quelque deſordre dans la ville, auquel j'allois remédier par ma préſence. J'avois envoyé dès la premiere nouvelle le ſieur de *la Botelerie* l'un de mes Aides de Camp, pour voir ce qui ſe paſſoit, & venir m'en rendre compte, & lui avois donné deux de mes gardes, pour me les dépêcher l'un après l'autre, m'avertir de tout, durant qu'il iroit voir les choſes de plus près. Il paſſa auprès des Etudes, & s'avançant juſques à la Porte de Saint Gennare, il y trouva un bataillon des ennemis, & reconnut que tout le fauxbourg des Vierges étoit

toit déja rendu. Lors qu'il revenoit pour me rapporter ce mauvais ſuccès, on lui ſaiſit la bride de ſon cheval, & on lui arracha ſa canne, mais ſe faiſant jour le piſtolet à la main, au travers de ceux qui le vouloient tirer à terre, il revint me rejoindre à toute bride, & vit que l'on avoit coupé la tête à mes deux gardes, qu'il m'avoit dépêchez. Ayant appris par lui que je ne pourrois pas rentrer par ce côté-là dans la ville, je rencontrai *Marco de Lorenzo*, celui qui avoit pris le parti de la viande de boucherie, qui avoit beaucoup d'amitié pour moi: Il me cria, Sauvez-vous, pauvre Prince, vous êtes perdu, l'on vous à trahi, les Eſpagnols ſont maîtres de la ville; je m'en vai chez moi, pour tâcher d'empêcher ma maiſon d'être pillée; & pleurant à chaudes larmes, me vint embraſſer: & s'en alla à toute bride.

Sur ce temps, le Chevalier des *Eſſarts* me vint propoſer de retourner à Poſilippe, m'embarquer ſur des Felouques pour me retirer à Rome. Je le regardai de travers, & lui dis, J'avois toûjours crû juſques ici que vous aviez de l'amitié pour moi: mais je connois bien le contraire: il ne faut aujourd'hui penſer qu'à mourir les armes à la main; Et je jure que ſi quelqu'un eſt aſſez hardi pour me parler de me ſauver, je lui paſſerai mon épée au travers du corps. Je pris la route de la campagne pour faire le tour du fauxbourg des Vierges, & tâcher de rentrer dans la ville par la Porte Nolane; & me trouvant dans un chemin creux, je vis un homme d'aſſez méchante mine ſur le haut avec douze ou quin-

quinze mouſquetaires, qui me demanda où étoit ſon Alteſſe, ne me reconnoiſſant point pour avoir le nez dans mon manteau. Je m'informai de ce qu'il lui vouloit : il me répondit, Lui rendre mes reſpects & lui baiſer les pieds. Je lui dis qu'il venoit derriére, & continuai de marcher. Et voyant un Capitaine de cavalerie nommé *la Bréche*, avec un collet de buffle, des manches & des chauſſes en broderie d'or, il fit tirer ſur lui cinq ou ſix mouſquetades, dont ſon cheval & lui furent tuez. Ayant gagné la plaine, j'allai droit à la Porte Nolane, que je trouvai déja occupée par les ennemis, & tirant vers la tête du fauxbourg Saint Antoine, deux Egyptiennes vinrent au devant de moi, qui me dirent que non ſeulement la Porte Capoüane étoit priſe; mais que je trouverois des mouſquetaires à la barriére de la tête du fauxbourg. Je voulus aller reconnoître ſi elles m'avoient dit la vérité, dont je fus bien-tôt éclairci par une ſalve que l'on fit ſur moi, dès que je me fus approché. Je crus que peut-être ils n'auroient pas avancé juſques au Marché, & que paſſant par le fauxbourg de Lorette, & rentrant par la Porte qui eſt au deſſous du Tourjon des Carmes, je pourrois en y ralliant le Peuple, ou mourir à leur tête, ou y repouſſer les ennemis, faiſant par ma préſence reprendre les armes aux habitans, & ceſſer, par la confiance qu'ils avoient en moi, la conſternation générale, qui étoit dans toute la ville. Mais arrivant au fauxbourg de Lorette; je vis ſur le haut du Tourjon des Carmes ſept ou huit drapeaux d'Eſpagne d'arbo-

rez, qui me faiſant connoître mon mal irrémédiable, je me réſolus de me retirer vers Sainte Marie de Capouë, pour dégager le ſieur de Mallet, & ralliant avec moi toutes les troupes qu'il commandoit, aller paſſer le Vulturne auprès de la ville de Kayazze, où j'avois garniſon, pour m'en aller dans l'Abbruzze m'unir aux troupes qui y faiſoient la guerre ſous mes commiſſions.

Quelques Napolitains me propoſérent de prendre le chemin de Benevente, d'où après je pourrois me retirer dans tel endroit du Royaume que je voudrois choiſir: Mais je ne fus pas de ce ſentiment, jugeant que les ennemis auroient envoyé occuper les chauſſées de la Cerra, puiſque vrai-ſemblablement je devois prendre cette route. Les gens que j'avois auprès de moi, commençoient les uns après les autres à ſe retirer. L'Abbé *Laudati* ſongea prudemment d'aller chercher quelque retraitte. *Jomo Santa Apollina* mon Ecuyer s'en retourna à Naples ſur un fort beau courſier pie qu'il montoit, croyant y trouver ſa ſeureté, & être bien reçu en le préſentant à Dom *Juan d'Autriche*. Mes Gardes qui étoient Napolitains, défilérent l'un après l'autre, ayant jetté la cornette dans un foſſé; & de ſix-vingts chevaux que j'avois avec moi, avant que d'avoir fait deux lieuës, plus de la moitié m'avoit déja quitté.

Comme j'étois à la veuë de Juliane, je crus ne devoir pas prendre le chemin d'Averſe, ne me fiant pas à *Pepe Palombe* qui en étoit Gouverneur; & voulant m'informer où je pourrois paſſer un petit ruiſſeau, je fis de-

demeurer mes gens à cinq cens pas de Juliane, & m'y en allai tout ſeul ſur un fort bon courſier gris. J'entendis que l'on s'y battoit furieuſement, & trouvant le neveu de *Jacomo Rouſſo*, il m'apprit que ſon oncle ennemi juré de *Juan Andrea Curé*, & Chef du Peuple du lieu, homme de cœur & de réſolution, étoit allé avec ſept ou huit cens hommes qu'il avoit ramaſſez pour s'en défaire; s'étant déja revolté en faveur des ennemis, il avoit forcé deux maiſons, où il avoit fait tuer quelques gens, & entre autres fait couper la tête au Capitaine *Tullo*, beaufrére de *Juan d'Andrea* qu'il tenoit aſſiégé dans ſa maiſon, ſe défendant vigoureuſement. Je dis à ſon neveu que j'étois bien aiſe qu'il exécutât de la ſorte, les ordres que je lui avois donnez, qu'il ne manquât pas de le prendre mort ou vif, puiſque je voulois qu'il fût châtié de toutes les méchantes actions qu'il avoit faites, feignant que ſon oncle n'agiſſoit que par mes ordres, & que l'autre dont j'étois aſſuré fût contre moi. Il s'informa de moi s'il étoit vrai que les Eſpagnols fuſſent les maîtres de Naples, ce que toutes les cloches de la ville qui ſonnoient en réjouïſſance leur faiſoient connoître. Je lui dis qu'il étoit vrai qu'ils étoient entrez avec quelque intelligence, par la Porte d'Albe, & s'étoient avancez juſques vers les Etudes. Mais qu'étant arrivé de Poſilippe avec des troupes je les avois repouſſez, & rechaſſez de toute la ville avec perte de quantité de leurs gens, & qu'en réjouïſſance de cet heureux ſuccès, j'avois commandé qu'on fît ſonner toutes les cloches,

ches, & que c'étoit ce qu'il avoit entendu. Il me demanda où j'allois. Je lui répondis que la plus grande partie de la garniſon de Capouë étant ſortie pour quelque entrepriſe, le Peuple ayant pris les armes, avoit obligé ce qui reſtoit, à ſe retirer dans le château, dequoi les habitans m'avoient envoyé donner avis auſſi-tôt, afin de m'y rendre, ne voulant remettre la ville qu'entre mes mains, de crainte que mes troupes en y entrant, ne fiſſent quelques inſolences, ce que ma préſence empêcheroit: Que c'étoit ce qui m'obligeoit à mener ſi peu de monde, afin de faire plus de diligence; & ne voulant point entrer dans Averſe, où je ſerois obligé de ſejourner quelques heures, il me feroit plaiſir de me dire où je pourrois paſſer le ruiſſeau. Il me montra un petit village ſur la droite, où il m'aſſura que je trouverois un pont auprès d'un moulin. Je lui commandai de débiter à ſon oncle les bonnes nouvelles que je lui avois appriſes, & allant retrouver mes gens, je me remis en marche, bien aiſe de ſavoir la route que j'avois à tenir.

En paſſant dans ce petit village un païſan qui me reconnut, en alla porter la nouvelle à *Pepe Palombe* Gouverneur d'Averſe, ce qui lui perſuada puiſque je me retirois, que ce qu'on lui avoit dit de l'entrée des Eſpagnols dans Naples étoit véritable; & auſſi-tôt il l'écrivit à Dom *Louis Podérique* qui commandoit dans Capouë, lui mandant que s'il envoyoit ſaiſir les paſſages du Vulturne, il ne pourroit manquer de me prendre, puiſque

que je prenois ce chemin là pour me ſauver. Le tour qu'il me falut faire pour éviter de paſſer dans Averſe, lui donna le loiſir d'envoyer ſa dépêche par un Officier affidé, accompagné de trois autres: & quand j'eus gagné le grand chemin de Capouë, voyant de loin quatre hommes à cheval qui marchoient devant moi, je pris les trois mieux montez de ma ſuite, & leur commandant d'obſerver ce que je ferois pour faire la même choſe, je pouſſai après eux, & les joignis incontinent, & marchant à côté de l'Officier, chacun de mes gens accoſta ſon homme. Je le queſtionnai de ce que l'on diſoit à Averſe, & après un peu de converſation, le ſurprenant tout d'un coup, je lui mis le piſtolet à la tête, & lui commandai de mettre pied à terre, chacun de mes compagnons faiſant de même au ſien, & je l'obligeai de m'avouër que *Pepe Palombe* le dépêchoit à Dom *Louis Podérique*, avec des lettres qu'il me remit entre les mains: tous mes gens étant arrivez, je les fis fouïller tous quatre, pour voir s'ils n'en avoient point d'autres que celles qu'il m'avoit données: Je ne voulus pas les faire tuer; mais pour les empêcher d'aller dire de mes nouvelles, je leur fis lier les pieds & les mains enſemble, & les fis jetter dans le foſſé qui étoit à côté du chemin. Je commandai à ceux de mes gens les plus mal montez, de prendre leurs chevaux, & faiſant couper les jarrets à ceux qu'ils avoient quittez, je pris ſans inquiétude le chemin de Sainte Marie de Capouë, étant aſſuré que la nouvelle de la priſe de Naples n'étoit pas encore paſ-

fée, & qu'il ne pourroit venir de courier pour la porter, que je ne rencontraſſe & je ne fiſſe arrêter.

Dès que je fus à un quart de lieuë de Sainte Marie, j'envoyai devant le ſieur *de Botellerie* dire au ſieur de *Mallet*, de me venir trouver, & que j'avois quelque choſe de preſſant à lui communiquer. Il ne peut pas m'obeïr ſi-tôt, à cauſe d'une eſcarmouche fort chaude qui avoit été engagée entre la cavalerie de Capouë & la mienne. Le ſieur de *Liſola* Napolitain qui avoit deſerte de la cavalerie du Royaume qui ſert à Milan, pour me venir trouver, s'imaginant d'obtenir ſon pardon, en portant la nouvelle de ma retraitte, étant monté ſur un fort beau courſier bai qui étoit à moi, ſauta un grand foſſé ſur la gauche de nôtre chemin, & me demanda permiſſion d'aller reconnoître deux vedettes des ennemis qui paroiſſoient ſur une hauteur; ce que je lui accordai, puiſqu'auſſi bien il auroit été inutile de le lui défendre. Il fut cauſe, par l'avis qu'il alla donner, que l'on détacha de la cavalerie pour me ſuivre; que l'on envoya l'ordre à tous les villages de la campagne ſur mon paſſage, de prendre les armes contre moi; & que le Prince de *Fourine* fut commandé avec ſa Compagnie d'arquebuſiers à cheval, de s'aller ſaiſir du paſſage de la Barque. *Hieronymo Fabrani* mon Secrétaire, entra dans Sainte Marie de Capouë ſi effrayé, & tellement hors de lui, qu'il fit bien tôt reconnoître qu'il y avoit de méchantes nouvelles.

Le ſieur de *Mallet* m'étant venu trouver, &

& m'ayant dit que nos troupes étant aux mains avec les ennemis, il ſeroit fort difficile de les retirer ſans les engager à me ſuivre, & qu'il valoit mieux durant qu'il étoient occupez, eſſayer de gagner le paſſage de la Barque du Vulturne, avant que l'on eût envoyé s'en ſaiſir: Je commandai à deux Capitaines de cavalerie qui l'accompagnoient, dont les Compagnies étoient dans leurs quartiers, de les faire monter à cheval pour me ſuivre, & le ſieur de *Mallet* ſe mettant à nôtre tête, pour nous ſervir de guide, nous fit prendre le chemin de la riviére. Et comme nous fûmes arrivez proche du château de Caſerte, je vis ſortir d'un bois, ſur nôtre gauche, un eſcadron de cavalerie: Je fis eſcadronner à même temps ce que j'avois de gens auprès de moi, qui ne pouvoient plus être que quarante-cinq, ou cinquante chevaux, tous les autres m'ayant abandonné; & trouvant que le courſier gris que je montois étoit un peu haraſſé, & n'étoit pas trop vîte, je le donnai au Baron de *Rouvrou*, & pris une haquenée porcelaine, ſur laquelle il étoit, fort bonne, & d'une extraordinaire vîteſſe, & m'en allai reconnoître l'eſcadron qui venoit à nous. Comme j'en étois à trente pas, l'Officier ſe détacha le chapeau à la main pour venir à moi, me diſant que c'étoit la Compagnie de *Cicio Ferlingére* Général de nôtre cavalerie, dont il étoit Lieutenant, qu'il avoit fait monter à cheval, ſuivant mes ordres, & qu'il venoit ſavoir ce que j'avois à lui commander. Je lui dis qu'il eût à me ſuivre, & faire l'arriére-garde. Cette Com-

pagnie étoit déja revoltée; l'Officier ne s'étoit avancé vers moi, que pour m'empêcher d'approcher de ſa troupe, de peur que je ne reconnuſſe un Aide de Camp des ennemis nommé *Batimielle*, qui étoit à la tête, & qui me voyant, s'étoit retiré dans le premier rang.

Auſſi-tôt que j'eus rejoint mes gens je les fis marcher, & ayant fait une demie lieuë de chemin, deſcendant une montagne aſſez rude, proche d'un village nommé Mouronne, j'entendis crier derriére moi, tuë, tuë; & tournant la tête je vis que la Compagnie qui me faiſoit l'arriére-garde, me chargeoit l'épée & le piſtolet à la main, & apperçus ſur le haut de la montagne trois eſcadrons de cavalerie. Je criai à mes gens, de paſſer à toute bride le défilé de cette deſcente, & de gagner une prairie que je voyois au pied, où jettant le manteau, dans lequel j'étois envelopé, je mis mes gens en bataille, & chargeant les ennemis qui me ſuivoient en deſordre, je les renverſai, & durant qu'ils ſe rallioient ayant reconnu à quelque mille pas delà un grand foſſé, nous allâmes le paſſer à toute bride, & nous nous remîmes en corps, de l'autre côté, & chargeâmes les ennemis quand ils voulurent paſſer le foſſé devant nous; Et les ayant rompus, nous fîmes la même choſe que nous avions déja fait; & cette campagne étant coupée de foſſez, & de ravines, nous tournions à tous les défilez, & ayant mis les ennemis en deſordre, nous nous en allions regagner un autre, & fîmes bien de cette façon environ trois quarts de lieuë de retraitte. Au

bout

bout desquels, trouvant un rideau à monter garni de quelques brouſſailles, où il faloit défiler un à un, & ayant ſur nôtre gauche une haye garnie d'environ trente mouſquetaires, je crus qu'ayant à monter le dernier, j'aurois à eſſuyer leur ſalve; baiſſant le bouton des reſnes de mon cheval, & prenant mes deux piſtolets dans mes deux mains, je pouſſai droit à eux, pour les obliger à faire leur décharge avec plus de précipitation. Cela me réüſſit, car tirant tous à la fois, & fort haut, tous les coups paſſérent par deſſus moi, ſans me bleſſer, & il y eut deux de mes gens tuez, qui marchoient les derniers, & un cheval de bleſſé. Nous fîmes bien après une demie lieuë, durant laquelle, les ennemis nous preſſant, trois ou quatre fois, nous nous defimes de la même maniere, que nous avions fait, de leur importunité. Cependant le tocſin ſonnoit ſur nous de tous côtez dans les villages, & tous les païſans venans occuper les paſſages, nous n'approchions d'aucune haye, ni d'aucun buiſſon, que l'on ne tirât ſur nous. Il y avoit un petit foſſé à paſſer ſur le bord d'un pré, garni d'une haye, & bordé de païſans: ce qui n'étoit pas peu incommode, c'étoit des gens, qui étant ſous la contribution du ſieur de *Mallet*, le reconnurent, l'appellérent par ſon nom, le priérent de leur venir parler, & de mettre pied à terre avec eux. Il nous dit de paſſer chemin, & d'avancer toûjours, durant qu'il les amuſeroit, & que la jument griſe qu'il montoit étant fort bonne & fort vîte, il nous auroit bien-tôt rejoint. La cavalerie que nous ſuivoit, ayant abordé

ces

ces païſans, leur dit, que nous étions des traîtres de François, qui nous retirions, après avoir ſaccagé le païs; qu'il ne faloit point nous donner de quartier; & leur commandant de faire leur décharge ſur le ſieur de *Mallet*, qui s'en revenoit à nous à toute bride, ſa jument en eut la cuiſſe caſſée, & lui tomba deſſous, ſans ſe pouvoir relever. Au bruit de ce feu, je me récriai qu'il y auroit de la lâcheté de laiſſer périr un ſi galand homme, qui s'étoit ſacrifié pour nous, & que ceux qui avoient de l'honneur tournaſſent avec moi, pour l'aller dégager; ce que je fis moi ſixiéme: & étant à vingt pas de lui, le Chevalier de la *Viſſeclette* me dit le voyant étendu par terre ſans remuer, qu'il étoit mort, & par conſéquent inutile de nous hazarder, & que cela nous faiſoit perdre bien du temps. Ces païſans ayant eû celuy de recharger, & tirant ſur nous, bleſſérent quelques uns de nos chevaux; le mien entre autres, le fut d'un coup qui entroit au deſſous du mouvement de l'épaule, & lui reſſortoit au poitrail; je ne ſaurois dire, ſi ce fut d'un coup de carabine du Viſconti Lieutenant de cuiraſſe de Dom *Diégo de Cordoüa*, qui commandoit les coureurs des ennemis, ou bien d'une arquebuſade de ces païſans.

Je me ſens obligé de faire ſavoir ici, la propoſition qui me fut faite par le Marquis de *Chaban*, & le Chevalier de la *Viſſeclette*, de demeurer tous deux à faire ferme à quelqu'un des defilez qui ſe rencontroient, où l'on ne pouvoit paſſer qu'une perſonne à la fois, pour me donner le temps de me pouvoir

voir retirer : quelque preſſe qu'ils m'en puſſent faire, je n'y voulus jamais conſentir, & leur dis, que je n'eſtimois pas aſſez ma vie, pour la vouloir conſerver aux dépens de celle de deux hommes auſſi braves, & auſſi généreux qu'ils étoient. & que je voulois, ou mourir avec eux, ou qu'ils ſe ſauvaſſent avec moi.

Cependant, le païs étant fort coupé de foſſez, & de hayes, bordées de mouſquetaires, il nous falut paſſer par les armes d'une décharge qu'ils nous firent. Le cheval du Baron de *Rouvrou* eut les reims caſſez, ce qui le força de l'abandonner, & de ſe jetter dans une haye, ou il ſe couvrit de feuilles, & s'enterra pour ſe garentir de la fureur des païſans. Le ſieur de *Graville* reçût un coup dans l'arçon de derriére de la ſelle, qui lui fit un tel effort dans les reins, & une ſi grande contuſion, qu'il crut long-temps avoir été bleſſé. Le cheval du ſieur de Miniere, jeune homme de Paris, s'abatit dans un foſſé, & ne ſongeant pas à le faire relever, il ſe mit à nous ſuivre à pied; avec une ſi grande frayeur, que l'eſprit lui en tourna, & n'ayant jamais pû s'en remettre, il en eſt mort fou: Il me crioit que les ennemis le ſuivoient, & me priant de faire mettre pied à terre à quelqu'un, pour lui donner ſon cheval : Je lui répondis que la plus grande charité que l'on lui pouvoit faire, étoit de le prendre en croupe. Ce que je commandai au ſieur de Bar, qui étoit monté ſur un grand courſier bai brun de la race des Stilianes. Un cheval tygre du ſieur de la Chaiſe étant bleſſé, tomba du coup,

mais

mais il le fit relever, lui donnant de l'épée dans la feſſe, & ſautant deſſus, il ſe mit en état de me ſuivre. Alors le ſieur des *Mareſts*, Chanoine de Saint Jean de Liége, mon Aumônier, s'approcha de moi, pour me demander ſi je voudrois me confeſſer: Je lui répondis qu'il n'étoit pas encore temps, & que j'avois bien d'autres choſes à faire. Un cheval d'Eſpagne noir qu'avoit le Chevalier *des Eſſarts*, étoit déferré des quatre pieds, pour l'avoir toûjours pouſſé devant, à ce qu'il nous dit, pour aller reconnoître les paſſages. Nous commencions à trouver le marais, & n'avions plus qu'un quart de lieuë à faire pour gagner la riviére, & nous mettre en ſeureté; Et toute nôtre troupe, par les morts, & ceux qui s'en étoient fuis, n'étoit plus que de vingt quatre, ou vingt cinq chevaux, quand le mien fut bleſſé d'une mouſquetade dans le corps, qui lui entroit par le côté, au defaut de l'épaule. Il donna du nez à terre, & l'ayant fait relever, je trouvai qu'il avoit perdu la force, & ne pouvoit plus ſe ſoûtenir, ſe traînant ſeulement à trois jambes. Alors me tournant à tous mes camarades, je leur dis: Vous voyez, Meſſieurs, que nous ne pouvons plus nous retirer, tous nos chevaux ſont ou eſtropiez ou rendus, mettons nous en eſcadron pour mourir de bonne grace, & vendre nos vies le plus cher que nous pourrons; nous ſommes ſuivis par cinq ou ſix cens chevaux, tous les chemins ſont bordez d'infanterie, & tous les paſſages nous ſont coupez: & me tournant au ſieur de *la Chaiſe*, Allez, lui dis-je, demander aux ennemis s'ils nous veulent

lent donner bon quartier, nous ſommes forcez de le prendre, ſinon, faites leur connoître qu'ils ne nous tuëront pas à ſi bon marché qu'ils s'imaginent. Dès qu'il leur eût parlé, ils nous criérent, Toute ſorte de courtoiſie, & de bon quartier. Je demandai s'il y avoit un Officier, ne voulant point me rendre à d'autre. *Le Viſconti* Lieutenant de cuiraſſe s'avançant pour me parler, un païſan me vint tirer de dix pas un coup de mouſquet, en me diſant, Point de quartier. Je voulus pouſſer, pour lui donner de l'épée : mais mon cheval affoibli, comme il étoit, s'embourba, & eut bien de la peine à ſe retirer; Il ſe jetta dans un bois, & le *Viſconti* lui tira ſon coup de carabine, dont il le manqua. Etant retourné à moi, nous parlions enſemble, quand deux hommes arrivérent, l'un monté ſur un cheval gris avec un juſte-aucorps de velours noir, & l'autre vêtu de deuïl ſur un cheval bai, le gris étoit de la tête plus avancé que l'autre. *Le Viſconti* me dit que le premier étoit Dom *Carlo de Falco*, & l'autre Dom *Fernando de Montalvo*, couſin du feu Marquis de *Saint Juliane* tué à l'eſcarmouche d'Averſe, & qu'ils étoient tous deux Capitaines, & qu'ainſi il n'avoit plus d'autorité. Je leur voulus rendre mon épée, mais ils me répondirent qu'ils avoient trop de reſpect pour moi, pour me vouloir deſarmer, & qu'ils me donneroient les leurs, ſi la mienne étoit ou rompuë ou perduë. Je leur offris mes piſtolets, qu'ils refuſérent, me diſant qu'ils s'en ſaiſiroient quand je deſcendrois de cheval. Mais me demandant chacun une marque

que comme je m'étois rendu a eux, je leur détachai deux rubans de mon chapeau, que je leur donnai, à l'un un verd, & à l'autre un iſabelle; Je les priai d'empêcher que ceux qui étoient avec moi ne fuſſent ni maltraittez ni dépouillez, ce qui fut exécuté ponctuellement; l'on ne fit que leur prendre leurs épées, & ne les ayant point fouillez, l'on ne leur eût pas ôté leur argent, s'ils ne ſe fuſſent preſſez eux-mêmes de le donner. Le Chevalier *des Eſſarts*, avoit une croix de diamans qui valoit bien mille écus; il la jetta dans la campagne, dont il eut après bien du déplaiſir, la renvoyant chercher le lendemain inutilement.

Le Baron de *Gouland* Colonel de la cavalerie Bourguignonne, arriva auſſi-tôt, avec Dom *Proſpero Tuttavilla*, qui commandoit le parti, & Dom *Giuſeppe Caëtano*, & trois ou quatre autres Cavaliers, qui me firent cent civilitez, & me voulurent faire donner un autre cheval, le mien ne ſe pouvant quaſi plus ſoutenir. Je les en remerciai, leur diſant qu'il m'avoit ſi bien ſervi, que je ſerois bien aiſe de n'en point deſcendre, & qu'il me mourût entre les jambes, & que pour aller en priſon, je n'en avois point tant de hâte, qu'il ne valut autant s'y traîner à trois jambes, que ſur un cheval qui marchât mieux, puiſqu'auſſi-bien, quelque preſſe qu'ils euſſent, j'étois aſſuré qu'ils m'attendroient, n'étant pas à ce que je croyois réſolus de me laiſſer derriére, & de s'en aller ſans moi. Ils ne ſe purent empêcher de rire de ma réponſe. Le Chevalier de *la Viſſaclette* monté ſur un

un courſier fort vigoureux qu'il m'avoit voulu donner, & que j'avois refuſé, pour être retif, & ne vouloir point abandonner la compagnie, me vint aborder au milieu de tous ces Meſſieurs, & me dit, que tant qu'il avoit crû ma vie en péril, il n'avoit pas voulu m'abandonner, & étoit toûjours demeuré pour mourir avec moi; mais que la voyant en ſeureté, & ſe croyant plus utile à mon ſervice, étant en liberté, qu'en priſon, il alloit eſſayer de ſe ſauver, donna des éperons à ſon cheval, qui contre ſa coûtume, partit de la main, d'une viteſſe incroyable; & quoi que plus de cinquante Cavaliers le ſuiviſſent, il s'en alla devant eux, & mit pied à terre dans un bois; à une lieuë de-là, il ſe coupa les cheveux, & ayant ttouvé un Convent de Cordeliers, il en prit un habit que l'on lui donna charitablement, & fut aſſez heureux pour ſe retirer à Rome dans cet équipage. Trois perſonnes qui tentérent la même choſe, furent aſſommées par les païſans. Et je fus conduit à Capouë avec le ſieur *Marſilli*, Gentilhomme Bolonnois, & *Joſeppe Scopa*, Italien, ce Prêtre, qui avoit fait prendre le Duc de *Turſi*, & dix ſept François à ſavoir, les ſieurs Chevalier *des Eſſarts*, Baron de *Cauſans*, Marquis de *Chabans*, de *Canherou*, de *la Chaiſe*, *d'Heureux*, *de la Botelerie*, de *Souillac*, *le Bar*, de *Beauchamp*, *Larché*, de *Graville*, de *Miniére*, *Compagnon* mon Maître d'hôtel, *Deſmareſts* mon Aumônier, *Branjon* mon Chirurgien, & *Dominique* Valet de Garderobe.

A une lieuë de là, Ces Meſſieurs me demandan-

mandérent ſi je voulois boire & manger un morceau de pain, & un peu de fruit; ce que j'acceptai volontiers, mourant de ſoif. *Joſeppe Scopa*, qui croyoit bien que l'on ne le garderoit que pour le faire pendre, débaucha pour cent ſequins qu'il avoit ſur lui, un Cavalier Bourguignon, qui ne demandant qu'à ſe retirer, fut ravi de cette heureuſe rencontre, & l'emmena fidélement à Rome. Nous entendîmes du bruit dans une étable à pourceaux, dont je vis ſortir quand la porte en fut ouverte, avec une joye extrême, le ſieur *de Mallet* que j'avois regreté ſenſiblement; le croyant mort, pour m'avoir voulu ſauver & la liberté & la vie. Je l'embraſſai pluſieurs fois tendrement, & ces Meſſieurs qui me conduiſoient en firent de même, ayant lié une amitié étroite avec lui dans quelque conférence qu'ils avoient euë enſemble. Je lui demandai des nouvelles de ſon avanture; Et il me conta qu'étant demeuré pris ſous ſa jument, qui avoit été tuée ſous lui, pour éviter la fureur des païſans, il avoit fait le mort, juſques à tant qu'ayant vû paſſer un Officier de Cavalerie de ſa connoiſſance, il s'étoit rendu à lui; qui l'avoit fait conduire dans le lieu où nous l'avions trouvé. Nous achevâmes nôtre chemin dans une converſation aſſez galante, & aſſez gaye. Dom *Joſeppe Caëtano* s'en allant devant l'épée nuë, & faiſant crier à tous les païſans *Vive l'Eſpagne*; j'entendois avec chagrin, toutes ces canailles qui regretoient de n'avoir pû porter ma tête à Naples, s'imaginant, qu'ils en auroient tiré une ſomme conſiderable; Ce qui

qui me faiſoit trouver ma mauvaiſe fortune aſſez douce, d'être tombé entre les mains de ſi honnêtes gens.

La nuit étoit venuë, quand j'arrivai à mille pas de Capouë. Je trouvai Dom *Louis Podérico* avec des flambeaux, & un caroſſe s'étant avancé pour me recevoir, il mit pied à terre pour venir au devant de moi; & comme je deſcendois de cheval, à peine avois-je le pied hors de l'étrier, quand il prit un grand tremblement au mien qui tomba mort à la portiére du caroſſe. Il ſe fit beaucoup d'embraſſades de part & d'autre, après quoi nous remontâmes dedans: & je fus reçû dans Capouë, non pas comme un priſonnier, mais avec les mêmes honneurs que ſi j'en euſſe été le maître, & que j'y euſſe fait mon entrée. Mr. de *Podérique* me conduiſit dans ſon logis, où je trouvai à la porte, une Compagnie d'infanterie Eſpagnole, il m'en préſenta le Capitaine, & enſuite toute la Nobleſſe, & tous les Officiers de ſes troupes: & m'ayant mené dans ma chambre, il y fit demeurer le Capitaine à la porte, pour ne me pas importuner; me demanda ſi je voulois ſouper en particulier, ou en public; & l'ayant laiſſé à ſon choix, il me dit, que ſi je l'agréois, les principaux de la Nobleſſe ſeroient ravis de m'y tenir compagnie. Enſuite, il me dit qu'il croyoit que je ſerois bien aiſe de demeurer un peu en repos, & me délaſſer, & que ſi je voulois écrire quelques lettres, pour mes affaires, il les envoiroit la nuit même, par un courier exprès au lieu où je voudrois; & s'étant retiré, ne laiſſant avec moi

que

que les François, il m'envoya du papier & de l'ancre, & me fit allumer du feu. Il fut au ſortir de ma chambre, faire publier un ban, que l'on amenât à Capouë tous les François que l'on pourroit rencontrer, ſans les maltraitter ni dépouïller, à peine de la vie: il fit prendre la liſte de tous les priſonniers, logea les Gentilshommes chez les principaux de la Nobleſſe, & tous les autres par billet, leur donnant une ſentinelle à chacun, pour les ſuivre, & commandant qu'ils puſſent aller librement chez eux, & venir chez moi à toutes les heures qu'il me plairoit; Et chacun s'attachant à bien traitter ſon hôte, ce fut à l'envi à qui leur feroit le plus de civilitez, & de careſſes. Dès que je me vis un peu en liberté, mon premier ſoin fut de brûler une lettre que l'on m'avoit apportée le matin, que j'avois fait couler dans mon caleçon, qui auroit coûté la vie à pluſieurs perſonnes de qualité, ſi elle eût été veuë, & que je n'avois oſé déchirer, de peur que l'on n'en pût ramaſſer les piéces. Enſuite, j'allai écrire à Rome pour faire venir de l'argent, & donner avis de ma diſgrace, & quelques lettres en France du ſtile du Roi *François Premier*, après ſa priſon de Pavie, où je mandois que j'avois tout perdu, hors la vie, & la réputation. Je les envoyai toutes ouvertes par le Chevalier *des Eſſarts* à Dom *Louis Podérico*, avec mon cachet, pour les faire fermer après qu'il les auroit veuës. Il ne voulut jamais les lire, & les cachetant devant lui, il les fit partir auſſi-tôt, par un courier qu'il dépecha exprès à Rome. Nous nous ſervîmes du papier

pier qui nous reſtoit, à faire des chanſons ſur nôtre avanture, & ſur ceux qui avoient fait paroître le plus de peur. Et tous les gens qui furent pris avec moi, peuvent témoigner que ni dans ma retraitte, ni dans ma priſe, ni dans tout le temps que j'ai été à Naples, l'on n'a jamais remarqué ſur mon viſage, ni changement ni altération, & que les différens accidens de ma bonne ou mauvaiſe fortune, ne m'ont donné ni inquiétude, ni embarras, ayant agi toûjours avec autant de ſang froid, que ſi je n'y euſſé eû nul intérêt. Ce que l'on doit plûtôt attribuer à une inſenſibilité naturelle, que j'ai aux choſes, qu'à une fermeté d'ame qui m'eût fait réſoudre à toutes ſortes d'événemens.

Enſuite, Dom *Louis Podérico* m'envoya demander s'il ne m'incommoderoit point de venir me rendre viſite, & lui ayant mandé qu'il me feroit beaucoup de faveur, je le vis entrer ſuivi de force gens de qualité. Il me témoigna d'abord le déplaiſir qu'il avoit de me rendre ſes devoirs dans une ſi fâcheuſe conjoncture, & qu'il reſſentoit mon malheur, autant que je le pouvois faire. Je lui répondis qu'un homme qui portoit une épée à ſon côté, étant ſujet à de pareils accidens, ne devoit pas s'en laiſſer ſurprendre : Que les bons & mauvais ſuccès dépendant plus de la fortune que du mérite, une perſonne de cœur, & de naiſſance, ſe devoit toûjours mettre au deſſus d'elle, & voir d'un œil indifférent tous ſes caprices; Que je n'avois de regret de ma priſon que celui de n'être plus en état de pouvoir être utile aux intérêts de

la

la Nobleſſe de Naples, que je conſidérois beaucoup plus que les miens propres, & que la ſeule conſolation que je recevois dans mon malheur, étoit les bons traittemens qu'il me faiſoit, aimant naturellement d'avoir obligation aux perſonnes, pour qui j'avois beaucoup d'eſtime, & que je ſouhaitois paſſionnément de ſervir. Quelques-uns de ces Meſſieurs prenant la parole, dirent que, quoi que je fuſſe fort à plaindre, ils l'étoient encore plus que moi, puiſque la perte de ma liberté les remettoit à la chaine, & leur alloit rendre leurs fers beaucoup plus peſans que ceux qu'ils avoient portez juſques ici. Dom *Louis Podérico*, interrompant ce diſcours, me dit, Que n'ayant point eû d'ordre de Naples de m'arrêter, ni même appris ce qui y étoit ſurvenu, quand j'étois arrivé à Sainte Marie de Capouë, ſi je lui euſſe envoyé un trompette, pour lui demander paſſage pour me retirer, non ſeulement il me l'auroit accordé, mais qu'il ſeroit venu avec toute la Nobleſſe, m'accompagner juſques aux confins de l'Etat Eccléſiaſtique, d'où j'aurois pû me retirer où j'aurois voulu, ſans que j'euſſe dû craindre, après m'avoir donné ſa parole, qu'il y eût eû d'autorité capable de lui en faire manquer. L'on nous vint avertir qu'on avoit ſervi, & nous allâmes nous mettre à table.

Le ſouper ſe paſſa fort gayement; l'on y fronda un peu le Peuple de Naples. Je l'excuſai n'antmoins de ſa legéreté naturelle, & déclarant la verité de mes ſentimens, je témoignai hautement que, quoi que j'euſſe beaucoup

aucoup d'amitié pour lui, mon intention avoit toûjours été de remettre les choſes dans l'ordre, & le raſſujettir à l'autorité de la Nobleſſe, comme il avoit été autrefois, & connoiſſois qu'il étoit juſte & raiſonnable ; que le malheur où j'étois, ne m'étoit arrivé que pour n'avoir eû que peu de Cavaliers déclarez pour moi ; Que j'avois tant d'eſtime pour ceux de ce Royaume, que j'étois aſſuré que ſi j'euſſe pû me voir un jour à leur tête, la puiſſance d'Eſpagne ne m'auroit plus été redoutable ; & que je n'aurois pas craint même celle de toute l'Europe jointe enſemble. Tous ces Meſſieurs ſe ſentans fort obligez de l'eſtime, & de la bonne opinion que j'avois pour eux, m'en remerciérent, auſſi-bien que du ſoin que j'avois pris de conſerver leurs biens & leurs maiſons du pillage, & des ſaccagemens, comme leurs perſonnes, & celles de leurs proches, de l'inſolence des peuples, dans le temps que je les avois commandez. Et enſuite prenant des verres, ma ſanté fut beuë ſolemnellement, & comme nous avions les meilleurs vins du monde, nous tinmes table aſſez long-temps avec beaucoup de réjouïſſance, de liberté, & de témoignage d'amitié, & d'eſtime réciproque. Quelques-uns me diſans, que puiſque j'avois conſervé la vie, & la réputation, je devois eſpérer avec le temps, que la Fortune qui n'étoit ferme que dans ſon inconſtance, m'accorderoit ſes faveurs après m'avoir fait ſentir ſa diſgrace : Je répondis que ce monde ici n'étant qu'une comédie, le premier acte de la mienne s'étoit achevé par des coups de

bâton, comme fait d'ordinaire celui des Comédies Italiennes ; Et que ne devant finir qu'avec ma vie ; je croyois en avoir assez, pour remonter de nouveau sur le theatre, avec un différent succès, prétendant, avant que de mourir, de faire encore du bruit dans l'Europe, & d'y acquerir quelque estime, & peut être de l'avantage. Tous ces discours, qui furent tenus sans se trop précautionner, de part & d'autre, furent rapportez aux Espagnols, qui les expliquant, suivant leur humeur défiante, redoublérent le soupçon qu'ils avoient eû que j'avois pris de grandes mesures avec la Noblesse, & le portérent même si loin, qu'ils crurent qu'elle s'étoit assemblée deux fois, pour délibérer, si l'on devoit me mettre en liberté, & s'il n'étoit pas de leur intérêt, l'armée navale de France arrivant, de se déclarer, & me laisser monter à cheval, pour me mettre à leur tête. Ils me l'ont dit souvent pendant ma prison, & à Gayette, & en Espagne ; & j'ai vainement fait mes efforts, pour les détromper d'une imagination aussi ridicule, que peu vraisemblable.

Après avoir soupé, ces Messieurs me vinrent reconduire dans ma chambre, où nous rentrâmes dans une nouvelle conversation, & je dis en raillant à Dom *Louis Podérico*, que j'avois à lui faire bien des excuses d'avoir tardé si long-temps à lui rendre une dépêche, dont j'étois chargé pour lui, & d'avoir eû même l'effronterie de l'ouvrir ; ce qui étoit pardonnable à une personne naturellement aussi curieuse que je l'étois : & mettant

tant la main dans ma poche, j'en tirai les lettres que lui écrivoit *Pepe Palombe*, & que j'avois priſes à ſon courier par les chemins. Il les lut tout haut, & ſe mettant à ſoûrire, me dit, qu'il n'auroit pas crû que je duſſe être le porteur d'une ſemblable nouvelle. Il m'apprit que celle de ma retraitte lui avoit été donnée par un nommé *Liſola*, qui crut par-là aſſurer ſa vie qu'il méritoit doublement de perdre, pour n'avoir ſû être fidéle à aucun parti; Qu'il étoit Officier dans ſes troupes à Milan; Qu'il avoit deſerté, ſur le bruit des rumeurs de Naples, pour me venir trouver, & qu'aujourd'hui, il m'avoit trahi pour rentrer dans le parti d'Eſpagne: Mais comme on ſe ſervoit des trahiſons, ſans aimer les traîtres, il avoit reçû l'avis qu'il lui étoit venu donner; ce qui n'empêcheroit pas neantmoins qu'il ne le fît pendre, & que par-là nous en ſerions tous deux vengez, lui comme d'un deſerteur, & moi comme d'un traître. Cette ſentence fût approuvée généralement de tout le monde, & il n'y eût perſonne dans la compagnie qui n'en demandât l'exécution, au lieu d'interceder pour ſa grace.

Il nous arriva enſuite une choſe aſſez ridicule. *Hieronymo Fabrani* mon Secrétaire, l'homme du monde le plus avaricieux, n'étant pas ſi touché de la perte de ſa liberté, que de celle de ſon argent, en étant quaſi troublé, me pria, en préſence de ces Meſſieurs, de vouloir écrire à Dom *Juan d'Autriche* pour lui faire rendre vingt mille ſequins, qui lui avoient été pris. Je lui ré-

pondis, en riaut, qu'il faloit avant que de hazarder mon crédit, que je l'éprouvaſſe en quelque choſe de moindre importance; parce qu'étant naturellement glorieux, je n'aimois pas à m'expoſer à la honte d'un refus: Mais que pour lui dire la vérité, je croyois que la peur qu'il avoit euë lui avoit troublé le jugement, puiſqu'il ne ſe ſouvenoit pas, qu'il y avoit douze ou quinze jours, que lui ayant voulu emprunter la moitié de cette ſomme, qui l'auroit garenti, auſſi-bien que moi, de l'état où nous étions préſentement, il m'avoit répondu qu'il n'avoit point d'argent, & que croyant qu'il n'auroit pas oſé me mentir, j'étois perſuadé que ce qu'il m'en diſoit à préſent, n'étoit qu'une reverie. Il fit tous ſes efforts pour me perſuader le contraire, mais je m'opiniâtrai à lui jurer que je le croyois trop homme de bien, pour juger qu'il eût été capable de me dire une choſe pour une autre. Il me conjura du moins de lui faire rendre ſes meubles, & ſes tapiſſeries, puiſque je voulois douter qu'il eût de l'argent; Je lui repréſentai que mon crédit ne pouvoit pas aller juſques-là, puiſque les meubles, & les tapiſſeries venans à être reconnus par les proprietaires, l'on ne voudroit pas à ma conſidération, leur faire l'injuſtice de ne leur pas rendre. Il ſe retira, en grondant, & fort chagrin; & toutes choſes paroiſſant diſpoſées à nous faire rire, quoi que vrai-ſemblablement je n'en duſſe pas avoir trop de ſujet, nous fûmes tous ſurpris de voir ſortir d'une garderobe, le ſieur de *Miniére*, tout nud, ayant les cheveux nouëz

ſur

ſur la tête, en aigrette, avec un ruban couleur de feu, & ſes bottes ſur l'épaule, en forme de beſace, qui s'en vint ſe jetter à genoux devant moi; la peur qu'il avoit euë l'apréſdînée, comme j'ai déja dit, lui ayant fait tourner l'eſprit. Je lui demandai, tout étonné, ce qu'il me vouloit en cet équipage. Il me répondit que voulant être mon premier Secretaire, il venoit pour me faire le ſerment de cette charge, de la maniére que les Romains le faiſoient aux anciens Empereurs. Cette avanture, quoi que divertiſſante, ne laiſſa pas de nous faire pitié, & de nous faire admirer ce que peut l'appréhenſion de la mort ſur un eſprit foible. Je recommandai en même temps que l'on en prît ſoin, & que l'on le menât coucher. *Fabrani*, que le déplaiſir de ſa perte n'empêcha pas de s'aſſoupir, ſe voulant appuyer contre une petite table, qui étoit au milieu de la chambre, comme il étoit ordinairement endormi le ſoir, il ſe laiſſa tomber deſſus ſi rudement qu'il la rompit, & comme il étoit gros, & peſant, il faillit à enfoncer le plancher. Ce grand bruit fit tourner la tête à tout le monde, ne ſachant d'où il pouvoit venir; Et comme nous nous en fûmes apperçus; il n'y eut perſonne qui ne fît de grands éclats de rire, qui durérent aſſez long-temps. Dom *Louïs Podérico* me dit qu'étant tard, il craignoit qu'il ne lui en pût arriver autant, ou à quelqu'un de ces Meſſieurs, & qu'ainſi il valoit mieux me donner le bon ſoir, que d'apprêter à la compagnie une nouvelle matiére de rire: après quoi, il ſe retira; & tous nos priſonniers

s'en allérent chez eux, ne demeurant de mes gens, que ceux qui couchérent dans ma garderobe.

Dès que je fus au lit, le Capitaine Eſpagnol qui étoit de garde, demanda à me venir donner le bon ſoir, pour être aſſuré qu'il me laiſſoit dans la chambre, dont il ferma en ſortant la porte à la clef: & ayant beaucoup fatigué la journée, & nullement dormi la nuit précédente, je me récompenſai en celle-ci, & ne me réveillai que le lendemain ſur les neuf heures. Dès que je me voulus lever, il ouvrit la porte, pour me venir donner le bon jour, & me voir dans mon lit, après quoi, il reſortit, pour me laiſſer en repos toute la journée. Dom *Loüis Podérico* envoya ſavoir des nouvelles de ma ſanté, & s'il ne m'incommoderoit pas, dès que je ſerois habillé de me venir viſiter; & comme il ſavoit que je n'avois point de linge, il m'en fit apporter, & une caſaque, dautant qu'il faiſoit encore froid, n'ayant ſur le corps qu'un colet de bufle, avec lequel j'avois été pris. Il arriva auſſi-tôt dans ma chambre, accompagné du Prince de *Saint Sevére* ſon nèveu, du Prince de *Fourine*, du Marquis de la *Belle*, du Prince de *Supine*, du Prince de *Chiuſane*, de Dom *Camille Caraffa*, de Dom *Juſeppe Gayëtano*, de Dom *Ceſar de Capua*, & de pluſieurs autres Cavaliers. Il me demanda ſi je voudrois aller à la Meſſe, où ils m'accompagnérent tous, faiſant demeurer au logis la garde Eſpagnole, diſant qu'où étoient tous ces Meſſieurs, ils n'en avoient pas de beſoin. Tous les priſonniers François

çois ſe rendirent auprès de moi : Nous fûmes en une Egliſe voiſine, où je reçus tous les honneurs, & toutes les civilitez que l'on m'auroit pû rendre, ſi j'euſſe été en pleine liberté ; & tout ce cortége avoit bien plus l'air de gens qui me faiſoient leur cour, que de perſonnes qui veilloient à ma ſeureté, & qui ſongeoient à me garder.

Au ſortir de la Meſſe, je fis un tour de promenade, après quoi je fus reconduit chez moi : Et Monſieur de *Podérico* m'ayant tiré à part, me dit qu'il faloit penſer à la conſervation de ma vie, tout étant à craindre de l'humeur défiante, & cruelle des Eſpagnols; Que la Nobleſſe m'étoit trop obligée, & avoit trop d'eſtime, & d'amitié pour moi, pour ſouffrir que je couruſſe quelque fortune, & qu'ils périroient tous aſſurément, plûtôt que de me voir en danger : Mais qu'il faloit que je m'aidaſſe, & que je cherchaſſe le moyen de gagner du temps, qui étoit le plus grand reméde que l'on pût apporter à des maux de cette nature; Que je devois témoigner un extréme mécontentement de m'être vû abandonné de la France, & ne reſpirer autre choſe que le deſſein de m'en venger; Qu'il faloit faire voir que je voulois m'engager dans le parti d'Eſpagne, & ſur tout leur perſuader que j'avois des prétentions ſur le Duché de *Modéne*, que je pourrois faire valoir, s'ils me vouloient appuyer de leurs forces, & m'en faire avoir l'inveſtiture de l'Empereur : Que la haine étant plus grande encore, & l'envie de ſe venger de ce Duc, que de moi, ils écouteroient les propoſitions que je

je ferois, par la grandeur desquelles je devois éblouïr Dom *Juan*, jeune Prince ambitieux, & le Viceroi, ami naturellement des négociations, afin de les obliger à donner part à Madrid de mes offres, qui tireroient les affaires de longue; Et qu'il n'y avoit qu'à craindre la premiére chaleur de leurs ressentimens, & l'exemple du Maréchal de *Strossi* dans les Tercéres.

Son avis me parut fort bon, & je le priai d'écrire à Naples que l'on m'envoyât quelqu'un pour m'écouter, ayant des choses à dire d'une extraordinaire importance. Il y dépécha aussi-tôt, & nous eûmes le lendemain matin nouvelles, que l'on avoit choisi l'Evêque d'*Averse*, homme d'esprit, & de capacité, frére du Prieur de la Rochelle, de la Maison des *Carafes*, pour venir conférer avec moi. Je dînai tout seul ce matin-là, me faisant des excuses, s'il ne me pouvoit pas tenir compagnie, à cause de la quantité d'affaires, dont il étoit accablé, & des ordres qu'il avoit à donner dans le changement de la fortune, & des affaires. Après m'être reposé quelque temps, au sortir de table, toute la Noblesse s'en revint me faire sa cour, & entrant avec moi en une conversation des choses passées, & de leurs intérêts, & des miens: elle s'échauffa de façon, que je commençois à entrer dans une négociation fort pressante, & dont j'aurois assurément tiré de grands avantages, quand un Espagnol entra que je ne voyois pas, pour avoir le dos tourné à la porte; un de ces Messieurs me poussant du pied, je changeai tout d'un coup de dis-

diſcours; ce qui ne pût ſe faire ſi adroitement, qu'il n'en eût du ſoupçon: & ſortant à l'heure même, il s'en alla écrire au Comte d'*Ognate*, qu'après avoir ſi long-temps maintenu le Peuple dans la revolte, je travaillois à leur débaucher la Nobleſſe, & qu'il étoit à craindre, ſi l'on n'y apportoit un prompt reméde, que je n'en puſſe venir à bout.

Sur le ſoir, Monſieur le Prince d'*Aveline* me vint voir, & me remercier du ſoin que j'avois pris de faire ramaſſer tout le pillage de ſon château, & du châtiment de *Paul de Naples*, qui étant né ſon ſujet, lui avoit fait toutes les inſolences imaginables, & perdu le reſpect en toute ſorte de maniéres. Je lui répondis que j'aurois bien voulu lui pouvoir rendre d'autres ſervices plus conſidérables; mais qu'en l'état où j'étois, tout ce qui m'étoit permis de faire pour ſes intérêts, étoit, de l'avertir d'aller promptement à Naples, pour ſauver ſes meubles, que les ayant fait ramaſſer avec ſoin, & porter dans le gardemeuble de mon Palais, les Eſpagnols l'auroient infailliblement pillé, au lieu de moi, & que j'avois bien de la douleur, qu'en penſant conſerver tout ce qui lui appartenoit, je l'euſſe fait ſaccager plus aiſément. Il m'en temoigna ſa reconnoiſſance. & ſe ſervant de mon avis, partit auſſi-tôt pour aller donner ordre à ſes affaires.

Enſuite le Prince de *la Rocque Romane* me vint voir, & ſa converſation me fut fort ennuyeuſe. Car comme il eſt fort grand parleur, elle ne ſe paſſa qu'en des proteſta-

teſtations de ſa fidélité pour l'Eſpagne, & au récit des ſervices qu'il lui avoit rendus, & de la joye qu'il avoit de voir que le Ciel s'étoit déclaré pour elle. Et après m'avoir fait un aſſez léger compliment ſur mon malheur, il ſe retira.

Cependant les Eſpagnols s'aſſemblérent pour délibérer quelle réſolution ils devoient prendre ſur mon ſujet. Les avis furent différens. Tous ceux du Collatéral opinoient à ma mort, alleguant pour raiſon, que je m'étois acquis un ſi grand crédit, & une eſtime ſi générale, auſſi-bien parmi la Nobleſſe que parmi le Peuple, qu'il y avoit toûjours à craindre tant que je vivrois, que le Royaume ne fût jamais en paix, & les affaires ne s'y brouillaſſent de nouveau, ſi par hazard je venois à recouvrer la liberté; Que les mécontens en conſerveroient toûjours dans leur cœur une éſperance ſecrette, qui feroit germer dans les eſprits, une ſemence de revolte, qui viendroit à produire quelque effet à la prémiere occaſion; Que connoiſſant la clemence naturelle de leur Roi, c'étoit le ſervir utilement, que de lui ôter le moyen de l'exercer en un ſujet ſi dangereux, & d'une ſi périlleuſe conſéquence; Que l'on le délivreroit par-là des importunitez de tous les Princes de l'Europe, & de tous les Potentats à qui j'étois lié de ſang, d'alliance, & d'amitié, qui intercéderoient pour ma vie, & pour ma liberté: Que j'avois été ſi près du trône, que mon ambition ne ſe pourroit plus laiſſer flater par aucun établiſſement qui fût au deſſous: Et qu'enfin Naples m'avoit

trop

trop tenu au cœur, pour m'en faire jamais perdre la mémoire, que tant que je vivrois, je penſerois continuellement à la poſſeſſion d'une Couronne; que je croirois n'avoir perduë, que par un pur effet de malheur & de hazard, & que j'avois quaſi conſidérée comme à moi : Qu'il faloit en uſer de même qu'avoit fait le Marquis de *Sainte Croix* aux Tercéres à l'égard du Maréchal de Stroſſi; Que l'on ne devoit pas différer cette exécution, de peur que la France ne la leur rendit impoſſible, en avoüant mes actions & me reclamant, comme une perſonne qu'elle avoit envoyée, & qui n'avoit agi que par ſes pouvoirs, & par ſes ordres; Que l'on ne devoit pas balancer à ſuivre l'exemple de *Charles d'Anjou* pour *Conradin*, par le conſeil même du Pape *Clement IV.* Et que s'il y avoit de la cruauté dans ce procédé, au moins la ſureté s'y trouveroit toute entiére; Et que quand il s'agiſſoit d'affermir un Royaume, les plus violentes réſolutions étoient toûjours les meilleures; Qu'outre cela, ma mort ſerviroit d'un grand exemple, pour intimider, & empêcher les perſonnes ambitieuſes de venir prendre part & s'intéreſſer dans les ſoûlevemens des Provinces, à quoi la Monarchie d'Eſpagne pouvoit être plus ſujette qu'une autre, pour avoir tant de Nations différentes à gouverner, & ſes Etats ſi étendus, ſi ſéparez, & ſi éloignez les uns des autres. Le zéle de la Patrie ne les attachoit pas tant à ſuivre ce parti, que la honte d'avoir eû recours à moi, pour la conſervation de leurs charges & de leurs biens, & d'avoir mainte-

nu avec moi des correſpondances, qu'ils craignoient ne pouvoir pas toûjours demeurer ſecrettes, & qu'ils prétendoient par ma mort tenir fort cachées, ſe voulant ôter de devant les yeux un témoin irréprochable de leur perfidie, & de leur infidélité.

D'autre côté, le Duc de *Turſi* qui m'avoit obligation de la vie, croyoit être engagé d'honneur à me rendre la pareille, en me la ſauvant, & alleguoit pour cela toutes les raiſons que la Politique, & la bienſeance, pouvoient ſuggérer. Elles étoient appuyées par Dom *Melquior de Borgia*, qui étant mon parent, décendant par le Duc de *Gandie*, du Pape *Alexandre*, & moi par *Lucrece de Borgia* ſa fille, mariée dans la Maiſon de *Ferrare*, qui étoit ma biſayeule, il croyoit par-là être engagé de réputation à me conſerver: Auſſi n'oublia-t-il aucune choſe pour en venir à bout, prenant mes interêts avec toute la chaleur poſſible, ſuivant en cela l'inclination naturelle qu'il avoit & douce, & bien faiſante. Ces perſonnes étoient d'un poids extraordinaire, & d'un autre crédit, que celles du Collatéral, pour être tous deux du Conſeil d'Etat d'Eſpagne, & les Miniſtres qui avoient été choiſis du Roi Catholique, pour aſſiſter à la jeuneſſe de Dom *Juan d'Autriche*, par les avis deſquels il avoit ordre de ſe gouverner, & de ne rien faire ſans leur participation, & leur conſeil. Ils ajoûtoient de plus que ſi l'on avoit à ſuivre des exemples, il faloit s'attacher aux plus honnêtes, & mieux reçus généralement de tout le monde; Que le Marquis de *Sainte Croix*, avoit

avoit été fort blâmé, & que ſa précipitation & ſon emportement auroient pû coûter cher à l'Eſpagne, ſans les embarras qui ſurvinrent fort à propos en France, pour la garentir de ſes reſſentimens; Que la cruauté de *Charles d'Anjou*, avoit été fort condamnée, & terni toute cette grande réputation qu'il avoit établie par ſa valeur; & qu'il s'en étoit repenti tout à loiſir par la ſanglante guerre que ſon action lui avoit attirée, à laquelle il fut ſur le point de ſuccomber; Qu'il en perdit enſuite la Sicile, & que ſon fils avoit failli, s'il ne ſe fût ſauvé miraculeuſement, à payer de ſa tête, celle de *Conradin*; Que l'autorité du conſeil du Pape Clement ne ſe devoit pas alléguer pour excuſe, étant ennemi déclaré de *Conradin*, dont il appréhendoit, les reſſentimens, & la puiſſance, & que ne lui ayant ſurvécu que peu de jours, il ſembloit que le Ciel eût voulu le punir d'un conſeil ſi violent, & ſi intéreſſé; Que l'Hiſtoire d'Angleterre offroit un autre exemple en la perſonne du Roi *Edouard Troiſiéme*, qui par ſa clemence s'étoit acquis une réputation qui dureroit autant que le monde. Le Baron de *Perſi*, s'étant revolté contre lui, *Archambaud de Douglas*, de ſon chef, ſans être autoriſé du Roi d'Ecoſſe ſon Souverain, entra dans ſon Royaume, les armes à la main, en faveur de ſon ami revolté, lui donna une camiſade, où il fut contraint de ſe ſauver nuds pieds, & l'ayant renverſé de ſon cheval d'un coup de lance, & fait courir fortune de la vie dans la grande bataille qu'il gagna, & qui rafermit ſes Etats; Et aprés avoir puni ſevérement tous

tous ſes ſujets rebelles, qu'il avoit fait priſonniers, ſon Conſeil opinant à faire mourir *Archambaud de Douglas*, comme un particulier, qui ſans aveu d'aucune Couronne étoit venu fomenter une revolte dans ſon Royaume; Ce grand & ſage *Edouard* répondit; Que n'étant pas né ſon ſujet, il n'avoit pas ſur lui d'autorité légitime; Que ſa mort ſeroit une foible vengeance, qui pourroit ternir la gloire qu'il s'étoit acquiſe; Et que jugeant par le mal qu'il lui avoit fait, des ſervices qu'il lui pourroit rendre, s'il devenoit ſon ami, il lui vouloit donner la liberté, comme il fit, lui demandant ſon amitié, l'embraſſant chérement, & loüant hautement & ſa vertu, & ſon courage: action certes d'un généreux Prince, & qui le releva par deſſus tous ceux de ſon ſiécle. Qu'ils laiſſoient à juger ſans paſſion, quel de tous ces exemples étoit le plus digne d'imitation, par un Roi ſi puiſſant que celui d'Eſpagne, qui n'avoit rien à craindre d'un particulier, que ſa généroſité lui attacheroit à jamais, & qui donneroit de l'admiration à toute l'Europe.

Le Comte d'*Ognate* fin, & habile, inclinoit au premier ſentiment, & l'appuyoit de beaucoup de fortes raiſons: mais il ne vouloit pas ſeul ſe charger de la choſe qu'il eût bien voulu voir paſſer par la pluralité des voix. D'ailleurs aimant fort les négociations, il croyoit qu'il n'y avoit rien à perdre d'écouter ce que j'aurois à propoſer, ce qui ne tireroit pas de longue: & qu'après avoir examiné, ſi les offres que je pourrois faire, ſeroient

roient ou de plus grande, ou de moindre importance pour le ſervice de leur Monarchie, que ma mort, il en ſeroit le maître après, quand il lui plairoit, puiſqu'elle ne dependroit que de ſa volonté, & de ſon ordre: & ſe tenoit ſi glorieux d'avoir repris Naples, qu'il ne vouloit pas hazarder legérement ſa réputation, ni rien faire, dont il pût être blâmé: Etant la maxime ordinaire des Eſpagnols; Que le temps & la patience ne gâtent jamais les affaires, ce que fait ordinairement la précipitation.

Dom *Jüan d'Autriche*, jeune Prince, brave, & généreux, ſe laiſſant emporter aux mouvemens de ſon cœur, & prenant le parti le plus beau, & le plus honorable, fit un fort grand raiſonnement, & fort delicat, & que l'on n'auroit pas aiſément attendu d'une perſonne de ſon âge, mais qui ſentoit plûtôt un homme conſommé dans les affaires, & qui ne penſant qu'à la gloire, veut ménager les avantages de ſa nation par des voies hautes, & éclatantes. Il dit que les actions qu'il m'avoit vû faire, m'ayant acquis ſon eſtime, il ne ſe pouvoit auſſi défendre de me donner ſon inclination; qu'il auroit trop de regret de voir périr miſérablement un Prince, le pouvant ſauver; Qu'il le croiroit honteux, & à lui & à l'honneur du Roi ſon pére, qui pouvoit tirer plus d'avantage de ma vie, que de mon ſupplice; Q'il devoit uſer de ſa clemence, en une recontre qui lui attireroit les benédictions, & l'applaudiſſement de toute l'Europe; qu'il n'en trouveroit jamais de ſujet, qui le méritât mieux que moi, & qu'il pou-

pouvoit, en ma perſonne, obliger tous les Princes à qui j'appartenois; Que c'étoit faire tort à la Monarchie d'Eſpagne, que de faire voir aux yeux de tout le monde, qu'elle ſacrifioit ma vie à ſa ſeureté; Qu'elle étoit trop puiſſamment établie, pour pouvoir être ébranlée par un homme ſeul; Que nous n'étions plus dans le temps des Romans, où un avanturier étoit capable, par ſa ſeule valeur perſonnelle, de faire perdre des Royaumes; Que véritablement je ſerois un ennemi à redouter, ſi je pouvois diſpoſer des forces de le France, mais qu'elle avoit aſſez fait connoître ne vouloir pas contribuer, ni à l'élevation, ni à l'établiſſement de ma fortune; Que j'avois été abandonné dans un temps, où elle pouvoit ſans péril, leur faire perdre une Couronne, & qu'il étoit aiſé de voir, qu'elle aimoit meux ne pas affoiblir ſes ennemis, que de ſouffrir qu'un autre profitât de leurs dépouilles; Qu'il tiroit beaucoup d'avantage de cette maxime ſi extraordinaire, puiſque ne pouvant faire ſeul des conquêtes conſidérables, & éloignées, ſa nation auſſi-bien n'étant pas propre à les conſerver, l'Eſpagne ne devoit plus craindre ni les ſeditions, ni les revoltes de ſes Etats, le temps étant toûjours en ſa faveur, & les Peuples n'ayant plus garde de recourir à une protection, qui avoit paru ſi inutile, & ſi intereſſée en cette rencontre; & que pas un Prince, après cet exemple, n'embraſſeroit le parti d'une nation qui ne voudroit pas ſouffrir leur agrandiſſement, & qui regarderoit avec des yeux d'envie, les avantages que l'on pourroit.

roit acquerir, en la ſervant, aux dépens de ſes ennemis; Que jugeant de mes ſentimens par les ſiens, il me croyoit outré de n'avoir pas été aſſiſté dans une entrepriſe ſi glorieuſe, & ſi fort piqué que je ne devois reſpirer que la vengeance, ni ſouhaitter la conſervation de ma vie, que pour me pouvoir ſatisfaire, & rechercher les moyens de pouſſer à bout mes reſſentimens; Qu'il étoit d'avis de les ménager dans leur chaleur, & d'acquerir à leur ſervice une perſonne ſi capable de leur en rendre de conſidérables; Que plus j'avois témoigné d'ambition, & plus l'on pouvoit prendre en moi de confiance; Et qu'étant trop bien informé que la France ne me donneroit jamais les moyens de la contenter, je m'attacherois inſéparablement à l'Eſpagne, qui m'aſſiſteroit de toutes les choſes néceſſaires pour la pouſſer à ſes dépens; Que l'on n'avoit pas lieu de me vouloir mal, d'avoir pris quelque part dans les revoltes de Naples, puiſqu'il eſt bien-ſeant à un Prince qui a du cœur, de chercher ſon avancement, & que l'on ne le peut rencontrer plus raiſonnablement, ni le rechercher avec plus de juſtice que contre les ennemis de ſa nation; Qu'il ne pouvoit blâmer en moi ce qu'il auroit pratiqué, s'il eût été à ma place, & que l'on ne doit qu'eſtimer une perſonne, qui ſe veut acquerir une Couronne, aux depens de la Monarchie oppoſée à celle dont il eſt né ſujet; Qu'il ne voyoit pas pourquoi les actions particuliéres, qui ſont plus glorieuſes, devoient paſſer pour plus criminelles que les générales, ſervant également, & quelquefois

plus.

plus utilement à l'avantage de ſon parti ; & que celles qu'il m'avoit vû faire étant ſi peu communes, l'obligeoient à me vouloir du bien, étant juſte d'aimer les vertus dans les perſonnes même de ceux, qui nous font la guerre, & que nous haïſſons pour ce ſujet; Qu'il croyoit de ſes intérêts de me retirer de ce rang, & qu'ayant fait voir par ſon diſcours la facilité, & la ſeureté qu'il y avoit à m'acquerir, il deſſerviroit le Roi ſon pére, s'il n'y apportoit tous ſes ſoins; Que par ce que je pourrois faire dans mon païs, au milieu de toutes mes habitudes, appuyé de leurs forces, & animé d'un eſprit de vengeance, dans un Royaume ſi inquiet, & toûjours prêt à remuer: Que ſon ſentiment étoit non ſeulement de me ſauver la vie, mais même de me donner la liberté; Qu'étant généreux, je ſerois aſſurément toute ma vie fidéle à l'Eſpagne, en recevant des graces ſi conſidérables, ſans les avoir méritées, au lieu que la France n'avoit payé mes ſervices que d'ingratitude, & d'abandonnement: Qu'il étoit bien plus juſte d'avoir de la haine, & de l'animoſité contre le Duc de *Modéne*, que contre moi, qui après avoir été ſi bien traitté du Roi ſon pére, n'ayant aucun ſujet de s'en plaindre, ni de dépendance, & d'attachement à aucun parti, lui avoit de gayeté de cœur déclaré la guerre, attaqué l'état de Milan, prétendant d'accroître les ſiens de ſon débris; Mais que pour moi c'étoit une choſe bien différente, que j'étois né François, que la guerre étoit déclarée entre les deux Couronnes, que je ne l'avois pas portée dans Naples,

mais

mais étois venu ſeulement chercher ma fortune, en aſſiſtant des gens qui avoient déja les armes à la main, contre les ennemis déclarez de ma patrie ; Qu'il étoit de la Politique de ſe venger d'un ennemi, par un autre ; Que j'étois le ſujet le plus propre qu'on pût choiſir contre le Duc de *Modéne* ; Que l'Empereur avoit aſſez de ſujet de s'en plaindre, pour le mettre au ban Impérial ; Qu'il me faloit procurer l'inveſtiture de ſes Etats, & me donner les forces dont j'aurois beſoin, pour faire un châtiment qu'il ne pourroit entreprendre, ſans s'attirer l'oppoſition & la jalouſie de toute l'Italie ; Que cette Politique paroîtroit nouvelle à tout le Conſeil, mais qu'il en faloit changer, ſuivant les occurrences, & que quand celle-ci ſeroit examinée ſans préoccupation, il croyoit qu'elle ſeroit approuvée de tout le monde, & que le Roi ſon pére ne s'y oppoſeroit pas. Ce diſcours ſuſpendit le ſentiment de toute l'aſſiſtance, mais il ne fut pas ſuivi, pour m'étre trop favorable ; Et auſſi n'oſa-t-on pas s'attacher à celui qui étoit tout-à-fait contraire. Deux Conſeillers d'Etat ayant opiné pour la conſervation de ma vie, il fut conclu d'envoyer à Rome prendre l'avis de tous les Cardinaux de la faction d'Eſpagne, & d'en attendre la réponſe, avant que de ſe determiner à rien ſur mon ſujet.

Marco de Lozenzo, cependant, pour me témoigner ſon zéle, réſolut de hazarder d'envoyer apprendre de mes nouvelles, & de m'en donner de ce qui ſe paſſoit dans Naples ; & ayant chargé un Muſicien qu'il avoit, de

cette

cette commiſſion, il eut l'adreſſe, malgré mes gardes, de me venir trouver dans ma chambre, & me dit que toute la ville n'avoit point fait de reſiſtance à l'entrée des Eſpagnols, & n'avoit ozé courir aux armes, abuſée par le bruit qu'ils avoient fait courir, que j'étois d'accord avec eux ; Qu'en ayant été détrompée par l'avis de ma priſon, il ne ſe pouvoit imaginer quel étoit le deſeſpoir, & la douleur que le public en reſſentoit ; Que les habitans étans encore les armes à la main, l'on penſoit à les deſarmer ; qu'on les flattoit de cent belles promeſſes, & qu'on leur faiſoit eſpérer la confirmation de leurs priviléges, & l'exemption de toutes les Gabelles ; Mais que refuſant tous ces avantages, il avoit été répondu d'une commune voix, Que m'ayant des obligations ſi eſſentielles, l'on ne me pouvoit voir malheureux, ni expoſé à un ſi grand péril de la vie, ſans en être touché ſenſiblement ; Qu'ainſi, renonçant à toutes leurs prétentions, les peuples ſe ſoûmettoient ſans répugnance, à tout ce que le Viceroi pouvoit exiger d'eux, pourveu que l'on me mît en liberté, & qu'ils ſacrifieroient volontiers à mes intérêts, leurs biens, leurs vies, & celles de leurs femmes & enfans. Je fus en quelque façon conſolé de ma diſgrace, par cette reconnoiſſance, que la ville de Naples avoit de ma priſon, & de la fidélité que j'avois euë pour ſon ſervice ; Et quoi que je cruſſe que ma vie en étoit en plus grand danger, je ne laiſſai pas d'être flatté agréablement de ce récit, & priai cét envoyé d'aſſurer ſon maître de ma reconnoiſ-

noiſſance, & tous ceux qu'il pourroit voir, que je n'étois affligé de mon malheur que parce qu'il m'empêchoit de les tirer de l'opreſſion, comme je leur avois promis, & comme je le ſouhaittois ſi ardemment.

L'aprésdînée, Mr. l'Evêque d'*Averſe* me vint voir, conduit par Dom *Louis Podérico*, & aprés m'avoir fait le compliment à quoi l'état où j'étois, obligeoit un homme, auſſi généreux que lui, nous prîmes des chaiſes; & ayant fait ſortir tout le monde, il me dit que ſur la demande que j'avois faite que l'on m'envoyât quelqu'un, pour écouter les propoſitions que j'avois à faire, Dom *Juan d'Autriche*, & le Viceroi l'avoient chargé de cette commiſſion; Qu'il l'avoit acceptée avec joye, afin d'avoir une occaſion de me ſervir utilement, & qu'au moins devois-je être aſſuré, qu'elle ne pouvoit tomber entre les mains de perſonne mieux intentionnée qu'il étoit, & qu'il m'aſſuroit d'employer, & ſon adreſſe, & tous ſes ſoins, pour me tirer de mon malheur, ou du moins pour le ſoulager, & pour faire réüſſir toutes les choſes à ma ſatisfaction, à quoi il s'employeroit, & de tout ſon cœur, & de tout ſon pouvoir.

Je lui contai, Que je n'étois venu à Naples que par la participation de la France, & qu'après avoir été aſſuré que c'étoit le plus grand ſervice, que je puſſe lui rendre; Qu'il avoit été réſolu que je m'embarquerois ſur l'armée navale que je commanderois, pour apporter à ces Peuples tous les ſecours qu'ils lui avoient demandez; Que l'extrémité où ils étoient réduits, ne leur permettant pas de

les

les pouvoir attendre, les Miniſtres de France à Rome, m'avoient preſſé d'hazarder le paſſage, dont j'étois venu à bout avec tant de péril, & de peine, que je m'étois ſacrifié ſans répugnance, pour la gloire & les interêts d'une Couronne, dont j'étois né ſujet; Que le Roi avoit approuvé, non ſeulement ma réſolution, mais avoit témoigné par ſes lettres, m'en avoir une obligation extrême, m'aſſurant de m'aſſiſter de toutes les choſes néceſſaires, & de m'envoyer une puiſſante armée de mer, des munitions, de l'argent, des vivres, & des troupes; Qu'après tant d'aſſurances, la malice & l'envie de mes ennemis, ou pour mieux dire, la perfidie d'un homme penſionnaire d'Eſpagne, m'avoit fait malheureuſement abandonner; Que ne croyant pas devoir mieux employer ma vie, que pour les avantages de ma patrie, je n'en avois pas perdu pour cela ni la volonté ni le courage; Qu'il pouvoit ſavoir, comme j'avois refuſé ceux qui m'avoient été offerts, n'ayant pas balancé à ſuivre mon devoir; Que tous mes travaux n'avoient eu qu'une priſon pour récompenſe; Que par un ſi mauvais & injuſte traittement, j'étois aſſez diſpenſé devant Dieu, & devant les hommes, d'obligation & de fidélité; Que les reſſentimens que j'en avois, étoient auſſi grands que légitimes; Que je me voulois entiérement jetter ſous la protection, & dans les intérêts de l'Eſpagne; Que par ce que j'avois fait contre elle, il étoit aiſé à juger, quand je ſerois appuyé de ſes forces, ce que je pourrois entreprendre contre la France, qui étoit ſur le point

de

de ſe ſoûlever ; Que j'y avois des amis, & des parens mal ſatisfaits, qui prendroient part dans les injures que j'avois reçuës, d'avoir vû ma fidélité ſoupçonnée, & que pour me perdre elle eût renoncé à ce qui étoit de ſes avantages ; Qu'il y avoit des provinces où j'avois des partis puiſſans ; Que j'avois des places à moi, & pourrois ménager la déclaration de quelques autres conſidérables, la coûtume y étant établie d'y ſervir plûtôt ſes amis, que ſon Roi ; Que j'offrois d'employer, pour me venger, tous les moyens que j'avois entre les mains ; Que j'étois l'inſtrument le plus propre pour châtier le Duc de *Modéne*, contre qui l'on étoit animé plus juſtement que contre moi ; Et que pour faire voir que je ne prétendois pas m'engager à demi, ſi l'on vouloit ſe ſervir de moi, & y prendre confiance, je voulois commencer par la pacification du Royaume de Naples, dont je ſavois les moyens infaillibles ; Que la ſeureté ſe trouvoit toute entiére dans mes offres, puiſqu'étant priſonnier, ma vie pouvoit répondre de la vérité de ce que je propoſois. Et particulariſant par le menu tout ce que je rapporte ici en gros, il y trouva de ſi grands avantages pour l'Eſpagne, qu'il m'aſſura que j'en ſerois reçû à bras ouverts, & qu'il croyoit que j'en obtiendrois toute ſorte de ſatisfaction, & même la liberté ; Qu'il s'en retournoit y travailler avec une application, & une affection incroyable ; Qu'il eſpéroit dans trois jours, m'en venir rendre réponſe, ſi j'étois encore à Capouë, ou de me venir trouver à Gayette avec Dom *Louis Podéri-*

dérico, ſi la réſolution que l'on avoit priſe de m'y conduîre, étoit exécutée.

Comme il étoit queſtion de me ſauver la vie, je n'oubliai rien de ce qui pouvoit flatter les Eſpagnols, je leur fis voir la ruine de la France ſi facile, que comme ils ſe perſuadent aiſément ce qu'ils deſirent, y étant portez par leur vanité naturelle, & le mépris qu'ils font des autres nations, & de toute autre puiſſance que la leur; je crus que mes propoſitions ſeroient envoyées à Madrid, & que les choſes ne s'y réſolvant pas à la legére, après une infinité de Jontes, & beaucoup de temps, j'aurois celui de faire agir tant de gens pour ma conſervation, que ma vie ſeroit en ſeureté, ne craignant que la premiére chaleur qu'il faloit laiſſer refroidir, n'ayant pas lieu d'appréhender qu'ils me fiſſent couper la tête au bout de trois mois. Ainſi je commençai de bien eſpérer, ayant eû l'adreſſe de gagner du temps.

Le courier que l'on avoit envoyé à Rome, étant arrivé, les Cardinaux de la faction d'Eſpagne, & leurs Miniſtres s'aſſemblérent pluſieurs fois, pour delibérer ſur une affaire ſi importante: Et le Pape qui m'aimoit tendrement, & qui avoit même donné des larmes à ma mauvaiſe fortune, ſachant que le plus grand péril que je pourrois courre, ne viendroit que du deſaveu de la France; Mr. de *Fontenai* publiant, que l'action que j'avois entrepriſe, étoit bien de ſa participation, mais non pas de ſon ordre, croyant que cela précipiteroit ma perte, qu'il ſouhaittoit, pour s'ôter de deſſus les bras un ennemi qu'il avoit

avoit désobligé par sa conduite, & qui ne lui pardonneroit de sa vie, n'ayant depuis donné mes ressentimens, qu'à la priére de personnes puissantes, & que je considérois trop pour leur rien refuser, & de plus en veuë de l'alliance qu'il avoit prise dans une famille, que j'aimois, & estimois particuliérement; ce qui ne fut pas un petit effort que je fis sur moi. Le Pape, dis-je, envoya chercher le Cardinal *Albornoz*, & lui dit, qu'il étoit fort surpris d'apprendre qu'après avoir été abandonné de la France on voulût desavouër que tout ce que j'avois entrepris, ne fût pas pour son service, & par ses ordres, puisque son Ambassadeur le lendemain de mon embarquement, lui étoit venu au nom du Roi, donner part de mon voyage, & assurer que je serois puissamment assisté, & que l'on équipoit en Provence, pour me l'envoyer, une armée navale, qui me porteroit toute sorte de secours; ce qu'il offroit de justifier & de lui soûtenir, puisque l'on n'oseroit lui nier ce qu'on lui étoit venu apprendre, par une audience extraordinaire qu'on lui avoit demandée exprès : Qu'il le chargeoit de le mander en Espagne, & de faire savoir qu'il s'intéressoit plus en la conservation de ma vie, que si j'eusse été son neveu: Et ne se contentant pas d'avoir fait dire la même chose à tous les Cardinaux, & Ministres de la même faction, & de les engager d'écrire à Naples de ne rien entreprendre sur ma personne, sans avoir reçû les ordres du Roi Catholique; il lui dépécha lui-même un courier, avec des lettres dans les termes, & les

plus preſſans, & les plus obligeans du monde, demandant ma vie comme la plus grande grace, & la plus ſenſible qu'il pût jamais recevoir.

La Cour de Rome étant pleine de douceur, & le lieu du monde où les affaires ſe conſidérent plus attentivement, & où l'on regarde de plus près aux conſéquences; ces Cardinaux ſollicitez par tous leurs autres confréres, qui avoient beaucoup d'amitié pour moi, prirent des ſentimens modérez, & écrivirent, & en Eſpagne, & à Naples, de la façon que j'aurois pû le ſouhaitter. Ce qui donna le temps à la France, non ſeulement d'avouër tout ce que j'avois fait, mais de menacer de repreſailles ſur tous les priſonniers qu'elle avoit entre les mains, & qu'elle pouvoit faire ſi l'on ſongeoit à attenter à ma vie.

Tous les Princes de l'Europe à qui j'ai l'honneur d'appartenir, s'intéreſſérent pour moi. Et Mr. le Duc de *Lorraine* étant averti de mon malheur, dit à Mr. l'*Archiduc*, & au Comte de *Fuenſaldaigne* avec la derniére vigueur, qu'il ne ſerviroit jamais des perſonnes, dont les mains ſeroient enſanglantées du ſang de ſa Maiſon; Que les ſervices qu'il avoit rendu à la Maiſon d'Autriche, méritoient bien que l'on eût aſſez d'égard à ſon entremiſe, pour ne lui pas refuſer ma vie, qu'il tiendroit pour récompenſe de tout ce qu'il pouvoit prétendre: & envoya ſon Capitaine des Gardes à Madrid répréſenter la même choſe.

Toutes ces puiſſantes interceſſions, jointes

tes aux propoſitions que je fis de ſervir les Eſpagnols, produiſirent l'effet que j'en pouvois attendre, ayant bien jugé que les Rois uſant toûjours de clemence, celui d'Eſpagne n'ordonneroit jamais mon exécution, quand tout le monde verroit, qu'elle étoit remiſe à ſa volonté, & ne ſe pouvoit plus faire que par ſes ordres. Ceux qui portoient de me conduire à Gayette furent envoyez à Capouë; mais l'exécution en fut differée, juſques à tant que l'on eût choiſi la perſonne qui devoit avoir la mienne en garde, & que l'on eût fait préparer une galére pour m'y porter.

Le Mecredi Saint, Dom *Louis Podéric* me demanda ſi je voulois aller entendre Ténébres, ce que j'acceptai volontiers, & l'on me mena en des convens de Religieuſes les trois jours de ſuite, où toutes les Dames, & le Peuple de la ville s'empreſſoient pour me voir, avec des démonſtrations extraordinaires, & d'amitié, & de douleur.

Le jour de Paſques, je fus entendre la Meſſe à la grande Egliſe, & faire mes devotions, où il m'arriva une choſe aſſez plaiſante. Je me confeſſai au ſieur des *Mareſts* mon Aumônier; & m'accuſant d'avoir fait mourir bien du monde, & que je m'étois peut-être un peu flatté, en conſidérant plus l'intérêt de ma conſervation, que le zéle de la juſtice, il me répondit tout en colére: J'étois à Naples avec vous, vous n'en avez pas aſſez fait, j'en ſuis témoin, & ſi vous n'euſſiez pas tant épargné de gens, nous y ſerions encore, & nous ne ſerions pas priſonniers.

J'avouë que cette réponſe que je n'aurois pas attendu d'un Confeſſeur, me fit quelque envie de rire; que je contentai, étant de retour à mon logis, l'ayant conté à ces Meſſieurs, qui après s'en être un peu divertis, avoüérent qu'il n'avoit pas trop de tort, & qu'il m'avoit dit la verité.

La familiarité que j'avois avec la Nobleſſe, & leur amitié qui croiſſoit tous les jours pour moi, par la fréquentation, fit juger au Comte d'*Ognate* qu'elle pourroit avoir quelque ſuite dangereuſe, ne la croyant pas trop affectionnée à ſon parti, & le fit réſoudre à ne le pas ſouffrir davantage. Il envoya un ordre portant que les Cavaliers ne me vinſſent plus en particulier, ni avec tant de liberté. Il chargea le Prince de la *Rocque Romane*, en qui il avoit une extrême confiance, de commander un petit corps indépendant de Dom *Louys Podérico*, dont il s'offenſa au point qu'il renonça à l'emploi qu'il avoit eû juſques-là, & me vint dire le Lundi au matin, qu'il avoit bien du regret de n'être plus en état de me ſervir, n'ayant plus d'autorité, & qu'il me remettoit entre les mains de Dom *Ceſar de Capua* Gouverneur de la ville, duquel il m'aſſuroit neanmoins, étant fort galant homme, & ſon ami particulier, que je recevrois toute ſorte de courtoiſie, & partit pour Naples, afin de faire ſes plaintes du traitement qu'il avoit reçû, dont il paroiſſoit fort picqué. Trois jours après, l'on me fit mener, avec tous les priſonniers, à Caſtel Vulturne, où je devois trouver une galére armée, pour m'embarquer. Nous y allâmes dans des caroſſes,

ſes, attelez la plûpart de bœufs, à cauſe de l'incommodité des mauvais chemins. L'on me fit conduire par une Compagnie de cavalerie, avec ordre dès que je ſerois arrivé à Caſtel Vulturne, de s'en retourner toute la nuit.

Dom *Louis Podérico* ayant ajuſté ſes affaires à Naples, & reçû commandement de venir prendre toutes les troupes, qu'il avoit laiſſées à Capouë, & de marcher inceſſamment en Abruzze, pour en chaſſer *Tobia Palavicini*, & le Marquis de *Palombara*, qui commandoient dans cette Province, pour la remettre dans l'obeïſſance, l'on chargea un Lieutenant de Meſtre de Camp général Bourguignon de ma conduite. Je trouvai, à mon arrivée, que la galére qui devoit me venir prendre, n'avoit pû s'y rendre à cauſe du mauvais temps, ce qu'elle ne fit que deux jours après : Ainſi je ne fus gardé que par une Compagnie d'infanterie, compoſée la plûpart, de Bourguignons, Lorrains, & François; Et ce que je trouvai de plus bijarre, c'eſt que le ſoldat qui étoit en ſentinelle devant la porte de ma chambre, me parlant François m'apprit qu'il étoit de Joinville, & m'offroit tout ce qui dépendoit de lui pour me ſauver, & me dit que la plûpart de la Compagnie étans Lorrains, il étoit aſſuré qu'ils feroient volontiers la même choſe, & que tous ſes camarades ayant été pris, & enrollez à Rome par force, ne demandoient qu'à deſerter. Je lui donnai l'ordre dès qu'on l'auroit relevé, de ſonder les ſentimens de tous ſes compagnons. Deux heures après,

près, il vint me rendre réponſe, & me dire de leur part, que je pouvois faire état d'eux pour tout ce que je voudrois, & qu'ils me donneroient même leurs armes ſi j'en avois beſoin. Ce qui me parut extraordinaire, fut que le Lieutenant de Meſtre de Camp général, qui m'avoit accompagné peſtoit continuellement contre les Eſpagnols, dont il diſoit avoir été mal traitté : Qu'après trente ans de ſervice, au lieu de récompenſe, à peine avoit-il du pain à manger, & qu'il ne cherchoit que l'occaſion de ſe retirer. Il s'informoit ſoigneuſement ſi je n'avois point d'argent à Rome, dans la penſée de trouver ſa fortune avec moi ; ce qui m'étoit rapporté par tous ceux à qui il parloit, & qui me fut bien confirmé puiſqu'il fit ſauver *Compagnon*, mon Maître d'hôtel, pour douze ou quinze piſtoles de bagatelles qu'il avoit ſur lui. Il me laiſſoit promener ſur le bord de la mer, & même juſques à une petite chapelle de Nôtre-Dame, pelerinage d'une grande devotion, qui étoit à un quart de lieuë de Caſtel Vulturne, ne me faiſant ſuivre que par quatre mouſquetaires, quoi que nous fuſſions bien trente-deux priſonniers enſemble, tous François, n'y ayant que le ſieur *Marcili* d'Italien. Ce nombre s'étoit acru durant nôtre ſejour de Capouë, par les ſieurs Baron de *Rouvroy*, du *Fargis* Gouverneur de Cayaze, *Beauvais* Meſtre de Camp dans Averſe, *Saint Maximin* Capitaine d'infanterie, & autres qui y avoient été ramenez en ſuite du ban dont j'ai parlé, que le ſieur *Podérico* avoit fait publier.

Quel-

Quelques-uns de nos gens s'étant allez promener ſur le port, y trouvérent ſix Felouques armées de voiles, de timons, & de rames, dont ils vinrent auſſi-tôt me donner avis. Les ſieurs de *Mallet* & *d'Heureux* me propoſérent de me ſauver, & que n'étant beſoin que d'embarquer un peu de victuailles, on le pouvoit faire en une heure de temps. Le ſieur d'*Heureux*, bon matelot, pour avoir commandé depuis long-temps la Patrone des galeres de France, en qualité de Lieutenant, m'aſſura que partant à l'entrée de la nuit, ce que nous pouvions faire ſans difficulté, & ſans oppoſition, il me rendroit le lendemain matin dans l'Etat Eccléſiaſtique. Ce deſſein me parut trop aiſé pour me tenter, & repaſſant dans mon eſprit l'artifice dont les Eſpagnols s'étoient ſervi, pour empêcher le Peuple de Naples de prendre les armes, & ſe défendre, le jour qu'ils s'en rendirent maîtres, je crus qu'on ne les ſoupçonneroit jamais d'aſſez de négligence, pour avoir laiſſé les choſes en état, que je puſſe ſortir de leurs mains avec tant de facilité: Et que beaucoup de gens ſe perſuaderoient plûtôt qu'ils auroient par un concert pris, donné ordre à la Compagnie de cavalerie qui m'avoit conduit, de s'en retourner dès qu'elle m'auroit mis à Caſtel Vulturne, où ils auroient laiſſé exprès de Garniſon, une Compagnie d'infanterie de Lorrains, Bourguignons, & François, afin que je les puſſe aiſément débaucher, fait trouver des Felouques toutes armées dans le port, & retarder l'arrivée de la galére qui devoit venir me prendre.

dre pour me porter à Gayette ; & que de mon côté pour couvrir mon intelligence, je me ſerois laiſſé prendre priſonnier, aſſuré d'avoir les moyens de me ſauver quand je voudrois. Ces choſes me parurent ſi vrai-ſemblables, que je crus que j'aurois peine à m'en juſtifier, & que ceux qui avoient empêché que je ne fuſſe aſſiſté, eſſayeroient de le perſuader à tout le monde pour ſe laver de mon abandonnement, & de leur méchante conduite ; Qu'il me ſeroit quaſi impoſſible d'ôter cette opinion à tous les Peuples du Royaume, & à la plûpart de l'Italie. Ainſi preférant mon honneur, & la réputation que j'avois acquiſe, à ma liberté, & à ma vie, quelque péril que j'euſſe à courre, j'aimai mieux me réſoudre à demeurer priſonnier, qu'à me rendre libre ſi aiſément, & par une voie qui pourroit donner quelque apparence, de n'avoir pas procédé avec netteté, & avec honneur. Je croi que peu de gens au monde euſſent pris le même parti que moi : Mais je ſuis ſi chatouïlleux ſur ces matiéres, que je ne veux pas ſeulement laiſſer dans les eſprits la moindre ombre de ſoupçon. Je dis à tous mes camarades que je les conjurois de ſe ſauver, & qu'il n'étoit pas raiſonnable, qu'ils ſouffriſſent de mon caprice, & de la délicateſſe de mon humeur. Ils eurent la généroſité de ne vouloir point m'abandonner : mais ils firent inutilement tous leurs efforts pour me guerir de mon opiniâtreté, me repréſentant que le temps & mes actions juſtifieroient aſſez ma conduite, & que j'avois aquis aſſez d'eſtime, pour ne la pas perdre legére-

ment,

ment, & ne rien hazarder, en profitant d'une occaſion favorable que le Ciel, & ma bonne fortune me faiſoient naître, & qu'ayant une fois perduë, je ne pourrois jamais la recouvrer. Je ne voulus point me laiſſer perſuader à toutes leurs raiſons. Et quoi que j'en aye pati depuis aſſez long-temps, quand j'y fais reflexion, je ne puis me repentir d'en avoir uſé de la ſorte, & préféré ma gloire à ma liberté, & à ma vie.

Le lendemain matin la galére d'Eſpagne parut; & comme à cauſe du peu de fond, elle ne pouvoit pas approcher de la terre, elle demeura à deux cens pas au large; Et Dom *Alvaro de la Torré* Lieutenant de Meſtre de Camp général, ſe mettant dans la Caïque avec quelques Officiers reformez, s'en vint pour me recevoir. Tous mes camarades, & mes domeſtiques, eurent alors une ſenſible affliction. On leur avoit fait eſpérer que je pourrois choiſir huit ou dix perſonnes, & les emmener avec moi à Gayette pour me tenir compagnie, & chacun diſputoit à l'envi à qui ſeroit du nombre des élus. Dom *Alvaro de la Torré* m'ayant abordé, les mit bientôt tous d'accord; Car après m'avoir fait un compliment aſſez ſec de la part du Viceroi, il me dit n'avoir ordre que d'embarquer deux perſonnes avec moi, à ſavoir un Cuiſinier, & un Valet de chambre: mais n'ayant pas là de Cuiſinier, la permiſſion étant pour deux perſonnes, je le priai d'agréer que ce fût un Gentil-homme & un Valet de chambre. Il me répondit rudement que ce ne pouvoit être que l'un ou l'autre: Et le Chevalier *des*

Eſſarts étant entré toûjours devant dans la Caïque, je ne voulus pas l'en faire ſortir, & y prenant ma place, l'on ſe mit à ramer, & tous les gens qui demeurérent à terre ne croyant par me revoir de leur vie, témoignérent par leurs cris & par leurs larmes tant de douleur, que j'en fus plus ſenſiblement touché, que de l'état malheureux où je me voyois réduit, & en parus fort mal ſatisfait. L'on plaça un Cordelier auprès de moi; ce que je trouvai d'aſſez méchant augure: & j'entendis dire en Eſpagnol à un Capitaine reformé nommé *Ambroſio Ferdinandez*, qu'il étoit étrange qu'on laiſsât encore vivre des mal-contens: ce que je ne lui ai jamais pardonné. Je demeurai un moment ſans rien dire, faiſant des reflexions ſur l'état préſent de ma fortune. Et Dom *Alvaro de la Torré*, naturellement fort mal honnête homme, & de peu de jugement, ne s'appliqua dés lors, comme il a fait toûjours depuis, qu'à me donner tous les degouſts imaginables. Je ne voulus point lui témoigner ni de chagrin, ni d'inquiétude, & commençant une converſation aſſez enjoüée, il l'interrompit, pour me dire, que l'on avoit déja fait deux aſſemblées pour délibérer ſur ma vie; Que ſans Dom *Juan d'Autriche* qui s'y étoit oppoſé, ma mort étant néceſſaire à la ſeureté des affaires d'Eſpagne, & au rétabliſſement de ſon autorité dans le Royaume de Naples, l'on m'auroit déja fait monter ſur un échafaut, pour me punir d'avoir oſé prétendre de me mettre ſur le thrône; mais qu'on avoit remis à ſe determiner ſur ce ſujet juſqu'au re-

tour.

tour d'un courier que l'on avoit dépéché à Rome pour ſavoir les avis des Miniſtres, & des Cardinaux de la faction, & qu'ainſi je me devois tenir préparé à toutes choſes. Je lui répondis en riant, que j'étois bienheureux qu'on ne lui demandât pas ſon ſentiment, puiſque je voyois bien qu'il ne me ſeroit pas favorable: Mais que ma tête tenoit trop bien, pour tomber par le caprice de quelques particuliers, & que le ſang des perſonnes de ma naiſſance ne ſe répendoit pas ſans la participation, & les ordres bien précis des têtes couronnées.

Cet entretien aſſez deſagréable, ne finit qu'à l'abord de la galére, qui ne me ſalüa pas, & où l'on me fit monter ſans aucune cerémonie, & même avec fort peu de civilité, les Eſpagnols ayant accoûtumé de n'en point rendre aux priſonniers, de quelque qualité qu'ils puiſſent être. Dès que je fus entré dans la poupe, l'on m'y fit aſſeoir entre deux Capucins, qui ſe mirent à m'entretenir de diſcours, que l'on tient d'ordinaire à des perſonnes, que l'on veut préparer à la mort. Je ne m'alarmai point neanmoins de toutes ces façons que je trouvai trop affectées pour me faire de la peine, & dis ſeulement en ſoûriant, que de l'humeur dont j'étois je recevois toutes choſes avec tant d'indifférence, que j'étois incapable d'appréhenſion. Que je voulois, pour faire dépit à mes ennemis, ne m'attriſter d'aucune choſe, & que ma vie étant entre les mains de Dieu, je ne m'informois point de ſa durée: Mais bien étois-je réſolu, tant que je la conſerverois, de la paſſer le plus doucement, & le plus agréablement qu'il me ſeroit poſſible.

Le Chevalier *des Eſſarts*, un peu plus aiſé à ébranler que moi, n'étoit pas ſi à ſon aiſe; le compagnon du Capucin qui m'entretenoit lui diſant, que c'étoit fait de ma vie, & que comme il étoit Suiſſe, & qu'il s'en retournoit en ſon païs, il ſe chargeroit volontiers de paſſer en France, pour faire ſavoir à mes parens mes derniéres volontez. Ce qu'il n'écoutoit qu'avec beaucoup d'émotion, & me vint rapporter avec aſſez d'alarme. Je lui répondis avec un éclat de rire, qu'il étoit bien fou de contribuer à divertir les gens, qui étudioient toutes nos grimaces pour ſe moquer enſuite des foibleſſes qu'ils reconnoîtroient en nous: & me tournant vers Dom *Franciſco de la Cotéra*, Capitaine de la galére, je lui dis: Il me ſemble, Monſieur, que nous nous entretenons bien ſérieuſement, pour des gens qui n'ont pas diné; J'ai fait fort méchante chére à Caſtel Vulturne, je meurs de faim, & vous me ferez plaiſir de me faire donnner à manger, les gens accoûtumez, comme moi, à courir le monde, ne ſont pas honteux, & demandent librement leurs neceſſitez. Il en donna les ordres, & incontinent après je deſcendis pour aller dîner dans la chambre de poupe. Comme il étoit honnête homme, il me témoigna avoir pris tant d'eſtime pour moi, qu'il ne pourroit voir ma perte, ſans douleur, & que ſe ſentant obligé à me vouloir du bien, par l'amitié que j'avois euë en Flandres pour ſon frére, Dom *Pedro de la Cetera*, Meſtre de Camp d'infanterie, & Gouverneur de Gueldres, il cro-

croyoit me devoir avertir du péril où j'étois, dont je me pouvois aiſément garentir, en me montrant fort picqué contre la France, & réſolu de me jetter dans le parti d'Eſpagne, qui profiteroit beaucoup dans l'acquiſition d'une perſonne comme moi, dont le courage, & l'adreſſe pouvoient être fort utiles à ſes intérêts. Je le remerciai d'un ſi bon avis, & lui répondis, que non ſeulement c'étoit toute ma paſſion, mais que j'en avois même fait déja parler à Dom *Juan d'Autriche*, & au Viceroi. Il en témoigna de la joye, & m'aſſura que non ſeulement il ne doutoit pas, cela étant, de ma liberté; mais que j'y trouverois l'établiſſement d'une fortune fort éclatante.

Après avoir dîné, remontant en haut, je commençai à pratiquer ce qu'il m'avoit conſeillé ſi bonnement, que je crus même être le ſentiment général de leur nation, puiſque tant de gens m'avoient déja dit la même choſe. Dès que j'eus rejoint la compagnie, je dis que quelque haine que l'on pût avoir contre moi, le Roi d'Eſpagne m'avoit plus d'obligation qu'à homme du monde lui ayant conſervé une ville ſi floriſſante que celle de Naples, d'incendies, & de ſaccagement, & empêché tout ſon Roiaume d'[illegible] dépouïllé de toutes ſes richeſſes, à quoi j'avois travaillé plus utilement que tous ſes Miniſtres; Que je ne prétendois pas en demeurer-là, mais voulois le lui rendre paiſible, ce qui m'étoit fort aiſé par les moyens que j'en avois, & que perſonne que moi ne pouvoit pratiquer; Qu'il étoit auſſi raiſonnable, que pour un ſer-

ſervice ſi important, il m'accordât ſa protection, pour me venger de l'abandonnement de la France, & de l'obſtacle qu'elle avoit apporté à ma fortune, que j'avois miſe au point de me rendre le plus glorieux homme de mon ſiecle, pour peu d'aſſiſtance que j'en euſſe reçu; Qu'ainſi je ne ſouhaitois rien au monde avec tant d'ardeur, que d'y porter le feu, & le ſoûlevement, ce que je pouvois auſſi facilement que je le deſirois. Mon diſcours fut reçu avec un applaudiſſement général; Et comme les Eſpagnols ſont la pluſpart mal inſtruits des affaires du monde, & ſe flattent facilement de ce qui leur eſt avántageux, ils me parurent être tous perſuadez de la ruine de la France, & qu'elle étoit entre mes mains. Cette converſation leur fut ſi agréable, que je m'apperçus bien que l'on commençoit à me traitter un peu moins incivilement.

Cependant, nous arrivâmes à Gayette, où mettant pied à terre, l'on me fit entrer dans une chaiſe, & l'on me porta dans le château, tous mes gardes étant à l'entour, & prenant un ſoin exact de ne laiſſer approcher perſonne, & d'empêcher que je ne puſſe ni voir, ni être vû. Dès que je fus dedans, l'on me mena à la Chapelle, & de-là me faiſant monter un degré, je voulus tourner dans un appartement, qui étoit à main gauche, l'on me dit, que c'étoit encore plus haut; ne voyant plus de degré, j'entrai ſur une terraſſe que l'on me fit traverſer, & me faiſant paſſer par une petite porte, je ſuivis un eſcalier fort obſcur, au bout duquel je rencontrai une

ne autre petite terraſſe, large de douze ou quinze pieds, & plus longue de moitié, où l'on mit huit ou dix mouſquetaires. Je n'y voyois point de logement, quand dans un recoin que je n'avois pas apperçû, l'on ouvrit une groſſe porte de fer, & une autre grillée enſuite me donna l'entrée dans une tour, dont les murailles pouvoient avoir vingt, ou vingt-deux pieds d'épaiſſeur, ſans que l'on pût approcher la fenêtre de plus près; c'étoit l'honorable demeure que l'on m'avoit préparée: j'y trouvai un méchant lit, ſans rideaux, avec des draps, dans leſquels avoit couché deux mois, un parent de *Mazanielle*, que l'on avoit péndu il n'y avoit que huit jours. Je demandai que l'on m'en fît mettre de blancs, ce que l'on me refuſa, me diſant que je n'étois que trop bien, & qu'un homme qui n'avoit que peu de jours à vivre, ne devoit pas avoir tant de délicateſſe. Je ne fis que rire de ce mauvais traitement. La choſe ſeule qui me parut inſupportable, fut qu'il y avoit au chevet du lit, un grand pot rempli d'ordure, qu'il y avoit plus de trois mois que l'on n'avoit vuidé: je priai qu'on le fît emporter, la puanteur en étant ſi horrible, que le cœur m'en faiſoit mal. On me répondit, qu'on verroit le lendemain ce que l'on auroit à faire, mais qu'on n'y toucheroit pas auparavant. Le Cordelier que j'avois vu dans la Caïque de la galére, ſe préſenta à la porte de la tour: le Chevalier *des Eſſarts* alarmé, demanda ce qu'il venoit faire, on lui dit que c'étoit pour me confeſſer, & le voyant accompagné d'un Offi-

Officier Mayorquin, de fort méchante mine., il le prit pour le Bourreau, & me vint crier tout effrayé, C'eſt à ce coup que nous ſommes perdus : Laiſſez-les, lui dis-je, en riant, jouër la comédie, ils n'auront pas le plaiſir de me faire peur. On me faiſoit garder par quatre Capitaines reformez, qui ſe relevoient tous les jours, & autant d'Alfiers, & de Sergens : un Capitaine, deux Alfiers, dont l'un étoit valet de Dom *Alvaro de la Torré*, qu'il m'avoit donné pour me ſervir, & un Sergent, ne me perdoient jamais de veuë, & couchoient dans ma chambre. Je dis à *Franciſco d'Herréra*, qui comme le plus ancien, fut le premier qui entra en faction; qne voyant bien que j'avois à demeurer longtemps, je ne voulois point m'affliger, pour ne pas donner occaſion à ceux qui ne m'aimoient pas, de ſe réjouïr de mon chagrin, & ne vouloïs ſonger qu'à me divertir; qu'ainſi l'on me feroit plaiſir de me donner quelques livres pour me deſennuyer. Il me dit qu'il ne s'en trouveroit point de François. Mais lui ayant répondu, que parlant bien Italien, & entendant l'Eſpagnol, je me contenterois d'en avoir en l'une de ces deux langues ; il m'en envoya chercher : & le premier qui me fut préſenté, fut Eſpagnol, intitulé *Préparation à bien mourir*. Je le rendis, ſans le vouloir lire, comme n'en ayant pas encore beſoin, & n'étant pas aſſez devot pour prendre plaiſir à de ſemblables lectures, & priai qu'on me fît venir quelques livres de Comédies, ou d'Hiſtoires. L'on me fit apporter celle de Naples, écrite par le *Sulmonté*, & la

la curioſité naturelle me portant à voir ce qu'il y a de marqué dans un livre, je trouvai, en dépliant un feuïllet, une grande taille douce de *Conradin* à qui l'on coupoit la tête, & riant de toutes ces affectations, je dis que l'on m'avoit fait le plus grand plaiſir du monde ; Que j'avois oüi parler de ſa tragique avanture, mais que n'en ſachant pas les particularitez, j'aurois beaucoup de joye de les apprendre ; je ſerrai ce livre dans un coin de la tour, & fis demander à ſouper, afin de me coucher, & me repoſer enſuite. L'on m'en fit apporter un, le plus méchant du monde, afin que le régal fût entiérement complet : ce fut un morceau de viande fort ſec, & fort brûlé, que je croi que l'on avoit fait exprès traîner dans les cendres, une ſalade fort puante, aſſaiſonnée, à mon avis avec l'huile de la lampe de la Chapelle ; le pain étoit fort ſec, & ſentoit le relant : on me ſervit pour fruit, deux pommes fort ridées, & des noïs ; le vin ſeulement étoit paſſable. Ce que je mangeai ne me chargea pas l'eſtomac : mais la mal-propreté du lit ne me permit pas de me deshabiller ; je ne fis ſeulement que me débotter, pour me mettre dedans, & après avoir fait apporter un méchant matelas, pour coucher le Chevalier des *Eſſarts*, & le Capitaine qui étoit de garde, l'on ferma ſur nous les deux portes de fer, avec un fort grand bruit de clefs, & de verroux. Je croi que tout autre que moi, auroit eû peine à s'endormir dans un ſi mauvais giſte, & parmi de ſi méchantes ſenteurs ; mais la laſſitude m'empêchant d'y faire de grandes

grandes refléxions, je m'endormis juſques à tant que le jour venant à donner dans mes fenêtres m'eût réveillé.

Le lendemain matin ſur les dix heures, Dom *Alvaro de la Torré* me vint trouver, & me demanda ſi je voulois aller à la Meſſe, ce qu'ayant accepté, il me mena dans la tribune de la Chapelle, & dès qu'elle fut finie me reconduiſit. Je le priai en paſſant ſur la terraſſe, que nous puſſions nous y promener quelque temps, attendant l'heure du dîner; ce qu'il me refuſa, me permettant ſeulement de demeurer ſur la petite qui étoit devant la porte de ma chambre, pour prendre l'air. J'y fus bien près d'une heure, entouré des Officiers de garde, & de huit ou dix mouſquetaires, après quoi, il me fit apporter à dîné dans ma chambre, où il reſta pour me tenir compagnie, comme il fit toûjours depuis mangeant avec moi, avec le Chevalier des *Eſſarts*, & le Capitaine qui étoit de garde; la chére ne fut pas du tout ſi mauvaiſe, que celle du ſouper. Durant le dîner la converſation fut aſſez divertiſſante, me faiſant reconnoître ſon peu d'eſprit, ſon ignorance, & ſa vanité inſupportable. Il me conta que ſa premiére guerre avoit été à l'eſcarmouche des Collines d'Orbitelle; Qu'enſuite il avoit vû tout ce qui s'étoit paſſé à Naples, depuis les premiéres revolutions, juſques à ma priſon; Mais qu'il ne ſe ſoucioit pas de n'en avoir pas vû davantage, puiſqu'il y avoit plus appris, qu'il n'auroit fait en trente campagnes de Flandres, de Milan, ou de Catalogne, & qu'il s'y étoit paſſé des actions plus extraor-

extraordinaires, & de plus belles occaſions, qu'on n'en liſoit dans toutes les Hiſtoires. Je lui répondis, en ſoûriant, que je ne m'en étois pas apperçû, quoi que vrai-ſemblablement j'y duſſe avoir vû plus que lui, puiſqu'il n'étoit attaché qu'à la garde d'un poſte, & que toutes les choſes roulant ſur moi dans le parti où j'étois, il faloit de néceſſité que je fuſſe par tout; Que je croyois qu'il y avoit bien plus à oublier qu'à apprendre le métier, dans une guerre ſi irreguliere, où il ne s'étoit rien pratiqué de nouveau, ni de rare, que de s'y battre ſur des goutiéres comme des chats. Il témoigna ſur tout d'être fort aiſe, d'avoir appris comme l'on faiſoit les mines, dont il n'avoit eû juſques-là aucune connoiſſance. Je lui repliquai, que faute de poudre, je n'en avois fait faire aucune, & que je ne m'étois point apperçû qu'on en eût fait de ſon côté. Il me dit qu'il avoit perdu un ſoldat dont il avoit eû beaucoup de regret, un des plus grands mineurs qui fût en Italie, qui lui avoit donné le divertiſſement d'en faire jouër une devant lui. Je ne pouvois comprendre l'endroit, quand il m'apprit que vers Sainte Marie la Nove, huit ou dix hommes du Peuple ſe trouvant logez dans une chambre haute, dont il tenoit le deſſous, le ſoldat y ayant porté un baril de poudre, & ayant fait une traînée y mit le feu, qui les fit voler avec le plancher; Que cela lui avoit paru fort beau, & fort ſurprenant, & que lui ayant appris qu'on faiſoit auſſi des mines, en fouïllant ſous terre, il en étoit en de telles inquiétudes qu'il ſe tenoit alerte jour & nuit,

au

au moindre bruit qu'il entendoit, & étoit ſi exact, qu'il avoit même pris des alarmes, pour avoir ouï gratter des ſouris ; Que ſa vigilance, & l'expérience qu'il s'étoit acquiſe en cinq ou ſix mois de temps, lui avoit ſi fort donné la confiance du Vicéroi, qu'il lui avoit commis la garde du Tourjon des Carmes ; où il avoit paſſé deux ou trois jours avec aſſez d'inquiétude, de peur de quelque ſurpriſe ; mais qu'après l'avoir bien fortifié, il avoit dormi en repos. Je lui demandai quels travaux il y avoit fait faire ; que connoiſſant le fort, & le foible de ce poſte, j'en pourrois juger auſſi-bien que perſonne. Il me répondit avec le plus grand ſérieux du monde, qu'il y avoit fait faire deux rateaux, de peur que le Peuple ne pût approcher de la porte. Le reſte du repas ſe paſſa en niaiſeries pareilles, qui peuvent faire connoître l'incapacité & le talent du perſonnage.

Après que l'on eût deſſervi, il me dit qu'il avoit reçû ordre du Comte d'*Ognate*, d'écouter les propopoſitions que j'avois à faire, pour les lui faire ſavoir. Il demanda du papier & de l'encre, & ſe mit à écrire ſous moi toutes les choſes, dont je le voulus charger. Je reconnus alors que j'avois trouvé le veritable moyen de me ſauver la vie, & de tirer mes affaires de longue. Je lui fis un tableau de l'état de la France, non pas tel qu'il étoit, mais tel que les Eſpagnols l'auroient voulu voir : Je l'aſſurai du mécontentement général des perſonnes de qualité, de la préparation de toutes les Provinces à ſe ſoûlever ; Qu'il y avoit peu de Gouverneurs de pla-

places, qui ne fuſſent aiſez à gagner; Que beaucoup de ces Places dépendoient de moi; Que j'en avois en mon particulier, d'importantes; Que les troupes ne demandoient qu'à ſe mutiner; Que les Parlemens jaloux de l'autorité du premier Miniſtre, ſouhaittoient de voir quelque nouveauté; Qu'enfin tout le monde étant au deſeſpoir, on n'avoit beſoin que d'un Chef, pour faire un bouleverſement général; Que j'étois d'une Maiſon aimée, fort conſidérable, & fort puiſſante, comme on l'avoit vû dans les ſiécles paſſez; Qu'étant outré des mauvais traittemens que j'avois reçus, & d'avoir été abandonné dans l'entrepriſe de Naples, j'étois réſolu de tout entreprendre, aſſuré d'être ſuivi de ce qu'il y avoit de gens, & plus braves, & plus conſidérables, qui s'intéreſſeroient volontiers dans mes reſſentimens, & aideroient à me venger pour peu qu'ils me viſſent aſſiſté. Enfin, je lui dis toutes les choſes où il pouvoit y avoir quelque vrai-ſemblance, & les lui fis ſi faciles, qu'il fut perſuadé que j'avois plus de crédit, que n'avoient jamais eû tous mes péres, & que je n'avois beſoin, pour exécuter de ſi grandes choſes, que de la protection d'Eſpagne, que je lui particulariſai de ſorte, qu'il n'eût pas crû être bon Eſpagnol, s'il eût été capable d'en douter. Et de-là, venant à parler des affaires de Naples, je lui offris de pacifier tout le Royaume en fort peu de jours, de lui donner des moyens d'avoir des vivres en abondance pour la ville, ceux de deſarmer le Peuple, & de remédier à toutes les intelligences qu'on pourroit avoir avec lui:

avec

avec cette reſtriction neanmoins, de ne découvrir jamais les choſes qui m'avoient été confiées, étant trop homme d'honneur, pour le faire, quelque mécontentement que j'euſſe; mais que pour tout ce que j'avois penétré par mon adreſſe, & dont l'on s'étoit caché de moi, je le déclarerois avec joye, pour faire échouër toutes les entrepriſes qu'on y pouvoit faire, ne pouvant ſouffrir qu'un autre pût profiter du débris de ma fortune, ayant trop de dépit de voir aſſiſter des perſonnes, que je ne croyois pas valoir plus que moi, pour réüſſir dans une entrepriſe, dans laquelle je n'avois pas été aſſiſté. Enſuite, lui faiſant voir mes droits ſur le Duché de Modéne, je lui fis avouër que j'étois propre à en chaſſer le Duc, ſi l'on me faiſoit venir l'inveſtiture de l'Empereur, & des forces ſuffiſantes, pour m'en mettre en poſſeſſion, après quoi, je traitterois ſi l'on vouloit de cet Etat. Il fut ravi d'avoir une affaire entre les mains de cette importance, & ſe croyant un négociateur fort conſidérable, il me remercia de lui avoir donné une ſi belle occaſion de faire ſa fortune, & après mille complimens, il s'en alla pour faire ſes dépéches.

Trois ou quatre jours ſe paſſérent, durant leſquels il m'entretenoit continuellement des mêmes choſes, me faiſant bien voir qu'il faiſoit de grands projets, & croyoit au moins parvenir un jour par les intrigues que je lui mettois entre les mains, à la dignité de Grand d'Eſpagne. Je l'entretenois toûjours dans cette vanité, puiſque j'en étois beaucoup mieux traitté, & que cela contri-

tribuoit à mon divertiſſement, prenant plaiſir de le tourner en ridicule. Il vint au bout de ce temps, me faire un compliment de la part du Comte d'*Ognate*, & me dit avoir ordre de lui, de faire accommoder pour moi, le plus bel appartement du château, que l'on nommoit celui du Roi. On le fit meubler aſſez proprement, & l'on m'y fit deſcendre, après avoir été douze ou quinze jours dans la tour. J'avois une fort grande ſalle, une fort belle chambre, & une garderobe de plain pied. Le corps-de-garde demeuroit le jour ſur le haut du degré, & j'avois la liberté de tout cet appartement pour me promener, qui étoit percé de deux côtez, de l'un ſur la cour du château, où j'avois le plaiſir de voir entrer & ſortir tout le monde, & de l'autre, ſur la mer, dont la veuë étoit des plus agréables, voyant même pêcher tous les jours de mes feneſtres, & traverſer tout ce qui paſſoit de vaiſſeaux, de galéres, de brigantins, & de felouques, qui alloient & venoient de Naples du côté de Rome. Le ſoir on cadenaſſoit toutes mes feneſtres, & l'on fermoit ma porte à la clef, avec deux verroux & un gros cadenas; l'on faiſoit coucher dans ma ſalle douze ou quinze mouſquetaires, un Capitaine au pied de mon lit, deux Alfiers, & un Sergent dans ma garderobe. L'on me faiſoit aſſez bonne chére, & je reconnus, par la différence de ce traittement, que mes négociations avoient commencé à faire leur effet; & que ſi ma vie n'étoit pas tout-à-fait en ſeureté, au moins commençois-je à n'avoir plus ſi fort à craindre:

Et

Et ſans l'humeur incivile de Dom *Alvaro*, dont l'ignorance & la brutalité me faiſoient tous les jours quelque incartade, ma priſon m'auroit été aſſez facile à ſupporter. On me parloit déja des intérêts d'Eſpagne, comme ſi j'y euſſe eû beaucoup de part, & je riois en moi-même, d'avoir affaire à des gens, qui ſe laiſſoient abuſer ſi lourdement, & étoient de ſi legére croyance. Dès que le Comte d'*Ognate* eût reçû cette dépêche, il m'envoya un Cuiſinier, & un Officier pour me ſervir, à condition qu'ils demeureroient toûjours en bas, & qu'ils n'entreroient point dans mon apartement.

Un Valet de chambre nommé *Caillet*, qui n'étoit pas encore bien remis de l'appréhenſion qu'il avoit euë le jour que je fus fait priſonnier, ne trouva point de cheval à Poſilippe quand j'en partis, & me ſuivit deux lieuës à pied, au bout des quelles il fut arrêté, & tombant entre les mains des païſans, un Boucher vint pour lui couper la tête, avec un grand conteau: le Curé du lieu l'étant venu confeſſer, le Boucher s'ennuyant de la longueur de ſa confeſſion, battant de ſon couteau ſur un bloc, qui s'étoit trouvé-là tout exprès, pour faire cette exécution, lui crioit de ſe dépêcher, ſe laſſant de tant attendre, quand un Officier arrivant tout à propos, lui ſauva la vie, le tirant d'entre les mains, pour le conduire à Naples avec tous mes autres valets, dans les priſons du Château-neuf.

Dom *Alvaro* me vint faire un compliment de la part du Viceroi, & me dire qu'il envoye-

voyeroit en Eſpagne mes propoſitions, dont il me feroit ſavoir les réponſes auſſi-tôt qu'il les auroit reçuës. J'aurois eû aſſez de joye de voir que mes affaires prenoient un ſi bon chemin, ſi elle n'eût été modérée par le chagrin que je reçus, d'apprendre que mes valets, & principalement les eſtaffiers que j'avois amenez de Rome, avoient été envoyez en galére. Je me plaignis de cet injuſte traittement, repréſentant que ſi j'étois priſonnier de guerre, mes valets devoient être renvoyez, puiſque je payerois la rançon pour eux; & que ſi je l'étois d'Etat, ils ne devoient point ſouffrir pour moi, puiſque ne m'étant point ſervi de leurs conſeils, ils n'étoient pas cauſe que j'euſſe pris les armes pour venir ſoûtenir le Peuple de Naples, & pour appuyer ſa revolte. Ces raiſons, quoi que juſtes, ne furent pas conſidérées, & la réſolution ſi tyrannique qu'on en avoit priſe, fut exécutée, qui me fit naître le deſſein de m'en venger, & que je reſſens dans mon cœur plus violent que jamais, toutes les fois que j'y penſe: Mais croyant la diſſimulation néceſſaire, voyant toutes mes plaintes inutiles, je n'en parlai pas davantage; & pour perſuader l'attachement que j'avois aux intérêts d'Eſpagne, je ſatisfis à la priére que me fit le Viceroi, de lui donner mes avis ſur la maniére, dont il ſe devoit gouverner dans Naples.

Je lui envoyai un mémoire de tout le bled que j'avois fait amaſſer, lui en mandai le prix, & le lieu où il étoit, & appris l'expédient de faire un fonds de deux cens mille écus,

cus, ſe faiſant prêter deux mille écus par cent Marchands, dont je lui envoyai la liſte, pour l'achapt de celui qui étoit néceſſaire dans la ville, afin que le Peuple, n'ayant plus de néceſſité, ceſſât de s'émouvoir ; & ſongeant à faire mourir ceux qui avoient fait des deſſeins contre ma vie, qui étoient les plus capables, comme les correſpondans de *Gennare*, pour lui donner de l'embarras, je lui envoyai les noms de trente-cinq ou quarante, l'aſſurant que s'il les faiſoit pendre, il n'auroit plus à craindre aucune émotion dans la ville : ce qui fut exécuté ponctuellement, & j'eus la ſatisfaction de lui voir faire ma vengeance, & punir ceux que je n'avois pas eû le temps de châtier. Ainſi peu de jours après, j'appris avec plaiſir l'exécution de *Gennare*, & de tous ſes complices. Et comme *Onofrio Piſſacani*, *Carlo Longobardo*, & *Cicio Batimiello* m'avoient toûjours ſervi fidélement, je lui mandai que ſur ma parole, il pouvoit prendre confiance en eux, que je les cautionnerois de ma tête, qu'ils l'avertiroient de tout ce qui ſe paſſeroit dans la ville, lui découvriroient toutes les intelligences étrangéres, lui faciliteroient les moyens de deſarmer le Peuple, & le lui tiendroient en paix & en repos ; Et pour les engager à le faire de la bonne ſorte, je lui envoyai un billet, par où je leur mandois qu'ayant donné ma parole pour eux, ils devoient exactement accomplir les choſes à quoi je les avois engagez, puiſque ma tête leur ſervoit de caution, & qu'auſſi je leur répondois d'une ſeureté toute entiere. Par ce moyen je me défis de mes ennemis,

mis, & conſervai trois perſonnes qui m'étoient chéres. Et le Viceroi s'étant ſervi utilement de mes avis, fut perſuadé que je m'engageois tout de bon dans le parti d'Eſpagne, & que ma conſervation lui étoit néceſſaire, lui pouvant être utile en pluſieurs rencontres. Son humeur altiére, & la déference qu'il vouloit que l'on rendît à toutes ſes volontez, ne tarda guéres à nous brouiller enſemble.

L'on m'envoya de Rome, du linge, des habits, & des hardes, dont je pouvois avoir beſoin, & deux mille écus d'argent pour remédier à mes néceſſitez. Il ordonna que le payement de mes gardes ſe prendroit préalablement ſur cette ſomme, à ma nourriture, ce que Dom *Alvaro de la Torre* exécuta ſi ponctuellement, qu'il prit & pour lui, & pour les autres Officiers reformez, le payement d'un quartier d'avance, celui des réparations qu'on avoit fait faire au château de Gayette, pour accommoder ſon logement; & le mien. Il me fit faire des meubles, & conſuma ſi bien tout ce fonds, qu'il me dit qu'il en faloit faire venir d'autre pour ma nourriture, puiſqu'il n'en reſtoit plus pour faire ma dépenſe. Je lui répondis qu'on n'avoit jamais en France fait payer les gardes aux priſonniers, & qu'ainſi je ne le prétendois point, & que j'en ſerois trop blâmé, puiſque cela pourroit tirer à conſequence; Que les Ambaſſadeurs de France, & d'Eſpagne, pourroient régler à Rome cette difficulté, & que j'en paſſerois par ce qu'ils auroient réſolu enſemble; Et que cependant, il devoit ſonger à me faire bonne chére, puiſqu'il a-

voit assez d'argent entre les mains pour cela. Il me dit qu'il ne lui en restoit plus, le payement des gardes ayant été pris, comme il seroit toûjours par preference, sur tout celui qui viendroit. Je l'assurai que jusques à tant que cette difficulté fût levée, je ferois savoir qu'on ne m'envoyât plus d'argent, que celui seulement qui seroit necessaire pour ma dépense.

Deux jours après, ayant reçu des nouvelles du Viceroi, il me dit qu'il ne faloit plus contester sur ce point, dont on ne se rapporteroit à personne; le Comte d'*Ognate* voulant être obeï, & ne donnant point d'autre raison de ce qu'il faisoit que sa volonté. Je repartis qu'il n'étoit point maître de la mienne, & n'en pouvoit disposer à son gré, quoi que ma personne fût entre ses mains; Et que puisqu'il étoit question de faire voir qui seroit le plus opiniâtre de nous deux, je ne lui cederois en façon du monde, voulant conserver la seule liberté qui me restoit, de ne voir point ma volonté assujettie. Cela m'attira beaucoup de mauvais traittemens; l'on ne voulut point me donner les habits, & le linge, qui m'étoient venus, & je fus trois mois tout déchiré, sans linge, à trainer les bottes avec lesquelles j'avois été pris faute de souliers, à ne manger que du pain & un peu de porc frais, encore n'étoit-ce pas mon saoul; seulement les jours maigres, le poisson se donnant pour rien, nous y faisions un peu meilleure chére; s'imaginant me reduire par ce mauvais traittement: Mais me faisant un point d'honneur de le souffrir avec patience,

je

je le faiſois enrager d'en témoigner tant de mépris, diſant qu'au lieu de me deſobliger il me faiſoit le plus grand plaiſir du monde, puiſqu'il m'apprenoit à connoître, ſi j'étois auſſi propre à ſoûtenir un ſiége par famine, que je croyois l'être à le faire par force.

Son dépit augmenta contre moi par une avanture aſſez plaiſante. Le Grand Duc envoyant par un Gentil-homme, un compliment à Dom *Juan d'Autriche*, & au Comte d'*Ognate*, ſur le bonheur qu'ils avoient eû de reprendre la ville de Naples, il m'écrivit en même temps une lettre ſur ma diſgrace; & craignant qu'elle ne pût apporter quelque altération à ma ſanté, il m'envoya une caſſette de médicamens de ſa fonderie. Dom *Alvaro de la Torre* eut ordre de me mettre l'une & l'autre entre les mains, & de tirer ma réponſe, pour faire voir que je les avois reçuës; & dès qu'il ſut que ce Gentilhomme étoit parti de Naples pour s'en retourner à Florence, il m'envoya un matin à mon réveil le Capitaine *Franciſco d'Herréra* me demander la caſſette pour la garder, dont je pourrois conſerver la clef. Je répondis qu'auſſi-tôt que j'aurois dîné, je la ferois apporter, pour la lui donner, & l'ayant fait venir au ſortir de table, je lui dis: Je vois bien, Monſieur, que vous craignez qu'il n'y ait en cette caſſette dequoi endormir ou empoiſonner mes gardes, & dequoi rompre les grilles des fenêtres: je vous aſſure qu'il n'y a dedans que des armes défenſives, & il eût été de meilleure grace, ſi vous aviez quelque

ſoupçon, de ne me la pas donner, que de me la redemander au bout de ſept ou huit jours; mais je vous veux mettre l'eſprit en repos, comme il eſt raiſonnable, & l'ouvrant devant lui, je lus tous les titres des phioles, & des petits pots qu'il y avoit dedans, je les caſſai tous les uns après les autres, autant que j'en trouvai, qui n'étoient que pour les bleſſures, la colique, le mal d'eſtomach, la brûlure & autres choſes pareilles, & trouvant une huile contre les poiſons, & une poudre pour le même effet, je lui dis en ſoûriant, Ceci me peut être néceſſaire, ainſi vous trouverez bon que je le garde, vous ne l'aurez de moi que par force, & quand vous vous mettrez en devoir de me l'arracher, je vous demanderai un Confeſſeur. Il fut ſurpris de ce diſcours, & me demanda ſi je croyois les Eſpagnols capables de ſemblables actions. Je lui répondis froidement qu'oüi, & de pis encore; Qu'il n'avoit pas tenu à eux de me le faire éprouver, mais que ma bonne fortune m'en avoit garenti. Il me repartit avec emportement: Si le Roi mon Maître avoit deſſein de vous faire perdre la vie, il n'auroit pas beſoin de recourir à de ſemblables moyens, car je vous poignarderois, s'il me l'avoit commandé. Le regardant alors avec mépris, je lui dis, Vôtre nation ménage trop les apparences pour faire des violences ſi publiques, & ne croyez pas que je vous craigne, ni vous eſtime davantage, pour ce que vous me dites; vous me faites connoître ſeulement que vous êtes propre à faire ce que les Bourreaux font tous

tous les jours. Il ſortit de dépit de ma chambre pour s'en aller en écrire de grandes plaintes, auſquelles on ne lui répondit autre choſe, ſinon qu'il avoit tort, & qu'il devoit avoir aſſez de diſcrétion pour ne me rien dire qui lui pût attirer quelque réponſe deſagréable.

Il nous arriva un autre démêlé cinq ou ſix jours après, un peu plus fort que celui-là. Comme il avoit été nourri page du Duc de *Médina de las Torres*, il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût hors des Rois, rien dans l'Europe au deſſus de ſon Maître, & me dit aſſez à contre-temps, qu'il ne comprenoit pas ce que c'étoit que d'être Prince, & qu'à le bien conſidérer, ce n'étoit qu'une chimére, & une pure imagination, & que les Grands d'Eſpagne étoient autant que les Princes Souverains. Je lui dis qu'étant ſi ignorant, il me faiſoit pitié, & que je le voulois inſtruire; Que je ne le croyois pas ſi mal informé, que de ne pas ſavoir ce que c'étoit d'être Souverain; Que pour Prince, ce n'étoit pas aſſez d'être de Maiſon Souveraine, & de ſortir d'un Chef Souverain, mais qu'il faloit être capable d'hériter de la Souveraineté: Qu'il y avoit grande différence entre les Princes, & les Grands d'Eſpagne, puiſque les Rois ne faiſoient les Princes que dans le lit, & qu'en Eſpagne, pour faire un Grand, ils n'avoient qu'à faire couvrir le moindre homme du monde; Qu'auſſi ils donnoient leurs Infantes aux Princes, & qu'on n'avoit point vû juſques ici qu'ils en euſſent donné à pas un Grand. Il s'emporta pour trop s'échauf-

fer ſur cette matiére : & voyant qu'il commençoit à parler aſſez mal-à-propos, je lui dis que le malheur d'un priſonnier de ma naiſſance étoit aſſez grand, ſans que l'on le lui accrût en lui perdant le reſpect ; Que je le priois de ne pas continuer, parce qu'il me feroit oublier que j'étois priſonnier, & me feroit ſouvenir que j'étois Prince, & qu'en quelque état que je fuſſe réduit, je ſavois bien me faire rendre ce qui m'étoit dû. Surquoi m'ayant répondu une inſolence, je ſaiſis le chandelier, & lui frondai à la tête, que je lui aurois caſſée, s'il n'eût été aſſez heureux pour la baiſſer à temps. Il ſortit de ma chambre en diligence, & tirant la porte ſur lui m'enferma dedans. Il fut deux jours ſans me revoir, attendant quelle réponſe il recevroit du Viceroi ſur les plaintes qu'il lui en avoit faites. Elle ne fut pas fort ſatisfaiſante à ſon gré : car il eut ordre de me venir demander pardon ; ce qu'il fit mettant un genouil à terre devant moi, quand je paſſai pour aller à la Meſſe deux jours après : Je l'embraſſai, en l'aſſurant que j'avois oublié ce qui s'étoit paſſé, & que je lui pardonnois de bon cœur, pourveu qu'à l'avenir il voulût être plus ſage.

Il ne ſe paſſoit jamais cinq ou ſix jours qu'il ne m'arrivât des démêlez ſemblables, ſoit avec lui, ſoit avec ſes Officiers, deſquels ayant reconnu l'humeur, je m'étois réſolu de n'en rien ſouffrir & les tenir au contraire fort ſoûmis ; étant le genie de la nation Eſpagnole de ſe rendre inſolens avec ceux qui vivent civilement avec eux, & d'être rampans,

pans, devant les perſonnes qui les mépriſent, & les traittent du haut en bas.

Je ne m'arrêterai point à raconter toutes les négociations qui ſe ſont faites durant ma priſon, n'ayant eû deſſein de pouſſer mes Mémoires que juſques-là. Mais je dirai ſeulement quelques aventures peu communes qui m'y ſont ſurvenuës, & qui feront voir pour ma ſatisfaction particuliére, de quelle façon j'y ai été traitté, l'impertinence de ceux qui me gardoient, & la maniére auſſi dont j'uſois avec eux. Trois ou quatre mois après, un nommé *Harpin* m'ayant été envoyé par toute ma famille pour me viſiter, & ſavoir de mes nouvelles, il eut permiſſion de me voir, & m'apporta trois cens écus pour ma nourriture de trois mois, n'ayant pas voulu que l'on m'envoyât davantage d'argent, pour n'en point faire toucher à mes gardes, dont auſſi-bien je ne tirois nulle commodité, puiſque je ne me promenois pas ſeulement ſur les terraſſes du Château, & qu'au lieu de contribuer à mon divertiſſement, j'avois même l'incommodité, tout enfermé que j'étois, d'être toûjours regardé entre deux yeux, par trois ou quatre hommes fort mal faits, & aſſez malhonnêtes gens. Après qu'*Harpin* m'eût fait les complimens dont il étoit chargé, Dom *Alvaro* fort affamé, lui demanda ce qu'il avoit apporté d'argent. Il répondit trois cens écus ſeulement, pour ma ſubſiſtance de trois mois; le Roi n'approuvant pas que je payaſſe mes gardes. Il dit qu'il prendroit toûjours à bon compte cette ſomme pour lui, & pour eux. Je défendis que l'on

la laiſsât ; & commandai à cet envoyé de s'en retourner, & de la remporter avec lui. J'avois oublié de dire qu'afin qu'il ne me trouvât pas en ſi grand deſordre, l'on m'avoit fait donner les hardes qu'il y avoit trois mois que l'on m'avoit envoyées de Rome. Dom *Alvaro* outré de ne pouvoir contenter ſon inſatiable avarice, ſe tourna vers le Capitaine *Ambroſio Fernandez*, qui avoit ſoin de ma dépenſe, & lui dit, Que demain il n'y ait pas un pain ſeulement pour le Duc de *Guiſe*. Je lui repartis que ſa nation perdroit trop à la mort d'un priſonnier de mon importance, & que j'étois aſſuré qu'il ne me refuſeroit pas au moins le pain de munition, comme au moindre ſoldat de la garniſon de Gayette. Il répondit qu'il n'en avoit point d'ordre : & moi de mon côté, que je verrois s'il me laiſſeroit mourir de faim. *Harpin* ayant pris congé de moi, l'envie d'avoir ce peu d'argent qu'il avoit apporté, obligea Dom *Alvaro de la Torre* d'envoyer après lui le Capitaine *Ambroſio Fernandez*, lui demander les trois cens écus de ma part, lui diſant que de peur de mourir de faim, j'avois changé de ſentiment. Ce qui m'ayant été rapporté par lui-même, je le gourmandai de s'être ſervi de mon nom contre mon intention : & m'ayant repliqué aſſez inſolemment que je le maltraitois trop pour un Capitaine reformé, mettant la main ſur la garde de mon épée, que l'on ne m'avoit pas ôtée, je m'en allai à lui, le menaçant de lui faire ſauter les fenêtres de la cour. Ce qui lui fit diligemment gagner la porte de ma chambre, n'oſant pas de quelques

ques jours paroître devant moi. Je demandai permiſſion de mettre mes hardes en gage pour vivre; ce qui me fut permis, & ce que je fis juſques à des bas de ſoye, des piéces de ruban, des gans d'ambre, & des cordons de chapeau, dont je me nourris près de trois mois; après leſquels, ayant écrit à Rome pour faire dégager mes hardes, l'on me les rendit, à condition que je ne pourrois plus les rengager.

Le Prince de *Cellamare* cependant, à qui j'avois ordre de m'adreſſer pour mes affaires, m'écrivoit des lettres, pour m'engager à me rendre aux volontez du Viceroi, après quoi il m'aſſuroit que je ſerois mieux traitté, & que même l'on me donneroit plus de liberté. Je n'y répondis que par des railleries aſſez picquantes, pour les faire enrager contre moi. Il me faiſoit venir de Naples toutes les ſemaines des citrons & du ſucre dont je faiſois faire de la limonade, du fromage, & de fort bon vin, que je gardois dans ma garderobe. Il s'aviſa même une fois de m'envoyer ſix chapons, & ſix jambons dont je fis fort bonne chére tant qu'ils durérent: Car hors de cela, dans quelque incommodité où j'aye été pluſieurs fois, je n'ai jamais pû avoir un bouillon. Mais l'on lui manda de ne me plus faire de ſemblables régales. Dona *Alvira* cependant, femme du Lieutenant du Château, qui avoit pris quelque amitié pour moi, touchée de compaſſion de me voir ſi mal traitté, me prêtoit du bled dont mes gens me faiſoient d'aſſez bon pain, & m'envoyoit quelquefois du Chocolatte, & quelque plat qu'el-

le apprêtoit fort délicatement ; ce que l'on ne voulut pas ſouffrir long-temps.

Il n'y avoit qu'environ trente hommes de garniſon dans le château de Gayette, parmi leſquels il y avoit quelques Portugais. Ce qui me fit réſoudre d'eſſayer à les gagner, & de voir ſi je ne pourrois point m'en rendre le maître. J'y travaillai avec tant d'adreſſe, & de ſuccès, quoi que je fuſſe ſoigneuſement gardé, que je m'aſſurai de neuf ſoldats, la plûpart Portugais, de deux Sergens de ma garde, & de deux autres de la garniſon, qui joints à cinq François que nous étions, pouvoient faire en tout dix-huit perſonnes. Mon deſſein étoit en exécutant la choſe, de délivrer cinq ou ſix priſonniers Napolitains, & attendant avec impatience le retour de l'armée navale du Roi, qu'on faiſoit eſpérer pour la troiſiéme fois, je faiſois état d'envoyer un des Sergens qui alloit & venoit tous les jours à Naples porter toutes les lettres, pour donner avis à celui qui la commanderoit, de venir droit à Gayette, ayant ſi bien préparé les choſes, que rien ne me pouvoit empêcher de m'emparer du Château, en coupant la gorge à toute la garniſon. Je devois commencer par les quatre Officiers couchez dans ma chambre, que le Chevalier *des Eſſarts*, mon Valet de chambre, & moi devions égorger la nuit en dormant ; ayant pour cet effet, fait proviſion de raſoirs : Mais après avoir attendu deux mois, ſans en apprendre de nouvelles, le Sergent à qui je me confiois le plus, & qui ſortoit avec liberté, pour aller à Naples, apprehendant qu'à la lon-

longue l'affaire ne vînt à être découverte, demanda ſon congé, & s'en alla ſe rendre Capucin.

Cette entrepriſe ſi bien projettée, & que je croyois infaillible, manqua de la ſorte, après avoir été conduite avec tant de fidélité & de ſecret, que jamais on n'en a eû de connoiſſance, ni pas même le moindre ſoupçon. Ce qui fait voir qu'il n'y a rien d'impoſſible à des gens de reſolution; Et que la priſon ouvre l'eſprit, & fait entreprendre des choſes que l'on ne pourroit pas ſeulement s'imaginer, ſi l'on étoit en liberté.

Mes Valets ennuyez de me voir faire ſi méchante chére, ne purent s'empêcher d'en murmurer; Et Dom *Alvaro*, qui ſe traittoit fort bien dans ſa chambre, & qui venoit après par forme, manger avec moi, m'en fit des plaintes un jour en dînant avec moi, & me demanda ſi c'étoit par mon ordre que mes gens diſoient qu'il étoit impoſſible que ce fût par ceux, ni du Roi d'Eſpagne, ni du Comte d'*Ognate*, que je fuſſe ſi mal traitté, & qu'il y avoit apparence que c'étoit lui, qui me faiſoit jeûner de la ſorte, pour profiter de l'argent que l'on auroit deſtiné pour ma nourriture. Je lui répondis que les honnêtes gens ne s'arrêtoient jamais aux diſcours des valets, & qu'il devoit excuſer les miens, ſi le chagrin de la priſon leur faiſoit dire quelques impertinences, avec leſquels il ſavoit bien que je n'avois nul commerce, & qu'ainſi je n'étois pas reſponſable de leurs diſcours. Je le priai de ne m'en parler pas davantage, cela

n'en

n'en valant pas la peine. Mais s'opiniâtrant à me rebattre toûjours la même choſe, & me demandant avec empreſſement ce que j'en croyois ; je lui répondis qu'il me preſſoit trop, & qu'il me forçoit à lui dire, que les valets debitoient ſouvent par imprudence, ce que les Maîtres penſoient avec raiſon, & que la diſcrétion les obligeoit à taire. Il ſortir de ma chambre fort mal ſatisfait, & y revenant une heure après, accompagné de Dom *Martin de Verrio* Meſtre de Camp, & Gouverneur de la ville de Gayette, & de deux Capitaines de la garniſon, il me dit les avoir amenez pour être témoins de l'éclairciſſement qu'il me vouloit faire ſur les diſcours que nous avions eus enſemble. Je lui répondis que je n'étois ni de condition, ni d'humeur à en recevoir, & qu'il étoit fort mal-ſeant à lui, dans l'état où j'étois, d'avoir une pareille penſée. Il y va, ce me dit-il, de mon honneur, ainſi je ſouhaitte de ſavoir en préſence de ces Meſſieurs, quelle opinion vous avez de moi; Je l'ai trop bonne, lui répondis-je, de la conduite du Viceroi, pour lui attribuer les mauvais traittemens que je reçois, & je croi, comme il y a apparence, qu'il a ordonné toutes les choſes neceſſaires pour me ſervir, comme doit être un priſonnier de ma condition, que le manquement n'en peut venir que de vous, qui en détournez le fonds à vôtre profit. Outré de ma repartie, il me dit fort bruſquement qu'il étoit un pauvre ſoldat, mais qu'il faiſoit les choſes avec honneur: Je croi, lui dis-je, que vous êtes pauvre, le procédé que vous tenez étant d'un homme

homme qui ſe veut enrichir : pour ſoldat, Dieu défendant les jugemens téméraires, & ne vous en ayant jamais vû faire d'action, il ne ſeroit pas raiſonnable que j'en diſſe aucune choſe. Vous m'attaquez, s'écria-t-il, à la réputation, mais ſi vous étiez en un autre état, je vous ferois voir que je ne manque non plus de courage que d'honneur. Vous me traittez ſi mal, lui répondis-je, que je n'ai rien à ménager avec vous, & vous me faites perdre toute conſidération; Mais ſi vous avez autant de courage & d'honneur, que vous le voulez faire croire, picquez vous en, & me mettez en état de vous ſatisfaire, & après, j'apprendrai à vos dépens, ou aux miens, l'opinion que je dois avoir de vous. Il fut outré de colére, & s'emporta à dire cent choſes hors de propos. Dom *Martin de Verrio* fort ſage, & fort galant homme lui dit qu'il étoit un fou de s'attirer par imprudence, des choſes fâcheuſes; & que le Viceroi n'approuveroit point qu'il s'échapât comme il faiſoit, & me perdît le reſpect en toutes ſortes de rencontres. Je le priai de vouloir témoigner tout ce qui s'étoit paſſé, & de conſidérer, s'il ne devoit pas m'être bien rude, d'avoir, outre le chagrin de la priſon, à eſſuyer tous les jours de ſemblables incartades. Ils ſe retirérent enſuite; Et Dom *Alvaro de la Torre* dans les derniers emportemens, ne voulut pas me voir de deux jours, au bout deſquels, m'étant fort bien paſſé de ſa vûë, ſans croire avoir rien perdu d'être privé de ſon entretien, Dom *Martin de Verrio* me l'amena comme j'allois à la Meſſe : il ſe

il ſe jetta à genoux devant moi, pour me demander pardon, ſuivant les ordres qu'il en avoit reçus du Comte d'*Ognate*, me priant d'oublier ſon imprudence, & ſon manque de reſpect; ce que je lui promis pourveu qu'à l'avenir il fût plus conſidéré.

Quatre ou cinq jours après, il me vint trouver, pour me demander conſeil, s'il ne ſe feroit point de tort, d'accepter le commandement de la Compagnie de Gens-d'armes du Viceroi, compoſée toute d'Officiers reformez, & la plûpart Capitaines de cavalerie. Je lui dis ſerieuſement qu'il ſe feroit un grand préjudice, & que ce ſeroit beaucoup ſe rabaiſſer, ne voulant point l'empêcher de ſe précipiter, comme je voyois qu'il alloit faire. Il ſe ſentit obligé de mon avis qui lui plût extremément, pour être conforme à ſes ſentimens: & remerciant le Comte d'*Ognate* de l'honneur qu'il lui vouloit faire, il le pria de trouver bon avant que de lui répondre, qu'il prît le temps de conſulter tous ſes amis, pour ſavoir s'il pouvoit l'accepter avec honneur, & avec bien-ſeance, & ſans nuire à ſa réputation; mais que s'il lui donnoit le Gouvernement de Reggio, il l'aimeroit beaucoup mieux, & qu'il lui auroit une obligation infinie s'il vouloit lui accorder le congé de s'en aller juſques à Rome, pour y conférer avec ſon frére, qui étoit dans cette Cour, Agent d'Eſpagne. Cette réponſe choqua tout-à-fait le Viceroi, qui lui manda qu'il lui avoit fait plus d'honneur qu'il ne méritoit, l'ayant préféré à des gens de plus haute importance que lui; qu'il auroit ſoin

de

de faire un meilleur choix; Que le Gouvernement de Reggio étant donné, il n'avoit que faire d'y prétendre, ni à d'autres graces qui dépendiſſent de lui; Qu'il feroit fort bien d'aller voir ſon frére, des leçons duquel il avoit beſoin pour le rendre à l'avenir & plus conſideré & plus ſage.

Durant qu'il fit ſon voyage, l'ordre étant venu d'Eſpagne de m'y conduire, le Viceroi fit apprêter la galére du Capitaine *Jũan Andrea Brignolle*, la meilleure de l'eſcadre du Duc de *Turſi*; & en attendant qu'elle arrivât à Gayette, il m'envoya le Prince de *Cellamare*, Doyen du Conſeil Collatéral, pour donner tous les ordres néceſſaires à mon embarquement, avec tous les honneurs & careſſes poſſibles, comme il étoit expreſſément commandé par la dépêche du Roi d'Eſpagne, témoignant deſirer de me voir, pour conferer avec moi ſur les propoſitions que j'avois faites, & qui lui avoient été envoyées. Il le fit accompagner d'un ſien Secrétaire, Bourguignon, nommé Dom *Edoũard de Francalmont*, que j'avois autrefois connû en Flandres, qui me fit un grand compliment de ſa part, s'excuſant de tous les mauvais traittemens que j'avois reçus, dont il n'avoit pû ſe diſpenſer, à cauſe que j'étois dans un Royaume, dont j'avois ſoûtenu long-temps la revolte, & dans lequel le repos, & l'autorité n'étoient pas tout-à-fait rétablis: Mais que ſi j'euſſe été en un autre endroit, il en auroit uſé d'une maniére bien différente, & m'auroit fait voir par les ſoins qu'il auroit pris de me ſervir, & de m'obliger, combien il conſideroit

ſidéroit une perſonne de mon mérite, & de ma naiſſance. Je répondis le plus courtoiſement qu'il me fut poſſible à toutes ces civilitez, lui témoignant avoir toute la reconnoiſſance poſſible pour un procédé ſi honnête, & ſi galant. Il me dit enſuite, que ſon Maître ſe ſouvenant de m'avoir vû à Rome, où il avoit pris beaucoup d'eſtime & d'amitié pour moi, quoi qu'il me trouvât les armes à la main; & qu'il me reconnût pour le plus dangereux ennemi qu'eût pour lors la Monarchie d'Eſpagne, ce qui lui devoit en bonne Politique faire rechercher ma perte par toutes ſortes de moyens; Il avoit néanmoins pris ſoin de ma conſervation, en refuſant pluſieurs fois les offres qui lui avoient été faites, d'attenter ſur ma vie par les poiſons, & les aſſaſſinats.

Comme j'avois ſur moi dequoi prouver le contraire, cette diſſimulation ſi inutile me choqua, & je lui répondis que j'étois fort redevable à Mr. le Comte d'*Ognate* des bons ſentimens qu'il avoit eus pour moi, d'avoir refuſé ſi ſouvent ma mort, quand elle lui avoit été offerte. Mais comme on en changeoit quelquefois dans les différentes heures de la journée, il ne ſe reſſouvenoit peut-être pas d'avoir fait donner par *Cornelio Spinola*, à *Cicio di Regina*, une promeſſe de ſix mille écus, & expédier un billet pour une Compagnie de cavalerie, que je lui fis voir, pour m'aſſaſſiner le vingt-cinquiéme de Mars dans l'Egliſe de l'Annonciade; ce que j'avois appris de la confeſſion qu'il en avoit faite dans les tourmens, & qu'il avoit confirmée à ſa mort;

mort; Que je ne lui en voulois point de mal, puiſqu'il étoit bien juſte qu'il ſervît le Roi ſon Maître & qu'en l'état où j'avois mes affaires, je ne le pouvois blâmer d'avoir eû recours à toutes ſortes de voies, pour ſe défaire de moi; mais que je ne pouvois m'empêcher de lui dire que je lui aurois été bien plus obligé, de trouver plus de ſincérité dans les civilitez qu'il me faiſoit faire, & de ne les pas porter dans un ſi grand excès que j'euſſe malheureuſement entre les mains dequoi les contredire. *Francalmont* me pria de lui vouloir rendre les deux billets que je lui avois montrez, afin de les brûler, & d'en étouffer à jamais la mémoire; Mais je lui repliquai que ce ſeroit mal ſervir ſon Maître, & que je voulois les faire voir au Roi d'Eſpagne, & lui témoigner qu'il avoit à Naples un Viceroi qui avoit mis toutes choſes en œuvre, & n'avoit rien épargné pour le ſervir, & pour affermir un thrône qui avoit été ſi long-temps chancelant.

Pour le Prince de *Cellamare*, il ne me parla que de bons traittemens, & de careſſes que je devois recevoir en Eſpagne, où j'étois attendu avec beaucoup d'impatience; Que je n'y ſerois pas long-temps, ſans obtenir ma liberté, puiſque dans les deſordres préſens qu'il y avoit en France, l'on faiſoit grand fondement ſur mon crédit, ſur ma valeur, & ſur mes reſſentimens: Que l'on me donneroit toutes les aſſiſtances néceſſaires pour les pouſſer à bout; & que dans la confiance que l'on vouloit prendre en moi, l'Eſpagne y croyoit trouver de grands avantages, & m'y fai-

faire auſſi rencontrer mon établiſſement, & ma fortune. Enſuite il me dit, qu'il m'apprenoit à regret la priſon de quelques Cavaliers de mes amis, qu'il me nomma, & qui couroient fortune de la vie, pour avoir eû des liaiſons trop étroittes avec moi, dont je pourrois bien, ſi je voulois, en dire des nouvelles. Je lui repartis avec chagrin; Si le Vice-roi a curioſité d'apprendre les intrigues que j'avois avec la Nobleſſe, *Ceſare Blanco*, *Achille Minutulo*, & vous, Monſieur, l'en pouvez éclaircir, puiſque je ne les ai euës que par vôtre moyen, & que vous ſavez bien que je vous avois promis à tous trois, la conſervation de vos biens, & de vos charges. Il fut ſaiſi d'apprehenſion, & me conjura de ne le pas perdre, & ſur tout de ne point parler en Eſpagne de tout ce qui s'étoit fait. Je lui dis, Vous ne prenez pas le moyen de m'en empêcher: Vous me parlez contre mes amis, vous inſultez à leur diſgrace, & avez même vos deux camarades & vous étant du Conſeil Collatéral, opiné à me faire trancher la tête, croyant par ma mort, faire perdre la connoiſſance de tous les commerces que vous avez avec moi. Ma vie, graces à Dieu, eſt malgré vous, en ſureté: Je vas en Eſpagne où l'on prendra entiére confiance en moi, & l'on me croira de tout ce que je dirai ſur les choſes paſſées. Je puis me venger, & vous ruïner; mais je ſuis trop généreux pour l'entreprendre: mettez-vous l'eſprit en repos, vous étes en ſureté, ſi vous n'avez à craindre que le mal que je vous puis faire; mais auſſi, je prétends, pour en uſer

ſi

ſi bien avec vous, que vous employiez le crédit que vous avez, pour tirer d'embarras les perſonnes que vous connoiſſez avoir eû quelque amitié pour moi : car à moins de cela, vous devez apprehender ma vengeance, & mes juſtes reſſentimens. Nous nous donnâmes chacun de nôtre côté, les paroles que nous deſirions, l'un de l'autre, & il ſe raſſura des inquiétudes où j'avois pris plaiſir de le tenir aſſez long-temps.

Dom *Alvaro de la Torre*, ayant ſû que l'on me devoit porter en Eſpagne, retourna de Rome en diligence, afin de m'y conduire, s'imaginant de n'en point revenir ſans avoir obtenu quelque grace. Ce que m'ayant appris le Prince de *Cellamare*, je lui dis, que, quelque joye que je reçuſſe de faire un voyage, qui devoit vrai-ſemblablement me procurer la liberté, je n'irois que par force avec un homme, qui en avoit ſi mal uſé avec moi, & qu'il faudroit me porter lié dans la galére, puiſque je ne m'embarquerois jamais volontairement. Il me répondit que ſi ſa perſonne ne m'étoit pas agréable, l'on me feroit accompagner par un autre, puiſque l'on étoit réſolu de me donner toute ſorte de ſatisfaction, & l'on choiſit en ſa place, Dom *Antonio d'Arenzano*, Commandant par commiſſion dans le château de Gayette, dont il obtint le Gouvernement, vacant par la mort du Prince d'*Aſcoli*. Et Dom *Alvaro de la Torre* qui s'étoit par ſa mauvaiſe conduite ruïné avec le Viceroi, & avec moi, demeura avec la derniére douleur, y ajoûtant encore celle de ne vouloir pas qu'il me dît adieu, ni qu'il ſe

ſe preſentât devant moi quand je partis. Il étoit entiérement perdu, & n'avoit rien à prétendre, quand Dom *Jüan de Morgarejo* Lieutenant du Château-neuf de Naples, mourut heureuſement pour lui, & le Duc de *Médina de las Torrez* ſon Maître, qui en eſt Gouverneur perpetuel, lui donna ſa Lieutenance.

Je tirai cet avantage de ma priſon, de faire voir à toute la Chrétienté, quelque opinion que l'on eût eû du contraire, que mon ſeul crédit, & ma conſidération particuliére maintenoient tout le monde les armes à la main, dans le Royaume, puiſque ſur la nouvelle de la priſe de Naples par les Eſpagnols, perſonne ne perdit courage, mais dès que l'on apprit ma détention l'on mit bas les armes, en témoignant que mes ſeuls intérêts, & non la haine publique, y ſoûtenoient la guerre; & dès que je fus hors d'état d'agir, chacun reprit ſes fers, ſans avoir la penſée de s'en délivrer que ſous mon commandement, & mon autorité.

En ſortant du château de Gayette l'on me fit voir le corps de *Charles de Bourbon*, qui eſt debout dans une quaiſſe vis à vis de la Chapelle, appuyé ſur un bâton de commandement, avec ſon chapeau ſur ſa tête, botté & revêtu d'une caſaque de velours vert avec du galon d'or; il eſt fort bien conſervé. Il étoit de fort belle taille, & des plus grands hommes de ſon temps: l'on remarque tous les traits de ſon viſage, & il paroît d'une mine fort fiére, & telle que la pouvoit avoir un homme d'auſſi grand mérite, & d'un cou-

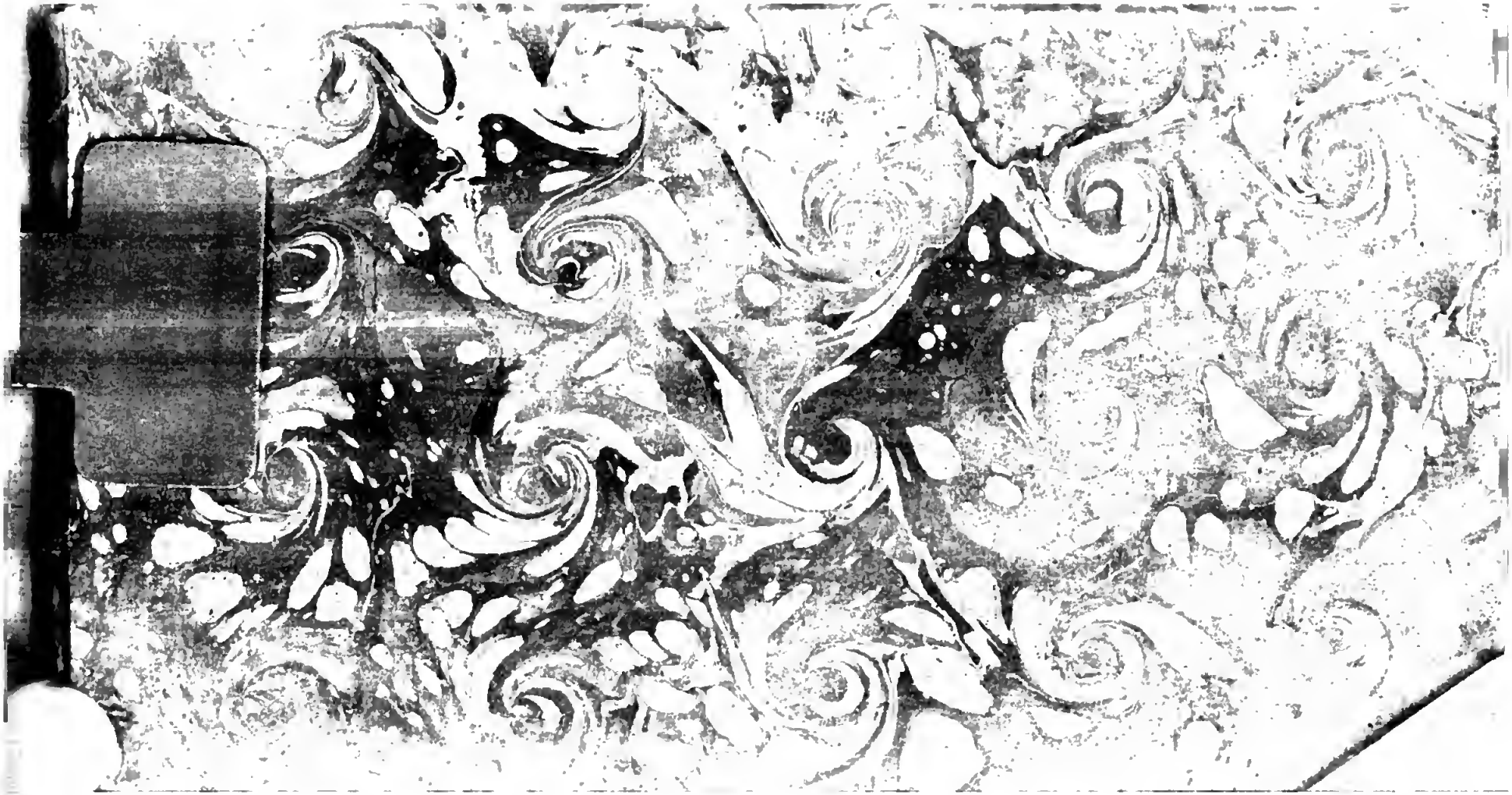
rage

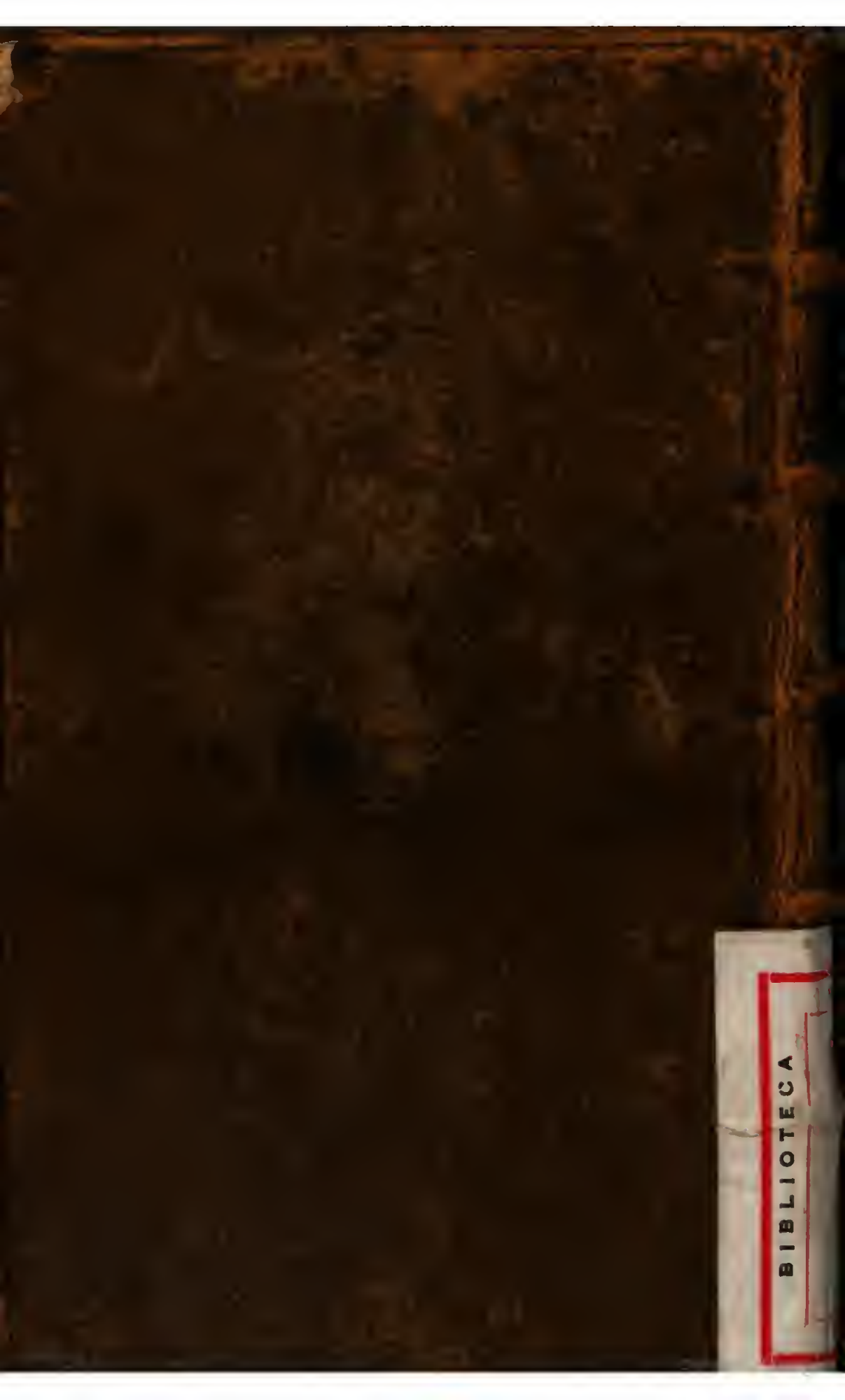
rage auſſi inébranlable, qu'il le fit paroître à ſa mort. La galére étant prête, & le vent étant favorable, ſur la fin du Mois de Mai, le jour de l'Aſcenſion, je m'y allai embarquer, avec la conſolation de voir l'amour, que je laiſſois dans les cœurs des Peuples du Royaume de Naples, par les demonſtrations, que celui de Gayette m'en fit paroître (quelque ſoin que l'on prît de m'en ôter la connoiſſance:) & la galére ayant ſarpé, je m'éloignai de terre au bruit de tout le canon du château, & de la ville de Gayette, pour prendre la route d'Eſpagne, où je devois trouver la fin de mes diſgraces, & ma liberté.

FIN.

363796

013 133




BIBLIOTECA